Nº 101 FÉVRIER 1928.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Charité que nous nous devons à nous-même

Nous avons vu la Charité surnaturelle que nous devons avoir pour Dieu (1); nous étudierons désormais les autres objets de la Charité surnaturelle : nous-même et les autres.

Mais, une question préalable se pose : Est-il admissible que nous aimions, en Charité surnaturelle, quelqu'un ou quelque chose en dehors de Dieu? A priori, il semblerait que notre Charité, dans toute sa capacité d'amour, doive se laisser absorber par Dieu. Dieu, infiniment aimable, ne mérite-t-Il pas d'être aimé uniquement, tout seul, à l'exclusion de tout autre?

N'aurions-nous que le précepte catégorique du Seigneur d'avoir à « aimer notre prochain comme nous-même, par amour de Dieu », qu'il faudrait admettre la possibilité, pour notre Charité, de viser non seulement Dieu, mais d'autres objets, d'autres aimés.

(1) « Comment devons-nous aimer Dieu? » *La Vie Spirituelle*, janvier 1928, pp. 397 sv.

Certes, nous n'avons pas le droit d'aimer quelqu'un plus que Dieu ni même autant que Dieu. Mais, tout en sauvegardant cette manière privilégiée de l'aimer, nous pouvons en aimer d'autres que lui, précisément quand c'est l'amour même que nous lui portons qui nous y oblige.

Et il en est bien ainsi. Nous pouvons, en effet, aimer quelqu'un de deux façons : à cause de lui, de son bien, de son amabilité même, lui seul motivant la complaisance et la vénération de notre amour; ou bien nous aimons quelqu'un parce qu'il est en relation étroite, ou mieux, en appartenance avec l'ami que nous aimons pour lui-même. Dans ce cas, ce quelqu'un est aimé en tant qu'il appartient à notre ami, en est aimé, lui est utile ou source de bonheur. Parce que nous aimons un ami, nous sommes en haleine de lui vouloir du bien, tout son bien, tout ce qui peut le rendre heureux; et ainsi nous nous mettons à aimer ses parents, ses enfants, ceux qui lui sont chers, tout ce qui fait partie de sa vie, de ses intérêts et de ses agréments. Mais, alors, c'est surtout notre ami que nous aimons à travers eux ou dans ces réalités qui lui sont profitables; c'est quelque chose de lui, une part de son bien, une condition de sa félicité.

Devant la Charité surnaturelle, il n'y a qu'un seul objet qui puisse être aimé pour lui-même : Dieu. Tout ce qui est en dehors de Dieu n'est aimé dans la Charité que par rapport à Lui. Nous nous aimons nous-même et notre prochain parce que notre prochain et nous-même appartenons à Dieu; Dieu est l'unique ami aimé pour lui seul, l'objet formel de la Charité. C'est d'ailleurs ce même objet premier et adéquat qui devient la raison de toute Charité s'exerçant en dehors de Dieu; car, encore une fois, ceux que nous aimons ainsi en dehors de Dieu, nous les aimons pour Dieu, parce qu'ils sont quelque chose de

Lui, son bien, son prolongement, parce qu'ils sont ses amis et les bénéficiaires de sa bonté, utiles à sa louange et servant à manifester sa gloire.

Dès lors, on comprend que ce soit par le même don « infus » de la Charité surnaturelle que nous devenions capables d'aimer Dieu en Lui-même et d'aimer toutes choses à cause de Lui. Ces deux aspects n'en font qu'un devant le mouvement de notre cœur. Pour aimer tout le bien qui appartient à Dieu, il faut nécessairement l'aimer lui-même et tous ceux qui sont liés à lui par l'amour. Nous aimer nous-même et le prochain, n'est donc pas quelque chose d'extérieur et d'adventice à la Charité, un devoir complémentaire et facultatif; c'est un postulat essentiel et un devoir absolu. Nous n'aimerions vraiment pas Dieu si nous refusions d'aimer ceux qu'il aime. C'est pourquoi, par exemple, notre Charité pour le prochain deviendra la marque décisive de notre Charité pour Dieu (1).

*
* *

Revenons spécialement au devoir de la Charité surnaturelle à l'égard de nous-même.

Le devoir de nous aimer nous-même dans la Charité surnaturelle est certain : nous appartenons à Dieu.

Mais alors, ce que la Charité nous commande d'aimer

(1) « Habitus non diversificantur nisi ex hoc quod variat speciem actus : omnes enim actus unius speciei ad eundem habitum pertinent. Cum autem species actus ex objecto sumatur secundum formalem rationem ipsius, necesse est quod idem specie sit actus qui fertur in rationem objecti et qui fertur in objectum sub tali ratione : sicut est eadem specie visio qua videtur lumen et qua videtur color secundum luminis rationem. Ratio autem diligendi proximum Deus est : hoc enim debemus in proximo diligere, ut in Deo sit. Unde manifestum est quod idem specie actus est quo diligitur Deus et quo diligitur proximus. Et propter hoc habitus caritatis non solum se extendit ad dilectionem Dei, sed ad dilectionem proximi. » (II^a II^{ae}, q. 25, a. 1.)

en nous, c'est le bien de Dieu, ce qu'il veut et aime en nous, ce qui nous ordonne à lui et doit répondre en nous à son prodigieux amour.

Il y a bien des façons de nous aimer nous-même.

S'aimer soi-même c'est aimer ce qu'on estime être soi-même, en d'autres termes, ce que l'on estime, en soi-même, valoir d'être aimé. C'est ainsi que tout homme aime de vivre, de persévérer dans l'existence, de connaître le monde extérieur par ses sens et la raison des choses par son intelligence, de rechercher tout ce qui convient aux besoins de son âme et de son corps, de poursuivre partout ce qu'il juge devoir lui donner perfection et bonheur. Tous les hommes, les bons comme les méchants, ont naturellement cette avidité du bien de leur propre nature, ce désir de se conserver dans l'être et dans toutes les activités qui déploient la perfection de leur être. Cet amour naturel de nous-même s'identifie à notre volonté spontanée et en imprègne tous les élans. Pour s'affirmer en nous, il n'a pas besoin de la Charité surnaturelle. Au reste, cet amour de nous-mêmes ne s'oppose pas à celle-ci : il peut s'ennoblir à la pensée de la bonté de Dieu dont dépend notre bonheur de vivre. Notre reconnaissance envers le divin bienfaiteur pour les dons naturels qu'il nous a faits sera d'autant plus sincère que nous aimerons davantage Dieu. Mais, cette Charité qui vient donner valeur et mérite surnaturel à cet amour naturel de nous-même ne le fonde pas, ne le constitue pas. Chez ceux qui n'ont pas la foi ni la Charité, cet amour de soi est aussi vivace et indestructible.

Cependant, cet amour de nous-même a ses visées déterminées par l'appréciation que nous portons sur nous et sur le genre de bien que nous estimons nous convenir le mieux. Tout homme s'aime lui-même, mais à sa manière et dans le cadre de bonheur qui retient ses habi-

tuelles préférences; car il réalise une nature complexe, spirituelle et sensible, qui donne naissance à des inclinations contraires en face desquelles tergiversent trop souvent ses amours. Il se divise contre lui-même. En lui, l'homme « extérieur », amateur de bien-être corporel et dont la complaisance s'arrête aux réalités visibles et délectables, est continuellement en lutte avec l'homme « intérieur » dont les aspirations vont aux réalités spirituelles et divines. Ces deux « moi » se disputent la place dans l'unique champ du « moi » et s'efforcent sans trêve de s'évincer l'un l'autre.

En effet, le « moi » extérieur, toujours disposé aux cupidités de la jouissance sensible, est d'ordinaire le « moi » pécheur, celui qui recherche des satisfactions de sensualité, d'orgueil et d'égoïsme, à l'encontre des objurgations de la conscience, c'est-à-dire du « moi » spirituel et intérieur. Cet amour de soi, qui se désintéresse de toute loi et de l'amour de Dieu pour rechercher son plaisir, est évidemment contraire à la Charité surnaturelle. Il ne peut aboutir qu'à violer la loi de Dieu et à mépriser son amour. L'état de péché qui en résulte est incompatible avec le maintien de la Charité. Même lorsque cet amour du « vieil homme » n'aboutit point encore à l'état d'aversion de Dieu, lorsqu'il n'est que dangereuse tendance, la Charité s'y oppose et ordonne de haïr en nous non seulement le péché, mais tout ce qui nous y porte. La mortification de tout attardement en des attraits contraires à l'amour de Dieu fait partie intégrante de la volonté d'aimer Dieu. Plus la Charité amplifiera sa ferveur et plus devra croître en nous la haine du péché et des attaches au péché.

Le moi spirituel, au contraire, l'homme « nouveau » qui est amour de Dieu, fidélité à son service et réalisations vertueuses, doit avoir toutes les faveurs de notre Charité. Nous aimer comme amis de Dieu, c'est précisément nous

aimer dans la Charité. C'est notre âme avec les dons que la grâce y sème et les vertus qu'elle y fait fleurir, qui devient ainsi l'objet de cet amour surnaturel de nous-même. Notre âme et sa perfection par la grâce, voilà, devant notre Charité, un bien de Dieu qui nous est confié, un trésor que nous devons faire prospérer. Nous aimer nous-même de la sorte n'est donc pas quelque chose de facultatif et de surérogatoire; mais un devoir strict et absolu. Nous n'y pourrions manquer sans blesser l'amour de Dieu : il nous aime, comment refuserions-nous de nous aimer comme il nous aime, pour le bien et la perfection qu'il nous veut? (1)

*
* *

A ce devoir de nous aimer dans la Charité, on fera peut-être cette objection : La charité est une amitié; or vis-à-

(1) « Amare seipsum uno modo commune est omnibus; alio modo proprium est bonorum; tertio modo proprium est malorum. Quod enim aliquis amet id quod seipsum esse aestimat, hoc commune est omnibus. Homo autem dicitur esse aliquid dupliciter. Uno modo, secundum suam substantiam et naturam. Et secundum hoc omnes aestimant bonum commune se esse id quod sunt, scilicet ex anima et corpore compositos. Et sic etiam omnes homines, boni et mali, diligunt seipsos, inquantum diligunt sui ipsorum conservationem. — Alio modo dicitur esse homo aliquid secundum principalitatem; sicut princeps civitatis dicitur esse civitas; unde quod principes faciunt, dicitur civitas facere. Sic autem non omnes aestimant se esse id quod sunt. Principale enim in homine est mens rationalis, secundarium autem est natura sensitiva et corporalis : quorum primum Apostolus nominat « interiorem hominem », secundum « exteriorem », ut patet II ad Cor. IV, 16. Boni autem aestimant principale in seipsis rationalem naturam, sive interiorem hominem; unde hoc aestimant se esse id quod sunt. Mali autem aestimant principale in seipsis naturam sensitivam et corporalem, scilicet exteriorem hominem. Unde non recte cognoscentes seipsos, non vere diligunt seipsos, sed diligunt id quod seipsos esse reputant. Boni vero, vere cognoscentes seipsos, vere seipsos diligunt. » (Ibid., a. 7.)

vis de soi-même, il ne peut être question de parler d'une véritable amitié. Pour celle-ci, ne faut-il pas deux personnalités, afin que soient concevables et possibles le commerce et l'affection réciproques?

L'amour de soi-même, répondrons-nous avec saint Thomas, est plus que l'amitié; c'est le principe et la raison de toute amitié. L'amitié réalise l'union; s'aimer soi-même c'est s'unir à soi-même, et nulle union ne peut être plus intime que l'union de soi-même à soi-même; nul ne peut être plus ami de soi-même que soi-même.

D'autre part, l'amour de soi-même est l'idéal de tout amour ; on aime vraiment d'amitié quand on va jusqu'à aimer un ami comme soi-même et quand on lui veut du bien et du dévouement autant qu'on peut s'en vouloir à soi-même. On a tout dit de la ferveur et de la vigueur d'une amitié lorsqu'on peut dire d'un ami qu'il est devenu un autre nous-même (1).

Saint Thomas insiste sur cette amitié que le vertueux, vivant de la Charité, noue avec lui-même et qui lui apporte la paix et la béatitude, tandis que le pécheur, en rejetant Dieu et en l'offensant, devient l'ennemi de lui-même, et introduit en lui la discorde et le déchirement intérieur.

En effet, que réalise l'amitié?

Je veux que mon ami vive; je m'effraie à la pensée que son existence puisse être en péril, et si vraiment cette existence de mon ami est en péril, par maladie ou acci-

(1) « Secundum [rationem communem amicitiae] amicitia proprie non habetur ad seipsum, sed aliquid majus amicitia : quia amicitia unionem quandam importat, dicit enim Dionysius quod amor est « virtus unitiva »; unicuique autem ad seipsum est unitas, quae est potior unione. Unde sicut unitas est principium unionis, ita amor quo quis diligit seipsum est forma et radix amicitiae; in hoc enim amicitiam habemus ad alios, quod ad eos nos habemus sicut ad nos ipsos; dicitur enim in IX Ethic. quod « amicabilia quae sunt ad alterum veniunt ex his quae sunt ad seipsum. » (Ibid., a. 4.)

dent, de quel bonheur je tressaille lorsque j'apprends qu'il est sauvé et assuré de vivre!

Je veux que mon ami soit heureux, par tous les biens qui lui reviennent et lui procurent facilité, aisance, succès, honneurs. Je désire pour lui la perfection de son âme par la vertu et la sainteté. Je souhaite qu'il soit estimé pour ses mérites, aimé pour sa bonté. Je veux que tout lui réussisse, qu'aucune parcelle de joie ne lui échappe qui pourrait le rendre heureux.

Je veux le bonheur de mon ami, mais je me dévoue de toutes mes forces pour le lui procurer. Je m'emploie à le servir, je suis prêt à tous les sacrifices. Mon zèle est inlassable à écarter de lui tout ennui ou chagrin, à prévenir ses moindres désirs. Ses volontés me sont chères, les satisfaire est mon contentement.

Vivre avec mon ami, le revoir après une longue absence, retrouver son visage et sa voix, entendre ses paroles de confiance et d'affection, entremêler mes pensées aux siennes; lui demander avis, conseils, appréciations; parler ensemble de lui, de nous, de tout ce que nous aimons au même titre; mêler les confidences de nos âmes qui se trouvent si parfaitement semblables qu'elles s'étonnent de ne pas se connaître depuis l'éternité : voilà le commerce amical, l'union des vies, des esprits et des cœurs.

Qu'en résulte-t-il? Une ineffable paix dans cette concorde profonde des âmes qui ne vivent plus que des mêmes pensées, des mêmes affections et du même souffle. Les mêmes joies les exaltent, les mêmes tristesses les affligent. Tout est en partage et mis en commun : c'est l'unité des vues et des opinions, l'accord des décisions et des attitudes. C'est la paix, la tranquillité et l'harmonie des âmes. Avec qui suis-je plus à l'aise qu'avec mon ami : ce qui lui est bon m'est bon, ce qui lui déplaît me déplaît, je suis d'accord avec lui, il est un autre moi-même.

Ces propriétés de la véritable amitié, nous les retrouvons dans la façon qu'a le vertueux de s'aimer.

Car le vertueux devient le véritable ami de lui-même, de cet homme intérieur et spirituel, de cet homme « nouveau » dont son premier souci est qu'il vive et maintienne son intégrité. Pour lui, la vie de son âme, aimée de Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ, est la grande richesse. Quelle peur de voir s'amoindrir cette vie par les imperfections et les péchés véniels, de la voir mourir par le péché mortel! Vie de la grâce, vie supérieure à toutes les vies, vie en promesse de la vie éternelle : voilà le grand souci du vertueux.

Pour son âme, il désire les biens premiers et le premier de tous : Dieu, Dieu connu, aimé, servi ici-bas, et dans l'autre monde, éternellement possédé. A ce bien suprême, s'ajoute le désir du bien de la grâce et des vertus qui feront de l'existence une Charité vivante et vécue. Après ces biens surnaturels, pourront venir les biens humains, mais dans la mesure où ils serviront à assurer les intérêts éternels.

A cette perfection de son âme, à la fructification en elle de la sainteté, le vertueux donnera ses préoccupations et ses efforts : œuvre austère, pénitence et expiation, combats contre la tentation, résistance aux attraits du mal, correction incessante des défauts : voilà comment le vertueux sait s'aimer en travaillant à son meilleur bien.

Aussi, le vertueux est-il en paix avec lui-même. Il revient avec joie dans son cœur, où s'éveillent, pour sa béatitude, le souvenir de tous les sacrifices qu'il a faits, de toutes les vertus qu'il a pratiquées pour être fidèle à Dieu. Son âme goûte sereinement les intimités de la Charité et se réjouit dans l'espoir que s'accompliront pour elle les divines promesses. D'où viendraient le trouble, l'aigreur et la dis-

corde dans une conscience ainsi unifiée dans tous ses désirs? (1)

A cet état d'âme de celui qui vit dans la Charité, opposons maintenant l'état d'âme de celui qui vit hors de la Charité, c'est-à-dire dans le péché.

Le pécheur, malgré son contentement immédiat et son exaltation illusoire, est à lui-même son propre ennemi. Il ne s'intéresse pas à la vie de son âme, de cet homme « intérieur » apparenté à Dieu et à l'éternité. Par le péché, son âme est morte à la destinée surnaturelle; elle est marquée de la réprobation de Dieu; et lui, le pécheur, n'en a cure. Il veut vivre de sa vie corporelle, charnelle et animale. C'est celle-là qu'il soigne, qu'il flatte et dont il cherche la prospérité, sans même songer qu'il travaille « pour la rouille et les vers ».

Ce qu'il veut avant tout, ce n'est pas la mise en valeur et en perfection du meilleur de lui-même, de son âme spirituelle, mais seulement les satisfactions que ses convoitises appellent : il travaille à son moindre bien qui est en définitive son propre mal.

L'enchantement passager que lui procurent ses satisfactions pécheresses n'est qu'une duperie. L'amitié ne vit que de l'intimité dans laquelle elle prolonge l'abandon de la

(1) « Quinque (secundum Philosophum) sunt amicitiae propria. Unus quisque enim amicus primo vult suum amicum esse et vivere; secundo vult ei bona; tertio operatur bona ad ipsum; quarto convivit ei delectabiliter; quinto concordat cum ipso, quasi in iisdem delectatus et contristatus. Et secundum hoc boni diligunt seipsos quantum ad interiorem hominem, quia etiam volunt ipsum servari in sua integritate; et optant ei bona ejus, quae sunt bona spiritualia; et etiam ad assequenda operam impendunt, et delectabiliter ad cor proprium redeunt, quia ibi inveniunt et bonas cogitationes in praesenti et memoriam bonorum praeteritorum et spem futurorum bonorum, ex quibus delectatio causator : similiter etiam non patiuntur in seipsis voluntatis dissensionem, quia tota anima tendit in unum. » (Ibid., a. 7.)

conversation aisée et les tête-à-tête qui semblent toujours trop courts. Le pécheur ne saurait, avec joie, se regarder en face ni s'entretenir avec lui-même. S'il réfléchit, c'est pour entendre le remords de sa conscience, être oppressé par le lourd souvenir de ses fautes passées, constater dans le présent sa déchéance persistante, envisager dans l'avenir la répétition des mêmes lamentables chutes, et, à certaines heures d'une foi religieuse plus attentive, trembler devant les menaces de la justice divine.

Le pécheur peut s'étourdir par l'agitation de sa vie extérieure; mais, dans le for intérieur de sa conscience, il ne peut trouver la paix, mais seulement la discorde, l'amertume, le désenchantement, le trouble et la crainte. En vérité, il n'est pas l'ami de soi-même, de son véritable « moi »; mais seulement des cupidités de son être inférieur. Il s'aime, mais d'un amour mesquin et maladroit (1).

*
* *

Il résulte, de tout ce qui vient d'être dit, que notre âme est bien l'objet immédiat de l'amour de Charité que nous avons pour nous. C'est notre âme qui reçoit le don de l'amour, c'est notre âme aimée de Dieu et rachetée par Jésus-Christ qui est appelée à l'éternel amour.

Mais notre corps? Devons-nous l'aimer dans la Charité surnaturelle?

Notre corps, par nature, est bon, puisqu'il est une œuvre divine. Il est partie essentielle de nous-mêmes : nous n'existons que par ce composé d'âme et de corps qui

(1) « Mali aestimant principale in seipsis naturam sensitivam et corporalem, scilicet exteriorem hominem. Unde non recte cognoscentes seipsos, non vere diligunt seipsos, sed diligunt id quod seipsos esse reputant Boni autem, vere cognoscentes seipsos, vere seipsos diligunt. » (Ibid.)

nous constitue. A ce titre, notre corps est loin d'être haïssable. Nous l'aimons au contraire d'un amour naturel et spontané comme nous nous aimons nous-même.

Au surplus, nous devons, en Charité, aimer notre corps, serviteur de notre âme spirituelle, instrument de nos vertus et de nos œuvres méritoires. Ne ressuscitera-t-il pas un jour pour vivre dans le ciel? Co-associé de notre sanctification, il devra l'être de la gloire éternelle qui récompense la sainteté. Au nom de cette sanctification et de cette gloire future, nous avons le devoir d'aimer notre corps, de défendre son existence, de maintenir sa santé. Si nous débilitions volontairement nos forces corporelles au point de devenir incapables d'accomplir les devoirs auxquels nous oblige la volonté de Dieu et à les accomplir aussi parfaitement qu'il convient, nous offenserions la Charité.

Mais notre corps est aussi, d'une certaine manière, principe de convoitise, instrument de péché. Par les instincts et les passions dont il est la source, il dessert notre Charité, ralentit notre perfection, la chair devenant aisément oppressive de l'esprit. Le corps faisant obstacle à l'amour de Dieu ou du moins à ses progrès ne mérite pas d'être aimé dans la Charité surnaturelle. Nous devons l'avoir en défiance : « Qui me délivrera de ce corps de mort? » disait saint Paul (1).

Mais les deux points de vue sont compatibles : comme serviteur de notre Charité et moyen de sanctification, nous devons aimer notre corps, mais nous devons le haïr comme instrument du péché et cause de l'amoindrissement de notre amour de Dieu (2).

(1) Rom., VII, 24.

(2) « Corpus nostrum secundum duo potest considerari : uno modo, secundum naturam ; alio modo, secundum corruptionem culpae et paenae. Natura autem corporis nostri non est a malo principio

En raison d'une utilisation plus ou moins lointaine de sanctification, nous sommes amenés à aimer, à titre de moyens et d'instruments, les réalités sensibles et temporelles, animées et inanimées, qui nous entourent, circulent dans notre vie, nous servent dans nos besoins de vie corporelle et de vie spirituelle. La richesse ou la pauvreté, les réussites ou les échecs de nos entreprises, la faveur ou la défaveur près des autres hommes, les avantages ou les désavantages de notre situation, peuvent se présenter comme de continuelles occasions de sentiments intimes, d'œuvres et d'actions vertueuses qui s'inspirent de notre Charité pour Dieu, pour nous ou pour les autres. Il n'est pas jusqu'à la nature inanimée, avec sa beauté et ses utilisations pratiques, qui ne puisse être aimée par nous, au profit de notre Charité, puisque notre vie en est tributaire et que notre âme y trouve prétexte de chanter son amour pour Dieu en le louant et en le glorifiant. Chez ceux qui aiment, tout leur sert à aimer. Les saints voient Dieu en transparence des spectacles du monde et des événements de l'existence ; ils l'aiment dans la désolation et l'infortune comme aussi dans l'abondance, la douceur et la joie.

Le Saulchoir.

Fr. H.-D. Noble, O.P.

creata, ut Manichaei fabulantur, sed est a Deo. Unde possumus eo uti ad servitium Dei : secundum illud Rom. VI, 13 : « Exhibete membra vestra arma justitiae Deo. » Et ideo ex dilectione caritatis qua diligimus Deum, debemus etiam corpus nostrum diligere. — Sed infectionem culpae et corruptionem paenae in corpore nostro diligere non debemus sed potius ad ejus remotionem anhelare desiderio caritatis. » (II[a] II[ae], q. 25, a. 5.)

La purification de la charité

Comme la foi et l'espérance ont besoin d'être libérées de tout alliage naturel, pour s'exercer très purement dans l'ordre de la grâce, si supérieur à la nature la mieux douée, il en est de même de la charité, d'autant qu'il existe une *fausse charité*, faite d'indulgence coupable, de faiblesse ou encore de sentimentalisme humanitaire, qui cherche à se faire approuver par la vraie et qui souvent par son contact entache celle-ci (1).

Le principal conflit de l'heure actuelle n'est pas celui qui existe entre le bien et la malice évidente et cynique, c'est celui qui s'élève entre la vraie et la fausse charité. Celle-ci fait penser aux faux christs, dont il est parlé dans l'Évangile : « exsurgent enim pseudochristi et pseudoprophetae... » ; ils sont plus dangereux avant d'être dévoilés, que lorsqu'ils se font connaître pour les vrais ennemis de l'Église. *Optimi corruptio pessima*, la pire des corruptions est celle qui s'attaque à ce qu'il y a en nous de meilleur, à la plus haute des vertus théologales. S'il n'y a rien au monde de plus grand que la vraie charité, il n'y a rien de pire que la fausse, car « le bien apparent » qui attire le pécheur est d'autant plus dangereux qu'il est le simulacre d'un bien plus élevé. Si donc, par sottise et par lâcheté plus ou moins consciente, ceux qui devraient représenter la vraie charité approuvent ici et là ce que dit la fausse, il en résulte un mal incalculable, bien plus

(1) En ce sens la dernière Encyclique remarque que les panchrétiens, si préoccupés de l'union des Églises, oublient que la charité ne peut triompher au détriment de la foi, qu'elle présuppose.

grand en un sens que celui que peuvent faire les persécuteurs, lorsqu'ils combattent à découvert, lorsqu'il est clair qu'il faut lutter contre eux ou donner à Notre-Seigneur le témoignage du sang, en subissant le martyre.

Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, ce n'est pas notre sujet; mais un simple coup d'œil dans cette direction peut nous faire mieux voir la nécessité de la purification de la charité, pour qu'elle soit libérée de toute scorie, de tout ce qui peut paraître lui ressembler, mais n'en est qu'un sot ou pervers simulacre (1).

Cette simple remarque suffit à rappeler que la croix purificatrice nous est bien plus nécessaire que nous ne le pensons en général : *tant de choses humaines se glissent dans les œuvres divines!* — Lorsque le Seigneur veut qu'un de ses serviteurs devienne véritablement un saint, cette volonté divine est quelquefois terrible pour la pauvre nature humaine. Ce sont des années douloureuses, où il faut porter la croix tous les jours; mais lorsqu'on est sorti de l'épreuve, on se réjouit d'y être passé, on finit par comprendre un peu combien la croix est nécessaire au chrétien, pour qu'il se spiritualise et vive vraiment de la vie divine, qui lui a été si miséricordieusement donnée.

*
* *

I. *Linéaments essentiels de cette épreuve*

La purification de la charité a bien des phases différentes

(1) « Un sot, a-t-on dit, est une arme fort dangereuse entre certaines mains. On plaindrait volontiers les sots, s'ils n'étaient si contents d'eux-mêmes. Il en coûte de leur donner, de sang-froid, une leçon de bon sens : ce n'est qu'à force d'ironie, qu'on leur refuse une colère, que tente leur sottise. » Il y a dans ces réflexions une vérité, que la charité chrétienne saurait peut-être mieux dire, mais qu'elle ne doit pas ignorer. La crainte de juger témérairement ne doit pas faire de nous des dupes; nul mieux que les saints, si bienveillants pour autrui, n'est prompt à découvrir les habiletés et les mensonges de l'ennemi du bien.

les unes des autres; sainte Thérèse (VI^e^ Demeure, ch. XI) parle de la dernière, qui précède l'entrée dans l'union transformante : « plus, dit-elle, l'âme connaît la grandeur de Dieu et voit combien il mérite d'être aimé, plus son amour pour lui s'enflamme et plus elle sent croître sa peine de se voir encore séparée de lui... Auparavant elle pouvait se soumettre à la volonté de Dieu (qui la retient encore sur la terre), mais maintenant elle ne peut plus penser qu'à ce qui cause sa peine... tout la tourmente... elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut poser le pied sur la terre, ni s'élever vers le ciel; elle brûle de soif, et cette soif est de telle nature qu'il n'y a point d'eau ici-bas qui soit capable de l'éteindre... La seule eau qu'elle souhaite est celle dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine, mais il ne la lui donne pas encore ». C'est très douloureux, « on se meurt du désir de mourir », mais cependant, dit la Sainte, l'âme a conscience, en endurant cette souffrance, que c'est une éminente faveur.

En d'autres phases, cette purification de l'amour est beaucoup plus obscure; cela pour deux raisons différentes : ou bien parce que l'âme est encore notablement plus imparfaite, ou bien parce qu'elle s'est offerte spécialement comme victime pour les pécheurs et qu'elle a été acceptée.

Essayons toujours de tracer les linéaments essentiels de cette purification, sans insister sur la variété de ses phases. Nous verrons ensuite ce qu'elle est lorsqu'elle s'accompagne d'une participation spéciale à l'état de victime de Notre-Seigneur.

La charité est cette vertu surnaturelle, qui nous fait aimer Dieu *pour lui-même*, parce qu'il est infiniment bon en lui-même, qui nous fait aussi aimer le prochain, non pas précisément pour ses qualités naturelles ou pour les bienfaits reçus de lui, mais pour l'amour de Dieu, parce qu'il est aimé de Dieu et appelé comme nous à le glorifier

éternellement. La charité est ainsi vraiment une *amitié* entre Dieu, auteur de la grâce, et les justes vivifiés par cette grâce, participation de la vie intime du Très-Haut (1). La charité créée est un effet de la charité incréée, par laquelle le Seigneur nous a aimés le premier en nous justifiant; son amour pour nous ne *suppose* pas en nous l'amabilité, mais il la *pose*, il nous rend aimables à ses yeux (2). Et comme Dieu, nous communiquant une participation de sa vie intime, veut faire de sa béatitude éternelle la nôtre, nous modelons notre amour sur le sien, nous nous réjouissons qu'il soit Dieu, qu'il possède ses infinies perfections, sa sagesse, sa sainteté, sa béatitude, nous voulons qu'il soit connu, aimé, glorifié, comme la Vérité première et la Bonté suprême méritent de l'être.

Le motif formel de cet amour d'amitié entre notre Père du ciel et ses enfants, c'est donc *la bonté incréée connue surnaturellement par la foi comme souverainement aimable*, infiniment plus que les dons qui nous viennent d'elle. Aimer Dieu, non pas précisément pour lui-même, mais pour les bienfaits qu'on a reçus, ou qu'on attend de Lui, ce n'est pas encore un acte de charité, bien que la considération de ces bienfaits nous dispose à mieux connaître la bonté divine, souverainement aimable en soi. La charité et la gratitude parfaite s'élèvent au-dessus de l'amour des bienfaits, jusqu'à l'amour du bienfaiteur lui-même et de sa bonté (3). En ce sens Dieu doit être aimé pour lui-même (4), et si par la charité nous désirons notre béatitude, c'est pour un motif supérieur à celui de l'espé-

(1) Cf. saint Thomas, II^{a} II^{æ}, q. 23, a. 1 : « Utrum caritas sit amicitia. »

(2) I^{a}, q. 20, a. 2 : « Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus. » Item I^{a} II^{æ}, q. 110, a. 1.

(3) Cf. I^{a} II^{æ}, q. 62, a. 4.

(4) II^{a} II^{æ}, q. 27, a. 3.

rance (1), c'est pour glorifier Dieu éternellement, pour que sa bonté infinie soit connue et aimée comme elle le mérite : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* »

Cette charité, les justes encore imparfaits la possèdent, mais en eux elle s'accompagne de beaucoup de défauts, d'égoïsme inconscient, d'amour-propre, d'orgueil, de sensualité, de paresse. Bien que nous aimions par la charité Dieu pour lui-même, souvent nous nous arrêtons trop aux bienfaits de toutes sortes qu'il nous départit, aux consolations sensibles ou spirituelles qu'il nous accorde dans la prière et par lesquelles il se fait pour ainsi dire sentir à nous. De même nous aimons bien par la charité le prochain pour l'amour de Dieu, mais nous lui restons aussi attachés à cause de l'affection et de la reconnaissance qu'il nous montre; qui peut même dire quel est le motif qui prévaut en certaines affections? Est-ce le divin ou l'humain? Le second est-il vraiment et pleinement subordonné au premier comme il le faudrait?

*
* *

Lorsque le bon Dieu veut purifier de tout défaut et imperfection la charité d'une âme qui a déjà une ardente espérance; lorsqu'il veut la conduire à une charité plus désintéressée, sans trace d'égoïsme, alors il la prive à certains moments de toute consolation, non seulement sensible, mais spirituelle; ou plutôt en réalité il ne la prive pas précisément de ces dons, mais il lui donne un désir beaucoup plus vif de Lui-même, pour Lui-même; si bien que la séparation ou l'attente de l'union parfaite devient

(1) L'espérance nous fait désirer Dieu comme *notre bien suprême*, notre fin ultime, en nous subordonnant déjà à Lui, avons-nous vu; cependant elle ne nous le fait pas encore aimer formellement *pour Lui-même*; elle ne nous fait pas encore désirer notre béatitude pour glorifier Dieu éternellement. (Cf. I^a II^{ae}, q. 62, a. 4; II^a II^{ae}, q. 27, a. 3.)

très douloureuse. Dieu reste tellement caché dans le centre de l'âme où il habite, comme le feu sous la cendre, qu'aucune étincelle ne semble venir de Lui. Souvent pourtant la foi et l'espérance sont déjà presque purifiées en ces âmes, qui ressemblent à celles qui, au purgatoire, achèvent de souffrir et désirent ardemment la vision de Dieu. On ne trouve alors de consolation en aucun bien créé, tant on désire un bien infiniment supérieur. On le voit mieux que jamais : « vanité des vanités, tout est vanité », hormis aimer Dieu et le servir; mais le Seigneur semble se retirer de l'âme qui le désire ainsi si vivement, et plus ce désir est fort, plus cette séparation est douloureuse et déchirante.

Comme le dit admirablement saint Jean de la Croix, « la lumière ou la sagesse amoureuse qui doit s'unir à l'âme et la transformer, est absolument la même que celle qui purifie et prédispose, comme le feu qui purifie et prépare le bois est aussi celui qui s'y unit et le transforme en lui... Notons en passant, ajoute-t-il, que cette figure explique la façon de souffrir des âmes du Purgatoire. Le feu n'aurait point d'action sur elles, même en les enveloppant, si elles n'avaient pas de fautes à expier; ces fautes sont la matière ou l'aliment du feu; lorsqu'elles sont consumées, il n'y a plus de torture. De même en cette vie, quand les imperfections sont détruites, la souffrance cesse et il reste la jouissance (1). » Ces peines sont donc, comme purification personnelle, d'autant moins longues, qu'elles sont plus intenses et qu'on les supporte plus surnaturellement, avec un parfait abandon (2).

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. x. — Item ch. xii : « Si dans l'autre vie il y a un feu ténébreux et matériel pour la purification des esprits, de même ici-bas l'âme expie et se purifie sous l'action d'un feu d'amour ténébreux et spirituel. »

(2) Il est vrai, nous le verrons un peu plus loin, que si l'âme éprouvée s'est offerte pour les pécheurs, les grandes souffrances

« Quand cette purification attaque le centre, il ne faut pas s'étonner si l'âme se reprend à penser qu'elle a perdu tous ses biens et que leur perte est définitive. Alors sous l'action des souffrances intérieures, tout ce qu'elle a gagné déjà sur d'autres points plus extérieurs lui échappe (1). »

Parfois se présentent ici des tentations qui suggèrent que Dieu est cruel. Job se plaint : « Je crie vers vous, Seigneur, et vous ne m'écoutez pas; je me tiens devant vous, et vous ne me regardez point. Vous devenez cruel contre moi; vous tournez contre moi la force de votre main », au lieu de l'étendre pour me secourir (2). Le psalmiste fait entendre la même plainte : « *Exsurge, quare obdormis, Domine? exsurge et ne repellas in finem? Quare faciem tuam avertis, oblivisceris inopiae nostrae et tribulationis nostrae?* Réveille-toi! Pourquoi dors-tu, Seigneur? Réveille-toi! ne nous repousse pas à jamais! Pourquoi détournes-tu ton visage? Pourquoi oublies-tu notre misère et notre oppression (3)? » L'âme se rappelle surtout les paroles du psaume que Jésus prononça dans son agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais elle se souvient aussi que c'est dans cette heure de ténèbres que le Sauveur s'offrit à son Père qui le livrait pour nous. En union avec Lui, répétant souvent les sept paroles, elle fait un grand acte d'amour pour ce seul et très pur motif : *Dieu est souverainement aimable en lui-même, infiniment plus que tous les dons qu'Il m'a accordés ou que j'attends de Lui.* C'est la troisième étoile, qui se lève dans la nuit de l'esprit; en la contemplant l'âme s'en remet pleinement à la volonté de Dieu. Ici les

durent souvent, même lorsque la purification personnelle est à peu près achevée.

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. x.

(2) Job, xxx, 21.

(3) Ps. xliii, 23.

actes de foi, d'espérance et de charité se fondent en quelque sorte en un acte d'abandon parfait à la divine volonté. « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* », dit Jésus en mourant; ce fut la consécration au sacrifice de la croix. L'âme s'unit à la consécration eucharistique qui perpétue en substance ce sacrifice sur nos autels; elle croit de la foi la plus vive que Jésus continue de s'offrir à son Père par le ministère de ses prêtres (1); elle croit qu'Il offre avec Lui tous les membres de son corps mystique, surtout ceux qui souffrent surnaturellement, un peu comme Il a souffert; elle se laisse offrir par Notre-Seigneur, en pensant aux quatre fins du sacrifice : adoration, supplication, réparation, action de grâces. La valeur de nos actes est finie, mais ici c'est le Christ Jésus qui les offre, et la valeur de son oblation, de par sa personnalité divine, est sans mesure.

En cette période de la vie spirituelle, il arrive aussi, pour que la charité à l'égard du prochain soit également purifiée, qu'on ne reçoive plus de lui aucune marque d'estime ou de gratitude, malgré tout le bien qu'on a voulu lui faire. Parfois cette souffrance apostolique vient de ceux auxquels on s'est le plus dévoué. On apprend alors à les aimer purement pour Dieu, pour qu'ils se sauvent, se sanctifient et le glorifient éternellement. On comprend combien cet acte reste peu de chose en comparaison de la prière de Jésus pour ceux qui le crucifiaient, de celle de saint Étienne lorsqu'on le lapidait, de celle de saint Pierre martyr qui fit de l'âme de son bourreau l'âme d'un saint. A ce point de vue, ce que dit saint Jean de la Croix de la

(1) « *Idem nunc offerens ministerio sacerdotum* », dit le Concile de Trente, pour montrer que le sacrifice de la Messe est le même en substance que celui de la Croix. Ce point de doctrine si important est loin d'être mis en relief autant qu'il le faudrait, croyons-nous, en plusieurs ouvrages récents sur la sainte messe.

purification de nos rapports intimes avec Dieu, il faut le dire de celle de nos rapports avec le prochain, avec nos supérieurs et avec nos égaux.

Au terme de cette épreuve, la charité à l'égard de Dieu et du prochain est purifiée de tout alliage, comme l'or dans le creuset est débarrassé de sa gangue; et non seulement elle est purifiée, mais elle a considérablement grandi. A l'opposé des actes faibles de charité, les actes héroïques obtiennent *aussitôt* l'augmentation de grâce qu'ils méritent, et ils méritent à mesure de leur ferveur (1). Or avec la grâce sanctifiante augmentent également toutes les vertus et les sept dons du Saint-Esprit qui sont connexes avec la charité (2).

« Il s'agit, dit saint Jean de la Croix, d'une ardeur qui s'allume dans l'esprit lorsque l'âme accablée de peines est très vivement blessée d'amour divin... C'est un amour infus, plus passif qu'actif, qui engendre ainsi dans l'âme cette forte passion d'amour... qui la blesse et la brûle, comme une flamme dévorante... L'angoisse et la souffrance de l'âme en cet embrasement d'amour sont d'autant plus grandes qu'elle est éprouvée de deux côtés à la fois : il y a les ténèbres spirituelles qui l'aveuglent et sont faites de doutes et de craintes, et il y a l'amour de Dieu qui brûle en elle, et la stimule en la blessant... Pourtant, au milieu de ces peines obscures d'amour, l'âme sent une présence amie, une force intérieure qui l'accompagne et qui l'anime (3). »

Après cette purification de la charité, commence cette

(1) Cf. S. Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 24, a. 6, ad 1^{um} : « Quilibet actus caritatis meretur vitam aeternam, non quidem statim exhibendam, sed suo tempore. Similiter etiam quilibet actus caritatis meretur caritatis augmentum, *non tamen statim* augetur, *sed quando aliquis conatur ad hujusmodi augmentum.* »

(2) I^{a} II^{ae}, q. 66, a. 2; q. 68, a. 5.

(3) *Nuit obscure*, l. II, ch. XI.

union intime avec Dieu, qui a été appelée l'union transformante, celle dont parlent sainte Thérèse dans la VII^e^ demeure et saint Jean de la Croix dans *Vive Flamme*. C'est la pleine réalisation ici-bas de la parole de Notre-Seigneur à son Père : « qu'ils soient un, comme nous-mêmes nous sommes un, moi en eux et vous en moi (1). » C'est l'âge parfait dans lequel se vérifie ce que dit saint Paul : « Celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui (2). » « C'est, dit saint Jean de la Croix, comme lorsque le feu, après avoir blessé le bois de sa flamme et l'avoir desséché, le pénètre enfin et le transforme en lui (3) », ou comme lorsque le cristal est tout pénétré par la lumière du soleil. « Seul, dit saint Thomas, le feu peut rendre un corps incandescent; Dieu seul peut déifier les âmes (4). » Ici c'est la déification parfaite, celle du moins possible ici-bas ; l'âme ne vit plus que de la contemplation de Dieu et de son amour; elle a été introduite en ce centre le plus intime où la sainte Trinité habite; elle reçoit d'elle une paix surnaturelle, qui ne se perdra pour ainsi dire plus. Sous certaines touches substantielles, elle sent Dieu si près d'elle, qu'il semble qu'elle va le voir, qu'un léger voile seulement la sépare encore de Lui. Par le don de sagesse elle goûte vraiment et de plus en plus l'infinie bonté : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* » Elle se rappelle les paroles du Cantique : « Voici que l'hiver est passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent sur la terre, le temps de chanter est venu; la voix de la tourterelle se fait entendre... et les vignes en

(1) Jean, XVII, 22.
(2) I Cor., VI, 17.
(3) *Vive Flamme*, str. I, v. 4.
(4) I^a^ II^ae^ q. 112, a. 1 : « Necesse est quod solus Deus deificet, communicando consortium divinae naturae per quamdam similitudinis participationem, sicut impossibile est quod aliquid igniat nisi solus ignis. »

fleur exhalent leur parfum (1). » C'est comme le prélude de l'éternelle vie. Mais ici parfois de nouvelles peines commencent.

*
* *

II. *Participation à l'état de victime de Notre-Seigneur*

Assez souvent dans cet état, l'âme est portée par l'Esprit-Saint à s'offrir en victime pour les pécheurs, à l'exemple de Jésus et en union avec Lui. Il convient d'être déjà très pur pour s'offrir ainsi, d'avoir satisfait pour ses propres fautes avant de penser à satisfaire pour celles du prochain. Mais lorsque le Saint-Esprit paraît y incliner lui-même, après l'approbation d'un sage directeur qui a grâce d'état pour reconnaître l'inspiration divine, l'âme ne doit-elle pas dire : « Si c'est bien vous, Seigneur, qui m'inspirez cet acte, je ne veux pas résister à cet appel. » Alors comme la croix a conduit à l'amour parfait, celui-ci conduit à la croix acceptée avec une générosité beaucoup plus grande, un peu comme l'acceptèrent pour nous Notre-Seigneur et sa sainte mère, qui n'avaient nullement besoin de purification pour eux-mêmes. Alors, après un temps plus ou moins long d'union divine très intime, on dirait que la nuit de l'esprit recommence, sans pourtant se répéter de la même façon : *il y a ici au sommet de l'âme une paix plus ou moins sentie*, qui subsiste en un sens au milieu des plus terribles orages : ceci rappelle de loin la paix dont jouissait encore Notre-Seigneur sur la croix au moment de la plus profonde détresse (2).

(1) Cantique des cantiques, II, 11.

(2) « Notre-Seigneur, dit un disciple de saint Thomas, aurait pu chercher dans sa vision béatifique un dérivatif aux maux qu'il endurait. Mais il ne voulut pas que cette vision, qui béatifiait sa sainte âme, étendît ses effets au delà des hauteurs où contemplait son intelligence. Il arrêtait en chemin les communications des régions calmes et sereines, où se déversent la lumière et la paix... Telle une

En ces âmes ainsi unies à Dieu, les souffrances qui recommencent sont plus rédemptrices que purificatrices ; c'est comme si la purification des trois vertus théologales reprenait simultanément, mais avec un nouveau caractère : *lorsqu'on s'offre pour les pécheurs, la prière seule ne suffit pas, il faut lutter avec eux, partager leurs dangers et leurs peines, sentir en soi ce qu'ils endurent en perdant Dieu* ; il faut, en union avec le Sauveur, porter en quelque sorte leurs fautes, leur incrédulité, leur désespoir, leurs murmures, leurs colères. L'âme éprouvée se sent alors comme repoussée par Dieu, damnée ; mais une grâce très forte, quoique non sentie, la soutient, et lui donne pour toutes ces fautes, à la place de ceux pour qui elle souffre, *la sainte détestation du mal*, qui leur obtient la grâce du repentir.

Les âmes qui sont appelées à suivre ce dur chemin passent encore par de telles obscurités et de tels tourments, que parfois leur directeur ne sait plus bien où elles vont ; il en éprouve une grande peine et lui-même les fait singulièrement souffrir sans le vouloir. Sainte Thérèse l'a noté : « blâme du confesseur, qui craint tout et doute de

grande montagne dont le sommet se baigne dans l'azur d'un ciel ensoleillé et dont la base est tourmentée par la tempête, la grande nature humaine du Christ est sur les cimes de l'intelligence toute à la joie de posséder Dieu, et librement elle abandonne à la douleur et à l'angoisse la région mobile des sensations et des émotions. » Très librement elle se livre à la douleur, au lieu de chercher un dérivatif dans la vision de l'essence divine.

Cf. saint Thomas, III^{a}, q. 46, a. 8 : Utrum tota anima Christi in passione frueretur fruitione divina. — « ... Si... accipiamus totam animam ratione omnium potentiarum ejus, sic non tota anima fruebatur ; nec directe quidem, quia fruitio non potest esse actus cujuslibet partis animae ; nec per redundantiam gloriae, quia *dum Christus erat viator, non fiebat redundantia gloriae a superiori parte in inferiorem*, nec ab anima in corpus. *Sed quia nec e converso superior pars animae impediebatur* circa id quod est sibi proprium, *per inferiorem* ; consequens est quod *superior pars animae perfecte fruebatur, Christo patiente.* » — Ibid., ad 1^{um} : « Gaudium fruitionis non contrariatur directe dolori passionis, quia non sunt de eodem. »

tout (1) ». C'est une véritable agonie, un terrible combat contre l'esprit du mal, un vrai martyre du cœur.

Mais, si l'âme est fidèle, alors en elle se réalise ce qu'il y a de plus grand dans la vie de l'Église militante, épouse du Christ : « *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus aemulatio...* L'amour est fort comme la mort, son zèle est inflexible comme l'enfer; ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme divine. Les grandes eaux (qui ont fait périr les impies) ne peuvent éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger (2). » L'amour surnaturel de Dieu et des âmes est plus fort que la mort du corps, après laquelle il survivra éternellement; il est plus fort que la mort spirituelle et que l'enfer; il participe en ces âmes crucifiées à la victoire du Christ rédempteur sur le démon et sur le péché. C'est pourquoi saint Paul disait aux Colossiens (II, 24) : « Je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps, qui est l'Église. »

Sainte Catherine de Sienne (3), sainte Rose de Lima, sainte Catherine de Ricci (4) et tant d'autres connurent ce tourment; ainsi elles parvinrent au très pur amour de Dieu et des âmes pour Dieu, sans plus aucune trace d'égoïsme (5). Si l'on admire la pureté de l'amour conjugal chez la veuve chrétienne parfaitement fidèle, pendant de très longues années, à celui qu'elle a perdu; amour qui lui fait courageusement élever ses enfants, pour qu'ils deviennent la vivante image du père disparu; combien ne

(1) VI[e] Demeure, ch. I.
(2) Cantique des cantiques, VIII, 6-7.
(3) *Vie Spirituelle*, avril 1923, p. 29.
(4) Voir sa Vie par le P. Bayonne, O. P.
(5) Saint Thomas dit, II[a] II[ae], q. 27, a. 6, ad 2[um] : « *Modus* diligendi Deum est, ut *ex toto corde diligatur*, id est, ut diligatur quantumcumque potest diligi. »

doit-on pas admirer la pureté et la force de l'amour surnaturel en ces épouses du Christ, qui, parfois sans aucune consolation des années durant, lui restent fidèles, qui ne cessent pas de l'aimer d'un amour aussi fort qu'il est douloureux dans leur vie de prière et d'immolation ! (1)

*
* *

Ainsi se purifient de tout alliage les trois vertus théolo-

(1) Nous croyons trouver un exemple de ces épreuves dans les lignes suivantes, qui nous paraissent concrétiser assez clairement la doctrine des grands maîtres sur ce point :

« Mon état habituel est tantôt ténèbres, tantôt lumière. Le changement se fait subitement sans que rien d'extérieur, me semble-t-il, y ait pu contribuer. Ainsi ces jours derniers, un voile épais et sombre couvrait ma pauvre âme... Je marchais comme à tâtons, m'efforçant de me rappeler, pour me conduire, les vérités de la foi, auxquelles j'aurais voulus m'accrocher ; mais comme un naufragé, qui pour se sauver se porte éperdument vers un rocher et, quand il semble l'atteindre, se voit rejeté dans les flots ; ainsi mon âme ne pouvait saisir la certitude de ce que l'on doit croire ; elle cherchait à s'en convaincre et à stimuler la conviction aux vérités enseignées par l'Église ; mais, hélas ! tout effort était vain et une seule conviction semblait s'imposer à moi : le néant de tout surnaturel et, avec une sorte de certitude, la négation de la vie éternelle. Tout cela s'imposait à mon esprit *malgré moi*, avec une sorte d'évidence indiscutable, à laquelle je devais fatalement me résigner, et j'étais comme attirée à acquiescer au néant, qui m'attendait et finissait par se montrer à mon esprit comme très acceptable... Dans ce gouffre profond d'où rien ne pouvait me faire sortir, où aucune lumière ne pénétrait, j'étais dans une atmosphère lourde et douloureuse, comme dans un abîme sans fond, mais aucune révolte, ni angoisse : c'était l'écroulement, la destruction de tout ce qui avait fait mon bonheur, de *ma foi très aimée*, qui avait depuis longtemps guidé ma vie. C'était une invitation tenace, une sorte de pression sourde à y renoncer, pour me rendre à l'évidence qui se présentait à moi. Mon insensibilité était complète, c'était déjà une sorte de néant, sur lequel rien n'avait prise. Cependant, par moment, une pensée me frappait : si j'acquiesçais à ces invitations, je mettrais en doute la parole de Notre-Seigneur, qui était trop saint pour avoir pu mentir, et je sentais comme un *devoir impérieux* la nécessité de lui être fidèle, pour l'honneur de notre amour réciproque, car Lui et moi nous nous sommes tout donné. — Et alors, je pouvais dire : Seigneur, *je crois, je veux* croire, mais augmentez ma foi...

« Puis, les ténèbres profondes recommençaient, dans la souffrance, et j'acceptais celle-ci sans consentir au reste, qui ne cessait cependant

gales, sous l'influence surtout du don d'intelligence, qui nous éclaire de plus en plus sur l'infinie grandeur de Dieu et sur notre fragilité. Ainsi apparaissent de mieux en mieux, comme trois étoiles dans la nuit, les trois motifs très purs de ces vertus, dans leur surnaturalité essentielle, inaccessible aux forces naturelles de toute intelligence et de toute volonté créées. Ainsi grandissent

de me poursuivre... Tout en moi semblait éteint, car la foi avait perdu toute lueur, l'espérance semblait dormir d'un profond sommeil, rien ne pouvait la réveiller. La charité...? Je crois que je l'ai toujours sentie au plus profond de moi-même, car, au plus fort de ces affreuses tentations, une seule pensée ne me laissait pas indifférente... celle de mon Sauveur qui m'a tant aimée, et, de cet abîme profond, mon pauvre cœur pouvait encore crier : « Seigneur, je veux vous aimer, mon Bien-Aimé! »

« Puis de nouveau, c'était le gouffre ténébreux.

« Je dois dire pourtant que je n'ai jamais perdu la paix, même au plus fort de tout cela Cette paix, qui, depuis dix-sept ou dix huit ans, est au fond de mon âme et me fixe comme inébranlablement à Dieu, ne me quitte jamais.

« Puis subitement, sans que rien semble avoir pu préparer une telle transformation, je suis comme transportée dans une région toute lumineuse, comme sur un sommet resplendissant, auprès duquel l'aurore de la plus belle journée d'été n'est qu'une très sombre figure.

« Là, dans cette atmosphère suave et pure, le divin Soleil darde sur moi ses rayons, ils pénètrent jusqu'à l'essence même de ma pauvre âme, qui avec la rapidité de l'éclair devient toute lumineuse et toute embaumée d'amour. Submergée dans cette lumière et comme étreinte par Dieu même, elle contemple les mystères divins, qui lui sont communiqués comme dans un long baiser de Dieu... C'est là dans cette cime que se fait la rencontre de la Vérité Première et de la profondeur de mon âme. Celle-ci perd la notion de tout ce qui n'est pas Dieu. — Dieu seul est... tout le reste a disparu et, en somme, n'existe pas.

« La Vérité Première se communique à moi, et dans d'ineffables tendresses me dévoile quelque chose de ses divins mystères... La vie coule à flot de la Vérité, et cette vie débordante me submerge et me plonge, en quelque sorte, davantage en Dieu, avec une connaissance encore plus profonde et lumineuse... De là, comme dans un indicible transport, je suis enveloppée et comme toute pénétrée d'un immense amour... C'est le suprême bonheur, que cette splendeur prodigieuse débordant du Cœur de mon Sauveur... C'est la parfaite union de l'âme à la Vérité première... En ces moments la foi est si lumineuse qu'elle devient la certitude la plus absolue, comme une sorte d'évidence, et tout ensemble je crois, j'adore et j'aime. »

considérablement, par cette purification, la foi, l'espérance, la charité et les dons de sagesse et d'intelligence. Comme le Saint-Esprit meut généralement les âmes selon le degré où se trouvent en elles ces vertus et ces dons, il leur donne une contemplation surnaturelle et une union actuelle proportionnée. C'est le couronnement suprême et normal de la vie de la grâce, la parfaite réalisation du premier précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit » (Luc, x, 27).

Que conclure pratiquement ? En lisant dans la vie des saints ces choses si hautes, n'allons pas nous enorgueillir par le désir de croix que nous ne pourrions pas porter ; ne nous croyons pas non plus chargés d'épreuves qui n'existent guère que dans notre imagination ; mais portons celles généralement beaucoup plus petites que le Seigneur nous donne. Portons-les avec résignation, avec reconnaissance et avec amour. Avec résignation : il faut bien souffrir ; le progrès moderne, qui veut supprimer la souffrance, n'y parviendra certes pas ; il ne supprimera pas la croix que nous devons porter chaque jour pour suivre le Sauveur. Si en nous débattant nous refusons de souffrir, nous augmentons notre peine par l'irritation et nous n'avons aucun mérite ; il y a, hélas ! de par le monde beaucoup de croix perdues, qui ne servent à rien, comme celle du mauvais larron.

Mais à la résignation il faut ajouter la reconnaissance, car la croix nous est envoyée pour nous purifier ; elle est une grâce cachée et très précieuse. Nous ne le voyons pas tout de suite ; mais si nous pensons à certaines croix passées, nous comprenons combien elles ont été utiles et fécondes pour nous. Nous voulons parfois d'autres croix que les nôtres, et si nous les recevions, nous préférerions encore reprendre celle que la Providence nous avait don-

née, car elle est parfaitement adaptée à nos forces aidées de la grâce.

La reconnaissance doit s'accompagner de l'amour, tout au moins du désir d'aimer la croix. Ne la considérons pas séparée du Sauveur; voyons surtout Jésus crucifié, qui nous attire à Lui par certaines souffrances pour nous rendre semblables à Lui, et qui nous donne la grâce pour les porter. Laissons-nous vaillamment aimer et purifier par Lui; laissons-nous incorporer à Lui. Il veut nous communiquer quelque chose de sa vie cachée et de sa vie douloureuse, avant de nous faire participer à sa vie glorieuse dans le ciel. C'est ce que nous voyons dans la vie des saints qui ont particulièrement aimé la croix, comme un saint Benoît-Joseph Labre, qui, peu avant sa mort, lorsqu'il était en adoration devant le Saint-Sacrement, paraissait avoir la figure du Christ, tellement il lui était devenu semblable par la souffrance acceptée par amour. Bienheureuses les âmes qui ont cette haute intelligence du mystère de la rédemption et qui le vivent ainsi; c'est en quelque sorte la grande souffrance du Christ qui continue en elles; le corps mystique du Sauveur ne peut pas plus vivre sans elle, que nos yeux sans lumière. Les mystères douloureux sont la voie qui conduit aux mystères glorieux de l'éternité. Ils sont déjà la vie éternelle commencée (1).

Angelico, Rome.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Voir l'exposé de cette haute doctrine dans *La Croix de Jésus* du P. Louis Chardon, O. P. (1647), et sous une forme assez différente dans *La plus parfaite de toutes les Voies intérieures* ou la voie d'abandon à la divine volonté, du P. A. Piny, O. P. (1683).

Pour la lecture des saintes Écritures

L'unité de la Bible et l'harmonie des deux Testaments

Le Docteur D. Gorce a parlé dans cette Revue (1) de la nécessité, des fruits, des joies de la lecture de l'Écriture sainte.

Sans doute sera-t-il permis à un homme du métier, non pas d'ajouter à ces pages qu'il souhaiterait avoir écrites, et qui sont du reste un témoignage plus fort, venant d'un laïc, — mais d'attirer l'attention sur certaines vérités, de développer quelques pensées, de donner tels ou tels conseils qui pourraient faciliter la lecture des saintes Écritures. Les fruits de l'arbre sont délicieux : je voudrais aider à les cueillir.

Ce n'est pas, dit-on, chose facile! Et je crains que l'enthousiasme du Docteur Gorce n'ait surpris ou fait rêver plus d'un lecteur qui n'a vu dans l'Écriture... que l'écorce, si rude qu'on hésite à la briser.

Et peut-être, il m'est bien permis de l'avouer, est-ce un

(1) *La Vie Spirituelle*, VIII (septembre 1923), p. 616 ss. : « L'usage des saintes Écritures d'après l'*Expositio in Psalmum CXVIII* de saint Ambroise. » — Depuis ce temps, le Dr Gorce est revenu sur ces questions dans un ouvrage tout à fait remarquable, *La « lectio divina », des origines du cénobitisme à saint Benoît et Cassiodore, I. Saint Jérôme et la lecture sacrée dans le milieu ascétique romain*, Paris, Picard, 1925 ; puis dans un charmant petit volume, *Beatus vir... Méditation de la Loi et bonheur chrétien*, Bruges et Paris, Desclée, 1926.

peu notre faute à nous « biblistes (1) » qui n'avons pas assez dégagé des broussailles de la critique la ligne pure et harmonieuse des saintes Écritures?

Sans doute il était nécessaire de discuter les assertions des critiques rationalistes ou hétérodoxes, de prouver l'authenticité et l'intégrité de nos saints Livres, d'attirer l'attention sur le but de ces écrits et les circonstances dans lesquelles ils avaient été composés. Mais ne l'avons-nous pas fait quelquefois si longuement qu'il ne restait plus le temps de lire les Livres eux-mêmes? Ne nous sommes-nous pas tellement arrêtés à fixer les détails que nos yeux sont devenus myopes, incapables d'embrasser l'ensemble du splendide monument que sont les Écritures?

Oh! l'édifice est solide : du dehors nous l'avons examiné pierre par pierre. Mais il fallait pénétrer à l'intérieur et montrer plus nettement comment toutes les lignes, comment tous les rayons qui descendent des verrières, convergent vers l'autel, vers le sacrifice de la Nouvelle Alliance que l'Ancien Testament annonce et prépare, que Notre-Seigneur offre et institue, que l'Église enfin prolonge jusqu'à la fin des siècles.

Les Pères vivaient de ces pensées et aussi les chrétiens de leur temps. Nous ne les ignorons pas, bien sûr; mais nous nous y arrêtons moins, et nous oublions de les souligner... peut-être parce qu'elles « vont de soi »! Les manuels d'introduction aux saintes Écritures traitent à

(1) Je voudrais cette phrase plus nuancée encore et plus discrète, et je fais aussi large que l'on voudra la part des exceptions. Il ne m'appartient du reste d'accuser personne. Mais enfin les écrits sont là... ou plutôt l'absence d'écrits. Je regrette que personne n'ait fait, sous une forme abordable, le travail synthétique dont j'esquisse les grandes lignes dans les pages qui suivent. Je regrette encore de ne pas trouver ce souci de montrer l'harmonieuse unité de la Bible dans le rapport-programme sur l'enseignement de l'Écriture Sainte présenté en 1912 au VII[e] Congrès de l'alliance des Grands Séminaires (pp. 87 ss. du Compte-Rendu).

part les livres historiques, les Prophètes, les livres poétiques, etc. Ils démontent l'édifice de la Bible et l'étudient bloc par bloc : ce n'est plus la Bible cela ! Il faudrait montrer, si on veut les faire comprendre et les faire aimer, l'harmonieuse unité de nos saints Livres (1). Il faudrait montrer en détail comment, à travers ces pages, la lumière grandit depuis l'aurore des origines jusqu'au midi splendide de la révélation néo-testamentaire.

*
* *

Les pages de la Bible, en effet, sont incontestablement une RÉVÉLATION PROGRESSIVE DE DIEU, DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE, DE LA VIE POUR DIEU DANS LE CHRIST ET DANS L'ÉGLISE. Révélation de Dieu et de l'Église, de la vie de Dieu et de la vie de l'Église, de la vie essentielle de Dieu et de la vie de ceux qui participent à la vie divine, la Bible est une THÉOLOGIE, et l'on sait que pendant longtemps le mot de Théologie fut synonyme de la « *sacra pagina* », la Bible (2).

Ce n'est pas que la Bible soit une thèse, ou une suite de thèses, classiquement ordonnées. Non, elle est plutôt une

(1) Des « histoires saintes », je le sais, montrent bien la formation du peuple de Dieu, insistent sur sa mission, soulignent les promesses du Rédempteur. Mais ne s'arrêtent-elles pas quelquefois à mi-chemin, au seuil du Nouveau Testament ? C'est nous empêcher de voir l'arbre fleurir ! Et puis, « l'histoire sainte » conduit-elle à la lecture des livres ? les met-elle dans leur cadre ? souligne-t-elle déjà les passages lumineux ?

(2) J. DE GHELLINCK, S. J., *Le Mouvement théologique du XII^e siècle*. Paris, 1914, pp. 9, 34, 66-67. — Voir encore LAVAUD, *La Vie Spirituelle*, IX (décembre 1923), p. 297, n. 1. Je suis heureux de signaler ces quelques pages fort suggestives du P. Lavaud sur les études d'Écriture sainte. Il serait regrettable que leur brièveté les ait fait négliger au milieu des articles très remarquables du R. Père sur les Études ecclésiastiques et spécialement sur la Théologie.

histoire, où Dieu se manifeste et fait connaître ses desseins par les révélations qu'il fait aux hommes, mais aussi par les événements qui marquent la vie du peuple élu, celle de Notre-Seigneur et celle des Apôtres. Révélation progressive, avec de nombreuses répétitions que rendaient nécessaires les faiblesses des hommes et qui sont du reste le propre de toute éducation !

La Bible, dis-je, est une histoire : il faut bien entendre cela. Nos saints Livres nous donnent dans l'ensemble les éléments, les documents de cette histoire, plutôt que l'exposé suivi et systématique que nous entendons d'ordinaire sous le nom d'histoire. Et c'est mieux ainsi : notre Bible est plus vivante et plus variée.

Il reste pourtant qu'à première vue, le livre nous fait l'impression d'un indescriptible chaos. Ne sommes-nous point égarés à travers les collines et les vallées enchevêtrées de la terre sur laquelle sont nés beaucoup de ces écrits?

Sur les monts de Juda pourtant, et dans la montagne d'Ephraïm, il existe des « lignes des hauteurs » que doit connaître le voyageur et qui le conduiront au but. Le long de la Bible aussi, il y a une ligne des hauteurs qu'il faut trouver et suivre, qu'il est du devoir de l'exégète ou du professeur (1) de montrer d'une manière nette, — une ligne des hauteurs de laquelle on découvrira les perspectives diverses sur les différents livres bibliques et qui nous

(1) Pour être juste, il faut apporter ici quelques distinctions, distinguer entre professeur de Séminaire et professeur d'Université, entre auteurs d'ouvrages de première introduction et auteurs de manuels plus techniques. Les premiers doivent « orienter », et l'on n'oriente pas en amoncelant des détails. Les seconds fournissent des matériaux, apprennent à s'en servir, forment aux travaux spéciaux ; mais ceci doit supposer cela. On n'exclut pas du séminaire ce travail technique, mais il ne peut être le fait que du petit nombre. Sans doute y aurait-il lieu de revenir sur cette question de l'enseignement de l'Écriture sainte dans les séminaires.

conduira sûrement des origines à la révélation suprême de l'Évangile.

I. — L'Ancien Testament « Révélation de Dieu ».

Dieu s'était révélé au premier homme. Mais cette révélation s'obscurcissant, Dieu voulut se choisir un peuple qui conservât le dépôt des révélations divines anciennes et nouvelles, en attendant le Rédempteur promis, qui du reste sortirait de ce peuple, et auquel Israël devait préparer les voies.

Et nous voyons dès lors Dieu se manifester aux Patriarches et à leurs descendants. Il se montre nettement dans ces pages de la Genèse comme Dieu tout-puissant, bon et saint, comme Seigneur souverain et universel du monde. Il choisit qui lui plaît, protège partout les Patriarches, exerce son jugement sur Sodome, traite Agar avec une bonté compatissante.

Les siècles passent, et les merveilles de la sortie d'Égypte, du séjour au désert, de l'entrée dans la terre promise, nous font connaître le Libérateur et le Sauveur d'Israël, les délicatesses et les prévenances de Dieu pour son peuple (1). Sans doute les châtiments n'ont pas manqué pendant ce temps, et l'époque des Juges les verra tomber plus nombreux encore sur les Hébreux. Mais ces châtiments sont des révélations : Dieu se fait connaître ainsi, et la leçon pénètre davantage.

(1) On devra relire ici ce qu'ont dit les Prophètes de ces origines de l'histoire d'Israël. Voir Amos, II, 10; Osée, XI, 1, 3; Isaïe, X, 24, 26; Jérémie, II, 6-7; etc. — Je ne puis évidemment ici, ni dans les pages qui suivent, songer à faire un relevé complet des textes bibliques qui viendraient à l'appui de ce que j'avance : ce n'est pas un travail exhaustif que je tente, mais une simple esquisse qui a pour but d'orienter à travers la Bible.

Celui qui a tiré Israël d'Égypte, au reste, protège toujours le peuple qu'il s'est choisi. Et tout à l'heure il va en faire un royaume puissant, imposant son respect aux nations d'alentour, groupé autour d'une capitale et d'un temple splendides, gouverné par un roi dont la dynastie ne doit pas s'éteindre! Manifestation brillante de la puissance et de la bonté du Dieu qui a conçu et exécuté toutes ces choses!

Oui, cette histoire des Patriarches, de Moïse, de Josué, des Juges et des premiers rois est une page de Théologie singulièrement concrète et vivante, d'un relief saisissant, pour qui a la pensée de s'élever assez haut, pour qui sait se dégager du dédale des menus faits ou des événements plus importants qui marquent le cours des siècles.

Ce royaume brillant cependant oublie sa vocation et ses destinées religieuses : pour briser ses rêves ambitieux Dieu le brise lui-même au lendemain de la mort de Salomon. Et voici que commence pour Israël et Juda une époque tourmentée et pénible, que rendent encore plus longue et plus monotone le retour de faits à peu près semblables et la complication des rapports entre le royaume du sud et le royaume du nord. Il faut se souvenir pourtant que toute éducation demande une répétition continuelle et savoir reconnaître, le long de ces siècles, les coups de Dieu qui martèle ses enseignements dans la tête de son peuple. Il est seul puissant : il faut le craindre lui seul; il est seul maître : c'est lui seul qu'il faut servir. Seul il peut sauver : il faut compter sur lui seul. Il est juste et saint et bon : ce qu'il demande, c'est qu'on pratique la justice, qu'on s'abstienne de tout mal, qu'on fasse le bien, qu'on traite avec bienveillance les petits et les humbles...

Sans se lasser, Dieu frappe; mais c'est pour que son

peuple revienne à Lui (1) ; et ces coups sont une manifestation prolongée de la miséricorde et de la bonté divines. Dieu voudrait ne pas détruire complètement le peuple qu'il a choisi, ne pas ruiner Jérusalem de fond en comble. Il devra s'y résoudre pourtant, et ce sera l'exil, la plus énergique des leçons que, depuis le schisme, Dieu ménageait à son peuple! Serait-ce au moins la dernière, et la longue retraite au bord des fleuves de Babylone fixerait-elle définitivement les fils d'Abraham dans la voie droite? Hélas, non! Au lendemain du retour, comme aux jours anciens, Dieu serait contraint de reprendre le fouet pour rappeler à Israël ses exigences et ses droits (2).

Si l'on excepte la vie et la passion de Notre-Seigneur, je ne sais s'il est possible de trouver manifestation plus émouvante de la bonté, de la miséricorde et de la patience divines que l'histoire de ces siècles où nous assistons à la lutte entre la justice et la bonté de Dieu, entre son amour blessé et sa tendresse pour un peuple qu'il aime toujours comme un fils ou une épouse. Lutte poignante que les prophètes Osée et Jérémie spécialement sentirent profondément (3)! Rudes temps, je l'accorde, mais ils redisent à qui sait lire la parole que nous a conservée Jérémie : « Je t'ai aimé d'un amour éternel (4) »!

*
* *

Je viens de citer les Prophètes : ce fut l'une de leurs fonctions de souligner l'action providentielle de Dieu le long de l'histoire d'Israël. Nous les voyons scruter les causes et montrer le sens des événements. Les fléaux

(1) Voir Amos, IV, 6-13 ; Jérém., III, 3, 6-8.
(2) Aggée, I, 4 ss. ; II, 15 ss. ; Zach., VIII, 9, 10.
(3) Osée, XI, 8-11 ; Jérém., XXXI, 20.
(4) Jérém., XXXI, 3.

divers, les défaites répétées, l'exil, sont des châtiments mérités par les infidélités du peuple élu. Mais ils sont aussi des leçons qui rappellent que Dieu est le seul vrai Dieu, qu'il gouverne le monde entier, qu'il est infiniment bon et miséricordieux, mais qu'il est aussi juste et saint (1). Les Prophètes font ainsi la « philosophie de l'histoire »; mais encore, par là même, ils enrichissent la Révélation : ils traduisent pour Israël et pour nous ces « leçons de choses », ces manifestations de Dieu que sont les faits de l'histoire.

Les livres historiques n'auront tout leur sens que si l'on intercale les Prophètes en leur place. Et les pages de ceux-ci, à leur tour, ne trouveront leur plein relief que dans le cadre de l'histoire; leurs écrits paraissent, à certains égards, monotones, bloqués tous ensemble; mais ils sont singulièrement vivants dès qu'on les espace le long des siècles (2).

Les Psalmistes, de leur côté, dans leurs strophes enthousiastes et plus faciles à retenir, redisaient les enseignements de l'histoire et des Prophètes. Ils chantaient eux aussi la puissance et la bonté divine, la bienveillance infinie de Dieu qui avait fait alliance avec Abraham et guidé son peuple le long des siècles, la très grande miséricorde du Sauveur qui avait tant de fois délivré Israël (3). Au

(1) On comprendra qu'il m'est impossible de donner ici des développements. On en trouvera, si l'on veut, dans *Christus*, édit. 1916, pp. 885 ss. (Nikel-Huby, *La religion d'Israël*).

(2) Ce fut, on le sait, le principe qui guida les auteurs de la « *Bible abrégée...*, Extraits de la traduction de l'abbé A. Crampon » (Paris, Desclée, 1910) : les passages choisis des Prophètes furent placés dans les sections historiques qui les encadraient le mieux. Le même principe vaudrait pour un cours de séminaire où je ne comprendrais guère que l'on plaçât en deux années différentes les livres historiques et les livres prophétiques.

(3) Je pense spécialement aux Psaumes XLVIII, LXVI, LXXVI, LXXVIII,

contact de ces chants frémissants l'on se prenait d'enthousiasme pour Dieu et pour son œuvre (1).

Des hommes pieux, des « sages », se trouvaient d'autre part qui s'efforçaient, par de chaleureuses exhortations, de maintenir la crainte de Dieu, l'amour de la piété, de la vertu, de la loi.

Viendront un jour les séductions de la civilisation et des idées grecques : elles ne diminueront pas, mais accroîtront au contraire, chez les âmes bien faites, les sentiments d'admiration et de fierté au souvenir des « gestes » de Dieu dans l'histoire du peuple élu! (2)

*
* *

Oui, l'histoire d'Israël, les livres historiques de la Bible, vus ainsi à la lumière des Prophètes et des Psaumes, sont une « Théologie » profondément vivante et prenante!

J'accorde qu'un théologien résumerait en quelques lignes la doctrine sur Dieu contenue dans ces pages. Et voilà, serait-il tenté de dire en souriant, votre Ancien Testament! Mais je me demande quelle sera la « vertu » de cette impeccable mais froide définition! Lisez au contraire, apprenez à lire les Écritures : vous y verrez le Dieu vivant et agissant : l'esprit sera éclairé et le cœur sera pris!

II. — L'Ancien Testament « Révélation du Christ et de l'Église ».

Le chrétien est conquis par ces pages! Elles s'adressent à lui en effet : ces révélations, confiées aux fils d'Israël, sont

cv-cvii, cxxxv, cxxxvi, cxlvii (je cite les chiffres du texte hébreu et de la Bible de Crampon).

(1) Voir ps. xlviii, 2-3; cxlvii, 20.

(2) Je rappelle simplement d'un mot l'auteur du livre de l'Ecclésiastique et celui du livre de la Sagesse. Voir Eccli., xliv-l; Sag., x-xix.

destinées à être, au temps voulu, l'héritage de l'humanité. Les descendants des Patriarches forment le peuple particulier de Dieu; mais un jour tous les hommes seront invités à entrer dans cette famille qui jouit de l'intimité divine. Dès le début Dieu promettait à Abraham qu'en lui seraient bénies toutes les nations de la terre (1). Et, trait par trait, va s'esquisser la physionomie de cette immense famille de croyants dont Abraham est le père, qu'Israël ne fait que préparer et figurer, qui sera plus tard constituée par l'Église.

Dès le début, les Patriarches sont donc orientés vers un avenir glorieux et grandiose. Cette espérance reste bien mystérieuse sans doute, et les premières clartés de cette aurore paraissent encore bien faibles à l'horizon lointain. Les fils d'Abraham pourtant marcheront constamment vers cette lumière (2).

Regardons-la grandir dans la suite des siècles et voyons les lueurs se multiplier au ciel de l'Ancien Testament.

C'est, en Égypte, le vieux Patriarche Jacob qui nous fait entrevoir le Roi-Messie auquel les peuples obéiront (3). Et voici, dans les plaines de Moab, Balaam qui chante la prospérité du peuple qui monte de l'Égypte, l'éclat de l'astre qui doit sortir de Jacob, la puissance du sceptre d'Israël! (4) Moïse lui-même, tout occupé qu'il soit à organiser l'Israël du présent, tient ses regards fixés sur l'avenir et annonce la venue d'un Prophète semblable à lui (5). Ses institutions du reste sont la figure du Royaume à venir; et les titres du peuple élu, « royaume de prêtres et nation

(1) Gen., XII, 1-3; XVII, 1-8; XVIII, 18-19; XXII, 18.
(2) Voir Épître aux Hébreux, XI, 8 ss.
(3) Gen., XLIX, 8-12.
(4) Num., XXII, 2-XXIV.
(5) Deutér., XVIII, 15-18.

sainte » (1), annoncent déjà les privilèges de l'Église, le « peuple particulier » de Dieu par excellence.

Avec David et Salomon, les espérances se précisent et s'élargissent. Jérusalem est devenue la capitale et le centre religieux du royaume; vers elle on a vu venir les rois et les richesses des nations. On espère pour l'avenir une Jérusalem plus belle encore : les princes y viendront en foule, son Roi dominera la terre, en lui seront bénis tous les peuples! (2)

Le schisme sans doute, les désordres religieux et moraux que l'on sait, retarderont la réalisation de ces espérances. Le jour de Iahvé sera ténèbres avant d'être lumière (3). Dieu châtiera son peuple avant de l'exalter; la glorieuse capitale sera détruite de fond en comble et ses habitants transportés en terre étrangère. Mais un « reste » demeurera, souche d'un peuple nombreux; et l'on conserve toujours l'espoir de voir réédifiée une Jérusalem qui se dressera toute brillante et toute belle à la tête des monts, centre et lumière de tous les peuples! (4)

Au nom de Dieu en effet, les Prophètes menacent, arrachent, abattent et détruisent; mais ils plantent aussi et édifient (5). Trait par trait, le long des siècles, ils esquissent la physionomie de l'Israël de l'avenir, et dessinent le plan de la Jérusalem nouvelle.

Ils nous font entrevoir des jours où, de retour sur la montagne sainte de Dieu, dans une Jérusalem splendidement rebâtie, le peuple choisi, racheté, purifié, comblé de

(1) Ex., XIX, 3-6.
(2) Ps. LXXII.
(3) Amos, V, 18. On sait que le nom de « Iahvé » (« Celui qui est », « l'Éternel ») est le nom de Dieu révélé à Moïse (Ex., III, 13 ss.). C'est par suite d'une faute de lecture que l'on parle de « Jéhovah ».
(4) Is., II; LX-LXII; Mich., IV.
(5) Jérém., I, 9-10.

tous les biens, vivra dans la paix et dans la joie (1). Animé d'un esprit nouveau, l'Esprit de Dieu, il s'appliquera désormais à connaître et à servir Dieu (2).

De la terre vers le ciel monteront des sacrifices parfaits, souverainement agréables à Dieu : en ces temps heureux, tous seront « prêtres de Iahvé » (3). Jérusalem sera la joie de son Dieu comme la fiancée fait la joie du fiancé (4). Une douce intimité unira l'Israël nouveau à Dieu qui habitera pour toujours au milieu de son peuple (5). Ce peuple, du reste, se multipliera indéfiniment, car toutes les nations doivent reconnaître et adorer Dieu : Jérusalem sera le centre du monde et la joie des siècles (6).

Les exilés de Babylone, il est sûr, ne connurent point cette Jérusalem lorsqu'ils revinrent au pays de Juda. Les prédictions des anciens voyants étaient véridiques pourtant, et les promesses de Dieu demeuraient stables : de nouveaux prophètes les rappelleraient à ceux que tentait le découragement (7). L'horizon semblait reculer; mais courage, on y atteindrait un jour! Il se faisait plus proche malgré tout, et l'on y pouvait distinguer des traits nouveaux (8).

(1) Amos, IX, 11 ss.; Osée, XIV, 5 ss.; Is., XXVII, 12, 13; LX, ss.; Mich., IV, 6, 7; Soph., III, 13 ss.; Jérém., XXX-XXXIII.

(2) Is., XI, 9; XXXII, 15 ss.; Jérém., XXXI, 33 ss.; Ezéch., XXXVI, 24 ss.

(3) Is., LXI, 6; Jérém., XXXIII, 17 ss.; Ezéch., XL, ss. — On notera que, dans Ezéchiel, aux hommages du peuple répondent les bénédictions divines et que les eaux bienfaisantes, portant avec elles la vie, sortent du temple lui-même.

(4) Is., LXII, 3-5; LXV, 19; Oséo, II, 21, 22.

(5) Ezéch., XXXVII, 26 ss.

(6) Is., II, 1-5; XIX, 18 ss.; XXV, 6; LX, 15; Mich., IV, 1-5; Soph., II, 11.

(7) On sait le rôle d'Aggée et de Zacharie. Lire spécialement, Ag., II, 6-9; Zach., I, 14-II, 17; VIII; XII-XIII, 7; XIV.

(8) Je pense spécialement à la prophétie de Malachie (I, 11) relative au culte nouveau et universel, à l'oblation pure qui sera bientôt *en tout lieu* présentée à Iahvé.

L'espérance restait donc au cœur des Juifs pieux et fidèles ; et nous les voyons, pendant les siècles qui suivent, appeler de leurs vœux et de leurs prières le jour où se lèvera la gloire de Jérusalem (1).

A mesure qu'ils avancent, au reste, se révèlent à leurs yeux ravis, des perspectives et des profondeurs nouvelles dans l'horizon dont la clarté grandissante les attire toujours davantage. On médite les anciennes visions de Daniel (2), on lit les pages toutes récentes du livre de la Sagesse (3), et l'on entrevoit, au-dessus de la terre, le royaume céleste des ressuscités couronnés d'un splendide diadème et vivant éternellement avec Dieu (4).

*
* *

Mais qui donc serait l'ouvrier de cette œuvre splendide? C'est Dieu lui-même, au dire des Prophètes, qui viendra sauver son peuple, et qui sera le pasteur de l'Israël nouveau (5). On sait pourtant que la dynastie de David doit durer toujours, et que le chef du royaume à venir doit sortir du tronc de Jessé (6) : c'est David que Dieu établira comme pasteur sur son peuple, en ces jours-là, nous dit Ezéchiel (7). Et l'on connaît les nombreux détails que les prophéties nous donnent, le long des siècles, sur le Roi futur qui se lèvera pour délivrer et gouverner Israël : son origine, le lieu de sa naissance, ses vertus et ses qualités, ses titres magnifiques et ses noms merveilleux! (8)

(1) Eccli., XXXVI, 1-19.
(2) Dan., XII, 1-3.
(3) Sag., III, 1-9 ; V, 1, 15-16.
(4) Dan., Sag., passages cités ci-dessus.
(5) Am., IX, 8 ss. ; Is., IV, 2-6 ; Soph., III, 9 ss. ; Ezéch., XXXIV, 11-22.
(6) II Sam., VII ; Ps. LXXXIX, 20-38 ; Is., XI, 1 ss.
(7) Ezéch., XXXIV, 23.
(8) Mich., V, 1 ; Is., VII, 13-16 ; IX, 5-6 ; XI, 1-5 ; Jérém., XXIII, 5 ; XXXIII, 15. Ezéch., XXXIV, 23 ; XXXVII, 24-25 ; etc.

Ailleurs cependant, Isaïe nous montre le salut venant d'un personnage mystérieux, le Serviteur de Jahvé, qui expiera les péchés du peuple par ses douleurs et par sa mort (1). Et voilà que Daniel (2) nous fait entrevoir dans le ciel « un être surnaturel distinct de Dieu, et, semble-t-il, son égal ou peu s'en faut — les précisions sont réservées à l'avenir » (3) : il s'avance comme un Fils d'homme, et reçoit domination, gloire et règne éternels sur tous les peuples.

Et l'on n'oublie pas que Moïse avait jadis prédit la venue d'un prophète semblable à lui (4), qu'il annonçait en ces termes non seulement l'ordre prophétique à venir, mais encore « le grand prophète messianique, qui devait être de cet ordre le représentant idéal et le suprême couronnement » (5).

Clartés éparses, on le voit, et dont Jésus seul, je le dirai tout à l'heure, fera et permettra de voir l'harmonieuse synthèse ; mais clartés extrêmement précieuses pourtant! On connaît le mot de saint Jérôme donnant à Isaïe le titre d' « Évangéliste » (6) : c'est tout l'Ancien Testament qui est plein de la bonne nouvelle du Christ et de l'Église (7);

(1) Is., XLII, 1-9; XLIX; L; LII, 13-LIII, 12.
(2) Dan., VII, 13-14.
(3) LAGRANGE, *Revue biblique*, XVII (1908), p. 283.
(4) Deut., XVIII, 15-18. — Cf. Joa., I, 21; VI, 14.
(5) J. CALÈS, *Recherches de science religieuse*, IV (1913), p. 94.
(6) *Prolog. Comment. in Isaiam* (P. L., XXIV, 18).
(7) Le Christ est le « centre » de la Bible, le « cœur » des Écritures, le « thème unique » de nos Saints Livres : on développe fréquemment cette pensée, et l'on se refère sans peine aux témoignages des Pères. (Voir par exemple FILLION, *La Sainte Bible commentée* (1888). Introduction ; *L'Étude de la Bible* (1922), VI^e-VII^e Lettre.) Je me demande si l'on ne s'arrête pas trop exclusivement au Christ personnel ; et je crois que les Pères pensaient plutôt au « *Christ total* », *au Christ et à l'Église*. Qu'il me suffise de citer ici deux textes de saint Augustin : — « ... *Neque... ob aliud ante adventum Domini scripta sunt omnia quae*

et l'on pourrait, avec ces vieux textes, faire une esquisse splendide et singulièrement suggestive de l'Église et de sa vie essentielle : vie d'intimité avec Dieu, perpétuel *sacrificium laudis* montant de la terre vers le ciel ! (1)

III. — Le Nouveau Testament achève la Révélation de Dieu, du Christ et de l'Église.

L'Ancien Testament n'était qu'une esquisse pourtant, et dont les nombreux traits étaient difficiles à accorder pour les contemporains (2). Voici venir Jésus : vers lui vont

in Sanctis Scripturis legimus, nisi ut illius commendaretur adventus, et FUTURA PRAESIGNARETUR ECCLESIA, *id est populus Dei per omnes gentes,* QUOD EST CORPUS EJUS. » (De catechiz. rudibus, III, 6 [P. L., XL, 313]). — « *Aliquando psalmus, non solum psalmus, sed et* OMNIS PROPHETIA, *aliquando sic loquitur de Christo, ut caput solum commendet, et aliquando a capite it* AD CORPUS, ID EST AD ECCLESIAM, *et non videtur mutasse personam ; quia non separatur caput a corpore, sed tanquam de uno loquitur* » (Enarr. in Psalm. XC, 1 [P. L., XXXVII, 1160]).

(1) Peut-être ne remarque-t-on pas assez cette théologie de l'Église esquissée dans l'Ancien Testament. Et je n'ai rien dit des Psaumes : Il faudrait allonger démesurément cet article ! Mieux vaudra sans doute y revenir plus tard et montrer comment les Psaumes sont les cantiques admirables de la *Civitas redempta*, dont parlent les Prophètes, mais dont les Psalmistes eux aussi esquissent les traits essentiels. — La raison de cet oubli, du reste, n'est-elle pas à chercher en partie dans une certaine méconnaissance de la Théologie de l'Église ? Le traité *De Ecclesia* n'est-il pas quelquefois trop exclusivement apologétique, et tient-on assez compte en pratique du sous-titre du *De Ecclesia* du cardinal Billot : « CONTINUATIO THEOLOGIAE DE VERBO INCARNATO » ? Quel beau livre à écrire pourtant sur l'Église, corps mystique du Christ, annoncée, préparée, esquissée sous l'ancienne alliance, puis réalisée par Notre-Seigneur. Et quel splendide argument prophétique nous aurions *de Christo et Ecclesia* !

L'ouvrage du P. (actuellement Mgr) D'HERBIGNY, *Theologica de Ecclesia* (2 vol., Paris, Beauchesne, 1920, 1921), marque un progrès, ainsi que le *De Ecclesia* de DIECKMANN (2 vol., Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1925) ; mais il reste encore à faire !

(2) Je ne puis insister ici sur l'intérêt qu'il y a pour l'apologétique à ne pas oublier la difficulté de cette synthèse avant le Christ. Tout récemment encore M. Bonnétain le signalait dans la *Revue apologétique*, XLIII (1er décembre 1926), p. 279 s.

converger tous ces rayons épars, et son œuvre va synthétiser les traits divers qui caractérisaient l'avenir annoncé par les Prophètes. L'Ancien Testament nous faisait entrevoir le « Nouveau *en obscur* » : le Nouveau maintenant va nous montrer « l'Ancien *en clair* » (1).

L'enfant qui naît à Bethléem et que les Anges appellent *Sauveur* et *Seigneur*, est *fils de David* et *fils de Dieu* (2). Personne ne doutera de la descendance davidique de Jésus ; et dans la suite son enseignement, ses miracles, sa vie, le témoignage du Père céleste lui-même, affirmeront sa filiation divine.

A l'heure voulue, Jésus quittera Nazareth pour inaugurer son ministère public. Et nous voyons dès lors, pendant ces années, le *grand Prophète* annoncé par Moïse « parfaire » la Loi et les Prophètes (3), — compléter la révélation de Dieu que lui-même, le Fils unique, connaît parfaitement (4), — enseigner plus clairement et de manière définitive, le code de perfection et de sainteté qui doit régler la vie des enfants du Père céleste (5).

Dieu veut en effet régner complètement sur le monde, et le royaume des Cieux est tout proche. De ce royaume, Jésus est le fondateur, le chef, le *Roi*. Il en trace les lois, il en choisit les ouvriers, il en fixe les destinées. C'est lui qu'il faut suivre, à lui qu'il faut obéir, si l'on veut avoir part aux biens du royaume (6). Celui-ci, du reste, n'aura pas, dès le début, l'éclat qu'on espère : il doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre ; mais sa croissance, pour sûre qu'elle soit, sera lente et non exempte de difficul-

(1) M. Bonnétain (art. cité, p. 274) traduit ainsi le mot connu : « *Novum Testamentum in vetere latet ; in novo vetus patet.* »
(2) Luc, I, 30-33 ; II, 10-14.
(3) Mat., V, 17.
(4) Joa., I, 18.
(5) Mat., V, 48.
(6) Luc, IX, 23 ss. ; Mat., XXV, 31 ss.

tés (1). A la fin des temps seulement il apparaîtra dans toute sa splendeur, au jour de son entrée dans le ciel (2).

Le Roi lui-même ne connaîtra le triomphe qu'au prix des humiliations et des souffrances : c'est qu'il est *prêtre et victime*, et il n'entrera en possession de son royaume que par son *sacrifice* (3). Il lavera dans son sang les péchés du monde ; mais encore, avec l'Eucharistie, prolongement de son sacrifice, il assurera à la terre le *sacrificium laudis*, annoncé par les Prophètes, et le pain vivifiant dont les effets merveilleux dépasseront infiniment les images dont se servaient les anciens voyants pour décrire la fertilité des temps messianiques (4).

Voilà donc les hommes réconciliés avec Dieu, et voilà scellée la nouvelle alliance annoncée par les Prophètes (5). L'Esprit-Saint tout à l'heure va vivifier les premiers disciples de Jésus, et sa rosée bienfaisante ne cessera de fertiliser le monde. Rapidement le nombre des croyants va grandir ; à mesure que s'étendra la famille divine, les biens messianiques réjouiront la terre.

Entre Dieu et les hommes, ce sont désormais des relations très intimes : Dieu habite en nous, et nous sommes admis à partager la vie divine, ici-bas dans l'obscurité de la foi, au ciel dans la clarté de la vision intuitive (6).

Entre les hommes, dans la mesure où ils vivront unis au Christ, régneront la paix et l'harmonie : les membres du Corps mystique du Christ devront tendre sans cesse et de toutes leurs forces vers cette unité dont Jésus leur a

(1) Marc, XVI, 15-16 et parall. ; IV, 26-32 ; Mat., XIII, 24 ss. ; etc.
(2) Mat., XIII, 47-48 ; etc.
(3) Luc, XXII, 19, 20 et parall. ; XXIV, 25-27, 45-48 ; Joa., XI, 51-53 ; XII, 32-33.
(4) Voir spécialement Ep. aux Hébreux et Joa., VI.
(5) Jérém., XXXI, 31 ss. ; Hébr., VIII ss.
(6) Joa., XIV, 23 ; I Joa., I, 3-4, III, 2 ; etc.

montré l'idéal — l'unité des trois Personnes au sein de la Trinité, — et leur a donné le principe et la source : l'Eucharistie (1).

Le sacrifice de la Messe, qui prolonge à travers le temps et l'espace le sacrifice de la Cène, recueille et fait monter vers Dieu les hommages des hommes. En retour il assure à la terre les bénédictions du ciel ; et l'unique Hostie de l'Église est aussi le Pain unique qui nous unit au Christ, nous unit entre nous et nous donne la vie qui ne doit pas finir (2).

Dieu règne ainsi de plus en plus dans les âmes et dans le monde, à mesure que la vie divine monte et s'épanouit en nous. Et plus nous vivons de cette vie, plus parfait est aussi le *sacrificium laudis* de l'Église, plus harmonieux l'hymne que chantent à la gloire de Dieu toutes nos facultés, toute notre vie, tout notre être, en manifestant les perfections divines, en attestant que Dieu est tout en toutes choses et en nous, et qu'en dehors de lui il n'y a rien et nous ne sommes rien (3).

Ils sont bien venus les temps annoncés par les Prophètes, et voilà restauré l'Israël nouveau attendu depuis longtemps. Race choisie, sacerdoce royal, nation sainte, peuple que Dieu s'est acquis et qui est son peuple particulier (4), telle est l'Église! Elle hérite de tous les titres de

(1) Joa., XVII, 20 ss.

(2) Joa., VI ; I Cor., X, 16-17. On se souvient de la grande vision d'Ezéchiel (XL-XLVIII) : les eaux bienfaisantes qui portent avec elle la vie, sortent du temple même d'où montent vers le ciel les hommages de la terre (XLVIII).

(3) Voir D. PICHERY, « L'adoration en esprit et en vérité », dans *La Vie Spirituelle*, IX (1924) pp. 529 ss. ; OSENDE, *Les étapes de la vie intérieure*, *Ibid.*, II (1921) p. 280.

(4) I Petr., II, 9-10 ; cf. Tite, II, 14. On notera comment ces textes reprennent les formules de l'Ancien Testament : Voir Ex., XIX, 6 ; Deut., VII, 6 ; XIV, 2 ; XXVI, 18 ; Is., XLIII, 21 ; Mal., III, 17 ; Osée, II, 1-3, 25 [hébreu] (I, 10-11 ; II, 1, 23 [Vulgate]) ; II Mach., II, 17.

l'antique Israël et réalise pleinement l'idéal proposé dès les temps anciens : elle est vraiment « l'Israël de Dieu » (1). « C'est la Jérusalem nouvelle », « la Jérusalem d'en haut », « la Jérusalem céleste » (2), distincte de l'ancienne, cité du ciel (3), bien que demeurant encore en partie sur terre ! Indéfiniment elle élargit l'espace de sa tente et voit venir à elle les richesses des nations ; indéfiniment elle s'édifie et monte vers le ciel où elle brillera éternellement dans la lumière de Dieu ! (4)

Telles sont, esquissées à grands traits, l'œuvre de Jésus et l'histoire des « derniers temps » (5) dont parlaient les Prophètes. Ce n'est plus une marche vers la lumière qui se révèle toujours plus complète, ainsi qu'aux temps de l'Ancienne Alliance. C'est une marche sûre, bien que lente, dans la lumière désormais pleinement révélée et qui, progressivement, prend possession des âmes et du monde. Et cette lumière est « la lumière de la vie » (6) : elle conduit à la vie éternelle, elle est déjà la vie éternelle en germe !

*
* *

De cette œuvre et de cette histoire, les livres du Nouveau Testament, avec plus ou moins de détails, nous donnent les éléments essentiels et nous marquent les phases principales.

(1) Gal., VI, 16.
(2) Apoc., III, 12 ; Gal., IV, 26 ; Hébr., XII, 22.
(3) Phil., III, 20.
(4) Is., LIV, 1-3 ; LX ; II, 1-5 ; Mich., IV, 1-6 ; Agg., II, 6-9 ; Apoc., VII, 9-17 ; XXI, 9-XXII, 5.
(5) On sait que les « derniers temps » désignent la période qui doit s'écouler depuis la venue du Messie (ou plus précisément peut-être depuis la glorification du Christ ressuscité) jusqu'à la consommation finale. (Cf. ALLO, *L'Apocalypse*, pp. XCV ss.)
(6) Joa., VIII, 12.

Les Évangiles nous montrent la vie et l'œuvre de Jésus sur la terre. Les Actes des Apôtres et les Épîtres nous permettent de suivre les premiers développements de l'Église et de connaître sa vie intime (1).

Les Épîtres encore, avec l'Évangile de saint Jean, insistent sur vie céleste de Jésus et sur l'activité du Christ ressuscité : Cep toujours vivant qui sans cesse infuse la vie aux sarments qui lui sont unis (2), — Hostie éternellement vivante qui sans cesse intercède pour nous, et Prêtre éternel qui présente toujours à son Père, en union avec lui, ceux que toujours il vivifie dans la mesure où ils lui sont unis : les membres de son Corps mystique, dont la vie est ainsi une perpétuelle oblation, un sacrifice de louange sans fin (3).

L'Apocalypse enfin, dans une synthèse singulièrement vivante et puissante, nous fait entrevoir l'Église entière vivant en paix, malgré les orages, sous la protection de Dieu et du Christ, — se purifiant sans cesse dans le sang de l'Agneau et continuellement vivifiée par les eaux bienfaisantes de l'Esprit-Saint, — s'avançant en chantant vers le ciel où ses membres pénètrent successivement le long des siècles jusqu'au jour de l'union définitive de l'Épouse et de l'Agneau (4). Elle nous fait entendre l'hymme de louange de cette Église de rois et de prêtres dont le cantique se poursuit à deux chœurs, l'un dans la lumière, l'autre dans la pénombre, en attendant le jour où, parvenu à son complet développement, réuni tout entier dans la pleine lumière du Christ, le Corps mystique vivra de la vie divine,

(1) Il faudrait citer tous les textes mentionnés dans les pages précédentes et plusieurs autres : la lecture du Nouveau Testament permettra à chacun de compléter la moisson.

(2) Joa., xv, 11; Cp. Eph., iv, 16; Coloss., ii, 19.

(3) Rom., viii, 34; Hébr.; Rom., xii, 1 ss.; I Petr., ii, 5 ss.; etc.

(4) Apoc., vii; xiv, 1-5; xxi, 9-xxii, 5.

verra Dieu, le louera et l'aimera pour l'éternité dans les splendeurs de la Jérusalem céleste (1).

*
* *

Telle est l'unité et l'harmonie des saintes Écritures, de ces écrits très divers que de très bonne heure on considéra comme un seul tout (2), que depuis longtemps on regarde comme un seul livre, la Bible (3), et qui sont en fait les pages successives du livre de la Révélation.

Dieu s'y révèle à plusieurs reprises et de diverses manières ; et c'est de bien des façons aussi et en plusieurs fois qu'il nous révèle le Christ et l'Église (4). J'ai noté déjà pourtant, en me référant surtout à la première Épître de saint Pierre (5), comment, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, les mêmes titres caractérisaient les deux Israëls. Il est très remarquable encore que certaines images qui traduisent la révélation divine de l'Eglise restent les mêmes le long de ces siècles, s'éclairent de plus en plus, deviennent classiques et nous demeurent toujours très chères (6).

L'Israël nouveau, comme l'Israël ancien est la Vigne de Dieu. Nous voyons cette vigne transplantée d'Égypte en Palestine où Dieu l'entoure de tous ses soins ; puisqu'elle ne donne pas de fruits, elle est dévastée et arrachée (7).

(1) Apoc., IV-V ; XIV, 1-5 ; XIX, 1-8.

(2) L'Ancien et le Nouveau Testament sont réunis dans les plus anciens manuscrits bibliques : le *Vaticanus* et le *Sinaïticus* par exemple.

(3) On sait que vers le moyen-âge on fit du pluriel grec Βιβλία les livres), un féminin singulier *Biblia* (la Bible).

(4) Hébr., I, 1-2.

(5) I Petr., II, 9-10. — Voir *supra* p. 540, n. 4.

(6) Nous aimons à méditer ces images. Et j'ajoute que les négliger erait s'exposer à mal connaître l'Église qui n'est pas seulement une ociété.

(7) Ps. LXXX ; Jérém., II, 21 ; Is., V, 1 ss. ; Osée, X, 1 ; Ezéch., XV, ss. ; XVII, 6 ; XIX, 10 ss.

Mais elle sera restaurée un jour : Israël demeure la « plantation » chérie de Iahvé ! (1) Nous verrons en effet Jésus reprendre cette image : il sera la vraie vigne, le vrai cep qui assure aux sarments une vie qui ne finira pas (2).

Cette image qui nous fait voir les soins de Iahvé pour son peuple et nous montre admirablement notre union vitale avec le Christ, exprime moins bien les relations que nous avons avec Dieu. Une autre image va nous traduire ces douces réalités. L'ancien Israël fut l'ÉPOUSE que Dieu se choisit dès l'origine, dont il prit grand soin, qu'il ne se résigna qu'avec peine à punir de ses infidélités (3). Mais le châtiment ne durera pas toujours et Dieu rendra à son peuple l'intimité à laquelle il l'avait admis aux jours de sa jeunesse (4). Bientôt en effet Jésus viendra, époux divin qui s'unira pour toujours l'humanité rachetée, l'Église dont la vie conservera sans fin sa jeunesse et sa force, dont les traits garderont éternellement la grâce des premiers jours (5).

C'est à Jérusalem que jadis se rencontraient surtout l'époux et l'épouse, Iahvé et son peuple : JÉRUSALEM cité de Dieu, cité du grand Roi (6), où Dieu manifestait tout spécialement sa puissance et sa gloire, où il « accordait ses meilleures grâces à qui venait les lui demander ! » (7) Jérusalem, cité splendide, aimée de Dieu et des hommes (8), que pourtant, dans sa colère, Iahvé détruira pour ses crimes innombrables, mais que dans sa miséri-

(1) Is., LX, 21 ; LXI, 3.
(2) Joa., XV, 1 ss.
(3) Ezéch., XVI ; Osée, II, 4 ss. ; Jérém., II, III ; Cant.
(4) Ezéch., XVI, 60 ss ; Osée, II, 16 ss.
(5) Mt., IX, 15 ; Mc., II, 19 ; Lc., V, 34 ; Joa., III, 29 ; II Cor., XI, 2 ; Eph., V, 24 ss. ; Apoc., XIX, 7 ; XXI, 2.
(6) Ps. XLVI, 5 ; XLVIII, 1-2.
(7) E. HUGUENY, *Commentaire du Ps. Magnus Dominus*, dans *La Vie Spirituelle*, I (nov. 1920), p. 104.
(8) Ps. LXXXVII, 2 ; CXLVII, 12 ss. ; CXXII.

corde il rebâtira plus magnifique encore qu'elle le fut dans le passé! (1) Et voici Jésus qui fonde le royaume annoncé par les Prophètes. Les Évangélistes ne nous ont point conservé de parole explicite du Sauveur en faveur de la restauration de la Ville sainte ; mais nous savons par les Apôtres que le cœur des chrétiens, comme celui des Israélites, est orienté vers Jérusalem, une Jérusalem nouvelle, « la Jérusalem d'en haut », « la Jérusalem céleste » (2) qui hérite des titres de l'ancienne cité et vers laquelle allaient déjà les espérances des Prophètes.

A Jérusalem, les Israélites vivaient près de Dieu, participaient aux saintes liturgies du temple, étaient heureux de se retrouver ensemble (3). Mais ces jours de bonheur étaient courts, et l'on enviait, en s'en allant, le sort de ceux qui demeuraient toute leur vie près du Seigneur (4). Israël était un royaume de prêtres pourtant, et l'on espérait pour l'avenir, avec une participation plus effective au sacerdoce, la possibilité de s'unir en tous lieux aux saintes liturgies de Iahvé! (5) Avec Jésus ces espérances deviennent des réalités. Membres du Christ, prêtre et victime, les chrétiens sont avec lui prêtres et hosties. Jésus les représentait à la Cène et au Calvaire : ils sont toujours sur la patène et dans le calice de tous les sacrifices qui se succèdent le long des siècles. Où qu'ils soient, et par toute leur vie, ils participent à l'unique liturgie de la nouvelle Jérusalem ; dans l'union au Christ ils goûtent en tout lieu l'*Ecce quam bonum*... qui faisait la joie et le bonheur des fils d'Israël pendant les fêtes de la Jérusalem ancienne! (6)

(1) Ps. LXXIV ; LXXIX ; CII, 14 ss. ; Is., LX ss. ; Jérém., XXXI, 37 ss. ; Zach., I, 14 ss. ; II, 5 ss. ; etc.

(2) Gal., IV, 26 ; Hébr., XII, 22 ; Apoc., III, 12 ; XXI, 2-8 ; XXI, 9-XXII, 5.

(3) Ps. LXXXIV : CXXII ; CXXXIII.

(4) Ps. XXVII ; LXXXIV ; CXXXIV.

(5) Ex., XIX, 6 ; Is., LXI, 6 ; Zach., XIV, 20-21 ; Malach., I, 11.

(6) Rom., XII, 1 ss. ; I Petr., II, 1 ss. ; Apoc., I, 6 ; V, 9-10 ; XX,

Conclusion

Ces pages se sont allongées sans mesure. Peut-être pourtant sont-elles trop concises ! Elles sont à peine l'esquisse d'un ouvrage qu'il faudrait écrire et qui montrerait avec quelque détail les livres saints dans cette perspective (1).

Telles quelles, puissent-elles être suggestives ! Puissent-elles permettre de mieux entrevoir l'unité de la Bible, l'harmonie des deux Testaments (2), le côté par où ces vieux livres nous touchent, nous qui vivons des réalités dont il nous parlent !

Le chemin sans doute est long qui va d'Abraham au Christ, de la Genèse à l'Apocalypse. On marchera du moins les yeux fixés sur l'Orient (3), dont les premières lueurs éclairent déjà les promesses faites au premier homme puis aux Patriarches ! A chaque détour de la route on verra s'ouvrir des perspectives radieuses sur la vie de

6. Apoc., v, 8-14 ; xix, 1-8 ; Cp. Eph., ii, 5-6 ; 19-22. On pourrait lire le dernier chapitre du beau livre de l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, *La Vie spirituelle et l'Oraison*, ch. xxiii. Il n'y a qu'une Liturgie. — Tous les chrétiens sont prêtres : non pas qu'ils aient le pouvoir de consacrer ni le pouvoir ministériel : mais ils ont, *en union avec le Christ et les prêtres*, le pouvoir d'oblation, lequel est le pouvoir principal, puisque les autres sont ordonnés vers lui. Cf. P. de la Taille, *Mysterium Fidei*, p. 328 ; *Catéchisme du Concile de Trente*, xxvi, 2.

(1) Ce livre, qui devrait être concis mais suggestif, solide bien qu'allégé des discussions critiques, s'efforcerait de situer les divers livres de notre Bible dans le vaste ensemble de la Révélation biblique ; il en dégagerait le sens essentiel, en indiquerait la substance vitale et susciterait ainsi le désir de les lire ; il serait vraiment de la sorte une introduction à la lecture de la Bible et un guide dans l'étude des Écritures, lesquelles nous ont été données pour nous faire connaître Dieu, le Christ, l'Église, et pour alimenter notre vie spirituelle !

(2) Je ne puis pas ne pas citer au moins les derniers mots de la lettre 97 de saint Isidore de Péluse : « ἀμφοτέρων τῶν Διαθηκῶν ἐνδιάθετον συμφωνίαν » (P. G., LXXVIII, 256).

(3) Voir Luc, i, 78-79.

l'Église ! Et souvent sans doute, le lecteur, averti par cette vue d'ensemble, redira le cantique de l'Apocalypse (1) : Bénis soient Dieu et l'Agneau qui ont préparé et esquissé le long des siècles, puis fondé et édifié cette *Civitas Redempta*, où nous sommes tous rois et prêtres, où nous vivons pour les siècles des siècles ! La lecture de l'épopée biblique, de l'épopée du salut, se poursuivra et s'achèvera au chant de l'*Alleluia* !

Grand Séminaire de Rennes.
en la fête de S. Jean, Apôtre.

P. CHEMINANT,
Professeur d'Écriture sainte.

(1) Apoc., v, 8 ss.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le Vénérable EDMUND ARROWSMITH, S. J., martyr [1]

(1585-1628)

A la fin du XVI[e] siècle, le Lancashire n'était pas le pays noir de mines et d'usines qu'il est devenu aujourd'hui. C'était, comme alors la presque totalité de l'Angleterre, une région agricole dont la nature calme et souriante semblait propice à la paix de la vie rurale. Cette paix, pourtant, n'était qu'apparente, car la persécution ne désarmait pas. Les catholiques, plus nombreux dans le comté qu'ailleurs, ne se laissaient pas emmener en prison sans coup férir, d'où batailles en règle entre *recusants*, — c'était le nom de ceux qui se récusaient lorsqu'il s'agissait de participer au nouveau culte, — et *pursuivants* qui partaient, officiellement ou bénévolement, à la chasse aux papistes.

Tout prêtre capturé était mis à mort. Tout laïque demeuré un an entier sans fréquenter l'église nationale était frappé d'une amende de deux cent quarante livres (2). Parfois, le catholique, saisi et ligotté, était mené malgré

(1) Cf. GOLDIE (R. P.), S. J., *The venerable Edmund Arrowsmith*. Cath. Truth Society, Londres, 1925.

(2) Environ 6000 francs-or.

lui au service; alors, pour témoigner de la violence qui lui était faite, il se mettait, en pleine église, à chanter à tue-tête les psaumes en latin, jusqu'à étouffer les voix du clergyman et de son clerc, de sorte que l'officiant n'avait rien de plus pressé que de le faire mettre à la porte.

*
* *

En 1585, au foyer d'un humble ménage catholique, les Arrowsmith (1), naquit un enfant qui reçut le nom de Bryan, diminutif de Barnabé. Dès ses plus tendres années, il commença l'apprentissage de la souffrance, infligée en haine de la Vérité, qui devait marquer toute sa vie.

Les *pursuivants*, une nuit, envahirent la demeure de Robert et Margery Arrowsmith dans l'espoir d'y découvrir un prêtre, ou au moins des objets du culte. Aucun recoin n'échappa à leur vigilance. Bryan et trois autres enfants en bas âge furent arrachés au sommeil, puis grelottant en chemise, abandonnés seuls dans la maison pillée de fond en comble, tandis que leurs parents étaient emmenés prisonniers, les brigands (on ne saurait leur donner un autre nom) ayant refusé à la mère la permission de recoucher ses bambins. Heureusement, des voisins charitables vinrent, quelques heures plus tard, au secours de ces petits confesseurs de la foi.

La mort de son mari ayant réduit Margery à la quasi-misère, un prêtre du voisinage, mis à l'abri des vexations par le nombre et le caractère combatif de ses paroissiens, se chargea par charité d'enseigner à Bryan les rudiments du latin et de cultiver en lui des dispositions qui semblaient des germes de vocation sacerdotale. Plus tard, on l'envoya au collège anglais de Douai, vraie pépinière de

(1) Arrowsmith signifie *forgeron de flèches*.

martyrs. Il avait vingt ans et n'avait pas été confirmé, l'Angleterre ne possédant pas un seul évêque catholique. Il le fut à Douai et, à cette occasion, prit le nom d'Edmund sous lequel il fut connu par la suite. Ordonné prêtre en 1612, dans la cathédrale d'Arras, il partit quelques mois plus tard pour sa patrie où le sang des prêtres coulait à flots.

Ses contemporains nous le dépeignent de petite taille et dénué de prestance; mais, outre un esprit ouvert et une volonté indomptable, il avait ce don de la riposte prompte et incisive dénotant ce que les Anglais appellent *a sense of humour*.

Pendant huit à neuf ans, Edmund Arrowsmith parcourut le pays, changeant souvent de domicile, de nom même, pour échapper aux juges, disant la messe et administrant les sacrements parmi des alertes incessantes. L'histoire de l'Angleterre catholique, au XVII^e^ siècle, est une Terreur indéfiniment prolongée, pleine d'aventures héroïques où les serviteurs de Dieu, risquant leur vie pour le salut des âmes, passent des jours entiers dans d'étroites cachettes ménagées entre deux murs, et menacés d'y mourir de faim si celui ou celle qui doit les ravitailler vient à être saisi.

Edmund Arrowsmith, arrêté à son tour en 1622, et interné dans la prison de Lancaster, eut à comparaître devant le Dr Bridgeman, évêque protestant de Chester. Sa Seigneurie était attablée avec bon nombre de membres de son clergé, et bien qu'on fût en carême, — le protestantisme anglais n'avait pas encore jeté par-dessus bord la totalité des pratiques catholiques, — tout ce monde se régalait de viande. L'évêque eut la présence d'esprit de commencer l'entretien en se déclarant assez âgé pour être dispensé. — « Et qui donc a dispensé vos gaillards de ministres qui n'en ont guère besoin? » demanda le prisonnier.

Ces paroles déchaînèrent une furieuse discussion. C'était une des tactiques préférées des protestants de discuter à perte de vue avec les catholiques dont ils s'étaient emparés, pour les amener à se contredire. Le protestantisme n'avait pas alors, et n'a jamais eu depuis, une théologie bien avérée : à chacun donc de soutenir son opinion personnelle, — et momentanée, — par les arguments de son choix; la valeur de ces arguments importait peu, l'essentiel étant de mettre le catholique dans l'embarras.

Des considérations de politique étrangère ayant déterminé l'Angleterre à ménager les papistes pendant quelque temps, Arrowsmith fut relâché. C'est à cette époque qu'il mit à exécution son projet, déjà ancien, d'entrer dans la Compagnie de Jésus. On sait peu de chose de son noviciat, probablement écourté en raison des circonstances; toutefois, il est certain qu'il se retira pendant quelques mois du ministère afin de se préparer à ses vœux et qu'ensuite, chaque année, il se retrouvait dans la solitude avec quelques confrères pour se retremper dans l'oraison et renouveler le don complet de lui-même à la plus grande gloire de Dieu.

*
* *

Il y avait alors dans le Lancashire un Mr. Holden, catholique, qui venait d'épouser devant un clergyman sa cousine germaine, protestante. Il s'adressa au Père Arrowsmith pour obtenir une dispense qui lui fut accordée, on devine après combien de retardements; mais le Père exigea une séparation de quinze jours avant la célébration du mariage valide. La femme, cependant devenue catholique dans l'intervalle, et son pseudo-mari furent exaspérés de la condition imposée : pour se venger, ils avertirent un nommé Rostern, magistrat subalterne, du jour et de

l'heure où le Jésuite serait dans la maison de Mr. Holden père.

Rostern n'avait qu'à moitié envie d'aller surprendre le prêtre dans sa cachette. Les *recusants*, nombreux dans le voisinage, rossaient d'importance les *pursuivants* ; on les avait même vus contraindre l'un de ceux-ci à avaler en entier, bouchée par bouchée, le mandat d'arrêt dont il était porteur.

Pressé par les sollicitations des deux traîtres qui ne voulaient pas être frustrés de leur vengeance, Rostern prévint le vieillard, et le prêtre put s'échapper avant l'arrivée des soldats. Hélas, ce ne fut pas pour longtemps.

Au retour de leur infructueuse tentative chez Mr. Holden, les *pursuivants* rencontrèrent le P. Arrowsmith déguisé en domestique d'un de ses parents, derrière lequel il chevauchait. Son identité reconnue, la lutte fut acharnée. Il reçut plusieurs coups de sabre et se défendit de son mieux, mais sans dégainer.

Ayant engagé son cheval dans un terrain marécageux où l'animal risquait de s'enliser complètement, le religieux crut bon de mettre pied à terre pour se sauver à toutes jambes. Malheureusement, les bagages dont il était chargé et qui contenaient ornements et vases sacrés entravèrent sa fuite. Rejoint par son adversaire au bord d'un fossé, il reçut encore un coup de sabre, s'évada de nouveau, puis, finalement, fut capturé.

On le conduisit dans une auberge mal famée où il fut soumis aux fouilles les plus humiliantes, pendant que les ribauds se payaient de généreuses rasades avec l'argent qu'ils venaient de lui voler et les accompagnaient de conversations licencieuses.

Réintégré dans la prison de Lancaster où il avait déjà été enfermé, le P. Arrowsmith refusa, on le devine, le serment de suprématie déclarant le roi Charles I chef de

l'Église d'Angleterre. C'était signer son arrêt de mort, et il ne l'ignorait pas.

Une session des assises était à la veille de s'ouvrir : ce Jésuite allait être un brandon de choix pour attiser le feu de la fureur populaire.

Le président du tribunal se nommait Sir Henry Yelverton. D'une famille qui comptait nombre de catholiques et ayant un frère dans la Compagnie de Jésus, il n'en était pas moins Puritain d'une violence inouïe. D'autre part, les dissentiments s'aggravant entre le roi et les Communes, du fait de l'indulgence de Charles envers les catholiques, indulgence inspirée par la reine, elle-même catholique (1), Sir Henry trouvait dans l'opinion publique exacerbée un adjuvant à sa haine des papistes. Sa vanité blessée était aussi en jeu : on lui avait dit, à Londres, qu'en face du pouvoir royal il *n'oserait pas* faire pendre un prêtre; il lui semblait donc, à ce moment, souverainement désirable d'en faire pendre un, pour se laver de cette accusation infamante.

*
* *

A peine arrivé à Lancaster, Sir Henry fit comparaître le P. Arrowsmith; c'était le 26 août 1628.

— « Êtes-vous prêtre? » demanda-t-il à brûle-pourpoint au prisonnier.

— « Plaise à Dieu que je le fusse! » répondit celui-ci.

La réponse a de quoi surprendre, de prime abord. Cependant, il ne faut pas perdre de vue qu'en avouant son caractère sacerdotal, le religieux eût causé la condamnation de tous ceux qui lui avaient donné asile.

— « Si vous ne l'êtes pas, vous désirez l'être, reprit

(1) Henriette de France, fille de Henri IV.

Yelverton; c'est plus qu'il n'en faut pour vous ranger parmi les ennemis du roi. Mais enfin, répondez : n'êtes-vous pas prêtre? »

Le Père ne répondit pas.

— « Il est aisé, dit le juge en se tournant vers les jurés, de voir qu'il est prêtre. Je gage que, pour toute l'Angleterre, il ne renierait pas son ordination. »

Lee, un ministre qui peut-être avait vu le prisonnier au fameux souper chez l'évêque de Chester, se mit à lancer des imprécations contre lui. Arrowsmith était un séducteur qui, si on n'y mettait bon ordre, aurait tôt fait de pervertir la moitié du Lancashire; il ne pouvait rien avancer pour justifier sa croyance, etc. Le Père offrit à la cour de défendre sa foi contre tout venant. On ne le lui permit pas, sous prétexte qu'il ne cherchait qu'à exciter ses coreligionnaires et à les fortifier dans leur obstination impie.

— « Je ne défendrais pas seulement la vérité par mes paroles, mais je la scellerais de mon sang », dit le Père.

— « Eh bien, oui, vous la scellerez de votre sang! », s'écria Sir Henry, ivre de fureur.

Et publiquement il jura, « par tout ce qu'il y a de plus sacré », qu'il ne quitterait pas la ville que le traître ne fût pendu et que ses entrailles ne fussent brûlées.

— « Vous allez mourir! Vous allez mourir! », répétait Yelverton hors de lui.

— « Et vous aussi, my lord, il vous faudra mourir », répliqua l'accusé sans s'émouvoir.

Les époux Holden semblent s'être repentis de leur dénonciation, car ils ne parurent pas au procès. Les seuls témoins furent les hommes qui avaient arrêté le prêtre. Ils prétendirent qu'Arrowsmith, — qu'ils ne connaissaient que sous son nom emprunté de Rigby, — avait essayé de les détourner de la religion « telle qu'elle est

établie par les lois du royaume ». Pour toute réponse, le prévenu raconta les détails de son arrestation.

Ceci ne faisait pas l'affaire de Rostern, honteux de voir découvert le rôle louche qu'il avait joué. Il crut s'en tirer par une échappatoire aussi maladroite qu'hypocrite, en réclamant une condamnation sévère, de peur, ajoutait-il, que si le prisonnier était acquitté, il ne se vengeât sur Sa Seigneurie le juge par quelque tour de sa façon. Malgré la gravité de la situation, l'accusé ne put réprimer un sourire. Yelverton, en colère, lui déclara qu'il aggravait son cas en se moquant de ceux qui représentaient l'autorité du roi. Alors, se jetant à genoux, le Père pria d'une voix claire pour Sa Majesté, la cour, tous les assistants, suppliant Dieu « de confondre l'hérésie et d'unir les cœurs en une même croyance ».

— « Vous le voyez, messieurs les jurés, dit Yelverton, il demande à Dieu de nous confondre et de détruire l'hérésie, ainsi qu'il appelle notre religion. »

L'iniquité du procès apparaît ici dans toute sa laideur. De débats, point. Le juge s'érige en accusateur et prononce deux fois la sentence, avant même que les jurés aient rendu leur verdict. L'heure du dîner ayant sonné, il leur adresse une dernière harangue pleine de fiel et s'en va à table, les laissant à une délibération qui n'est qu'une macabre comédie.

Quand la cour revient siéger, les jurés présentent leur verdict : *Coupable de haute trahison.* Le Père, sans prononcer une parole, lève les yeux et les mains au ciel. Sir Henry lui notifie sa condamnation en ces termes :

— « Vous serez ramené d'ici à la prison d'où vous venez. De là, vous serez traîné sur une claie au lieu de l'exécution. Vous serez pendu par le cou, jusqu'à ce que vous soyez à demi mort. Vos membres seront coupés l'un après l'autre avant que vous ayez cessé de vivre. Vos

entrailles seront brûlées et vos membres dépecés seront exposés aux quatre coins des murailles du château. Que Dieu ait pitié de vous! »

Puis, aux formules juridiques, il ajoute de son cru :

— « Tu mourras en l'air, entre la terre et le ciel, comme étant indigne de l'une et de l'autre, et puisse ton âme aller en enfer avec celle de tous tes partisans! Je voudrais que tous les prêtres qui sont en Angleterre subissent le même sort! »

— « *Deo gratias* », répond le martyr. Et afin que nul n'ignore sa joie, il répète ces mots en anglais.

*
* *

Féroce jusqu'au bout, Yelverton ordonna que le condamné, chargé des chaînes les plus lourdes, fût enfermé, seul, dans le cachot le plus obscur. Le geôlier ayant déclaré qu'il n'avait pas de cellule sans au moins un rayon de lumière : — « Mettez-le dans ce que vous avez de pis », lui fut-il répondu. Le P. Arrowsmith pouvant à peine marcher à cause du poids de ses chaînes qu'une atroce ironie dénommait « le denier de la veuve », on dut le porter dans son cachot où il n'avait pas la place de s'étendre.

La difficulté était de trouver quelqu'un qui consentît à remplir l'office de bourreau. Un boucher proposa, pour cinq livres (125 francs), les services de son garçon qui, fou de terreur à cette perspective, prit la clef des champs et ne reparut plus. On offrit la vie sauve à celui des prisonniers de droit commun qui se chargerait de la besogne : tous refusèrent, excepté un déserteur que le Père avait empêché de mourir de faim lors de sa première incarcération, et qui se contenta de quarante shillings (50 francs). On eut beaucoup de peine à trouver une hache, personne ne voulant prêter la sienne.

Sir Henry Yelverton, bien décidé à ne pas se priver d'assister au supplice, ne voulait toutefois pas lui donner trop de publicité, de crainte d'un soulèvement parmi le peuple. Il choisit donc l'heure de midi où, pensait-il, les bons citoyens seraient fort occupés à manger. Il se trompait, la ville entière allait être présente à l'exécution. Les catholiques, nous l'avons vu, ne craignaient pas de se compromettre ; les protestants se partageaient en deux groupes : l'un se réjouissait du supplice d'un papiste, l'autre jugeait abusif que l'on torturât un homme pour ses seules opinions religieuses. La diversité de ces attitudes dans le public menaçait de causer des troubles.

Ligotté sur une claie, tourné par dérision la tête à la queue des chevaux, le condamné est traîné sur le pavé jusqu'au lieu de l'exécution. Le bourreau volontaire le précède armé d'une formidable massue. Les arquebusiers l'encadrent pour écarter les catholiques. Les ministres le harcèlent d'arguties pour, s'ils le peuvent, empoisonner ses derniers instants. Lee, ne pouvant être son bourreau, s'institue son tentateur, espérant encore obtenir son abjuration.

— « Voyez, Mr. Rigby, lui dit ce démon incarné, voici que vous attendent la potence et la corde, le billot et la hache, la chaudière et les flammes, si vous n'obéissez aux lois et refusez obstinément le pardon de Sa Majesté. »

— « Monsieur, la miséricorde que j'espère est celle du ciel, par la Passion et la mort de mon Sauveur Jésus-Christ. Je le supplie humblement de me rendre digne de sa rédemption. »

Délivré de ses entraves, le martyr, à genoux au pied de la potence, prie à haute voix, offrant sa vie au Roi des Martyrs en expiation de ses péchés :

— « Que mon sang versé soit en sacrifice pour mes fautes ! »

Son tentateur ne lui laisse pas une seconde de répit :

— « Vous n'attribuez donc aucune valeur aux mérites et à la Passion du Christ? »

— « Oh! Monsieur, les mérites de Notre-Seigneur sont toujours présupposés. »

On lui enjoint de se hâter. Il gravit l'échelle en se recommandant aux prières des catholiques présents :

— « Il n'y en a pas ici (1), dit Lee. Si vous voulez, je prierai avec vous. »

— « Je ne veux pas que vous priiez pour moi, ni avec moi; je n'ai rien de commun avec vous. Quant à ce que vous dites, qu'il n'y a point de catholiques ici, si c'est vrai, je mourrais volontiers autant de fois qu'il y a de personnes présentes, si cela devait les rendre catholiques! »

« Vous tous qui êtes venus me voir mourir, ajoute le martyr, en se tournant vers le peuple, je vous prends à témoins que je meurs en catholique romain. Pour l'amour de Jésus-Christ, que ma mort ne vous retarde pas dans la voie du bien; au contraire, qu'elle vous encourage à y avancer. Ayez souci de vos âmes : il n'est rien de plus précieux. Si vous voulez être sauvés, entrez dans la véritable Église; cela seul vous servira pour l'éternité. »

Déjà, Edmund Arrowsmith a la corde au cou, son bonnet tiré sur le visage; le tentateur n'a pas désarmé :

— « Je vous en conjure encore, Monsieur, acceptez la grâce que le roi vous offre. Je désire que vous puissiez vivre..... Tenez, voici un messager du juge qui vous apporte votre grâce : vous pourrez vivre en paix si vous embrassez la religion protestante. »

C'était déclarer publiquement que le prêtre ne mourait que pour sa foi.

— « Oh! Monsieur, que j'en suis donc loin! Cessez de tenter le mourant que je suis..... *Bone Jesu*..... »

(1) C'était faux : ils étaient en grand nombre.

Le nom du Sauveur fut la dernière parole du Jésuite.

Alors, commença la révoltante boucherie ; à peine peut-on imaginer qu'elle fût possible chez un peuple civilisé. Le sang, les entrailles, furent brûlés, la tête exposée au sommet d'une tour. Les membres, retirés de la chaudière, furent apportés à Sir Henry Yelverton, qui, d'une fenêtre, n'avait rien perdu du spectacle. Ce monstre venait de recevoir en présent deux cerfs : il fit placer côte à côte le gibier et les restes du martyr, afin de s'égayer des horribles comparaisons que ce voisinage lui suggérait. Le lendemain, il quittait Lancaster, non sans se retourner sur son cheval, à la porte de la ville, et jeter un dernier regard au sommet de la tour. Ne trouvant pas que le chef vénérable fût assez en évidence, il donna des ordres pour le faire mettre en un lieu encore plus apparent.

Au mois de janvier suivant, Sir Henry était à table dans sa maison d'Aldersgate Street, à Londres, quand, subitement, il éprouva l'impression d'un coup violent sur la tête. Il se retourna, furieux, se croyant l'objet d'un attentat de la part du domestique qui le servait, et se sentit frappé une seconde fois. On le porta sur son lit. Le lendemain matin, après une nuit pleine d'épouvante, il expira en criant : « C'est ce chien d'Arrowsmith qui m'a tué! »

*
* *

A force d'argent, les catholiques obtinrent les vêtements du P. Arrowsmith, le couperet qui avait servi à diviser ses membres et même quelques parties de son corps respectées par les flammes. Rien ne nous reste de ces reliques, si ce n'est l'une des mains, enlevée sans doute, par quelque audacieux fidèle, au bras exposé sur les murs du château. Parfaitement conservée, objet d'un culte respectueux et discret dans l'église d'Ashton-in-Makerfield, la *Sainte*

Main, ainsi qu'on l'appelle dans le pays, a été, — est encore, — l'instrument de guérisons que la science reste impuissante à expliquer.

En 1735, un enfant de douze ans, Thomas Hawarden, de Appleton-within-Widnes, malade depuis deux ans, consumé par la fièvre, avait perdu l'usage de ses membres au point de ne pouvoir marcher, même avec des béquilles. Ayant ouï parler des grâces obtenues par l'intercession du Jésuite martyr de Lancaster, sa mère demanda qu'on lui apportât la Sainte Main. A peine l'eut-elle fait toucher à son fils qu'il se leva et se mit à marcher, à la stupéfaction des témoins, tant catholiques que protestants. Ces derniers n'étaient pas les moins empressés à crier au miracle et en grand nombre signèrent spontanément le procès-verbal rédigé sur l'heure.

En 1768, Mary Fletcher, de Prescot, malade depuis trente-quatre ans, paralysée du côté droit, incapable d'un mouvement, ayant essayé de tous les remèdes humains, voulut recourir à un remède surnaturel. Encouragée par l'exemple de Thomas Hawarden qui lui avait été proposé, elle aussi demanda la Sainte Main. Animée de cette foi qui transporte les montagnes, elle ne cessait de répéter : « Bienheureux Père Arrowsmith, priez pour moi le Dieu Tout-Puissant, afin que je retrouve l'usage de mes membres, si telle est sa sainte volonté. » Elle-même, dans un document contre-signé par l'évêque, plusieurs prêtres et plusieurs laïques, témoins oculaires, nous raconte les étapes de sa guérison. Dès le premier contact de la relique, Mary Fletcher passa, en quelques heures, de l'état lamentable que nous avons décrit, à une amélioration notable et enfin à la santé parfaite. Le lendemain elle faisait la lessive et la cuisine en présence de ses voisins qui, la veille encore, l'avaient vue réduite à la plus complète impuissance.

En 1832, Mary Selby, élève du couvent de St-Mary,

à York, avait perdu l'usage d'un bras. Le membre, contracté, desséché, n'ayant littéralement plus que la peau sur les os, résistait à tous les traitements. La jeune fille, comme précédemment Mary Fletcher, avait la conviction intime qu'elle serait guérie par le P. Arrowsmith. La maison entière, communauté et pensionnat, s'unit dans une fervente neuvaine. L'infirme annonçait sa guérison pour le dernier jour et déterminait déjà les travaux de couture que, en action de grâces, elle exécuterait pour les pauvres à l'aide de son bras miraculé. Ses compagnes ne partageaient pas toutes la vivacité de sa foi; pour elle, plus on semblait douter de ses assertions, plus elle les réitérait.

Au contact d'un linge ayant touché la Sainte Main la guérison fut, en effet, aussi complète qu'instantanée. Après avoir remercié Dieu, Mary Selby courut raconter à ses compagnes la faveur dont elle venait d'être l'objet. Elle entra en coup de vent dans une pièce où une autre élève, Laura Stourton, étudiait son piano.

— « Je suis guérie, je suis guérie! Laura, je suis guérie! »

— « Je n'en crois rien, répondit Laura; je me refuse à le croire. »

A l'instant, Laura, enlevée de son tabouret par le bras guéri, par lui encore fut entraînée à travers la chambre. Il fallut bien se rendre à l'évidence.

En 1893, une pauvre femme entrait à l'hôpital de Bournemouth, afin d'y être opérée d'un cancer. Le matin du jour où l'opération devait avoir lieu, elle appliqua sur son sein un linge qui avait reposé sur la Sainte Main. Lorsque le chirurgien arriva, il reconnut que le cancer avait disparu d'une manière incompréhensible et que son intervention était désormais inutile.

Ce ne sont là que quelques exemples pris parmi une

foule d'autres. On évalue de vingt à soixante le nombre des pèlerins qui, chaque semaine, viennent implorer leur guérison dans l'église d'Ashton-in-Makerfield auprès de la relique du martyr de 1628. Malheureussment, les faits constatés n'ont pas tous été soumis au contrôle sévère qu'exige la sagesse de l'Église. Néanmoins, lorsque des informations juridiques réunirent, en 1874, les pièces relatives au procès des Martyrs Anglais de la Réforme, une vingtaine de miracles appuyés de preuves sérieuses furent enregistrés au dossier du P. Arrowsmith, dont la cause est maintenant avançée au point de lui donner droit au titre de Vénérable.

*
* *

L'Angleterre a vu mourir des centaines de martyrs à la fin du XVI[e] siècle et pendant la majeure partie du XVII[e]. La plupart sont morts dans des tourments qui n'ont rien à envier à ceux des persécutions de Néron et de Dioclétien. Tous ont déclaré, avec leur attachement à la seule véritable Église du Christ, leur désir passionné de lui garder, ou de lui ramener, au prix de leur sang, les masses, plus ignorantes que coupables, entraînées dans l'hérésie par une poignée de meneurs que l'ambition et la cupidité animaient d'une rage satanique. Aucun n'a été jugé avec plus de mauvaise foi, exécuté avec plus de barbarie, que le P. Edmund Arrowsmith. Aucun n'a résumé plus admirablement, en une brève et pleine formule, le sentiment héroïque qui est comme la devise surnaturelle de tous :

— « ... Je mourrais volontiers autant de fois qu'il y a de personnes présentes à ma mort, si cela devait les rendre toutes catholiques! »

M. C. de Ganay.

La Bienheureuse LOUISE DE MARILLAC et les « Filles de la Charité »

Les guerres de religion, en accumulant les ruines, avaient laissé la France démembrée et meurtrie. L'on assiste, dans la première moitié du XVII[e] siècle, à un renouveau de vie intérieure, qui se manifeste par la création d'œuvres magnifiques. Le bon sens pratique au service du surnaturel caractérise cette époque. Les âmes pieuses y sont légion. Elles marquent leur zèle d'une grande générosité au service de Dieu.

L'apôtre de génie qui conçut le programme de la reconstitution morale et sociale par l'élément laïque féminin fut Vincent de Paul, dont François de Sales, son contemporain, publiait « qu'il était un des plus saints prêtres qu'il eût jamais connus et qu'il n'en voyait aucun dans Paris qui eût plus de religion, plus de prudence, plus de ces rares talents qui sont nécessaires pour conduire les âmes à une haute piété ». C'étaient ces motifs qui l'avaient déterminé à jeter les yeux sur lui pour en faire le premier supérieur des Religieuses de la Visitation.

Dans un siècle de littérateurs, de moralistes un peu platoniques, Vincent de Paul apporte un remède imprévu : Guéris-toi toi-même. A l'habileté, à la malice, aux déceptions, à la curiosité des penseurs, il apporte l'action et veut qu'on aime Dieu « à la sueur de son visage ». Il s'assimile les besoins d'autrui et réalise dans la charité immé-

diate ce que d'autres, qui mettaient tout en mouvement sans se mouvoir eux-mêmes, avaient conçu. Quant à lui, il se donna corps et âme aux pauvres. Si saint Thomas écrivit la *Somme théologique*, on peut dire que saint Vincent de Paul vécut la Somme de la Charité.

Il était curé d'un petit village bressan, Châtillon-en-Dombes, lorsqu'un matin la châtelaine du bourg vint l'entretenir d'une famille extrêmement pauvre dont la plupart des membres étaient tombés malades, à une lieue de là. Le prône lui ayant été consacré, avec cette onction qui lui était naturelle, les paroissiens, émus, s'en furent visiter ces malades. Personne n'y alla les mains vides. Les uns emportaient du pain, d'autres du vin et différents comestibles. Cet élan généreux réjouit fort le cœur du prêtre, mais il ne le trouva pas sage et, prévoyant la charité intempestive, il résolut d'en régler au mieux l'exercice. De pieuses et vertueuses bourgeoises à qui il avait communiqué ses observations répondirent au nombre de neuf à son premier appel. Ces dames se proposaient deux fins : « Aider les pauvres gens à bien mourir ou à se bien guérir. » Trois mois durant, elles s'y essayèrent, et quand l'expérience parut mûre, profitant de ces heureuses dispositions, l'entreprenant curé leur soumit une règle qu'il avait préparée, règle pratique et pittoresque. « Celle qui sera de jour apprêtera le dîner, le portera aux malades, les saluera gaiement et charitablement; elle accommodera la tablette sur le lit, mettra une serviette dessus, une gondole, une cuiller et du pain; elle fera laver les mains aux malades, dira le *Benedicite*, trempera le potage dans une écuelle et mettra la viande dans un plat, puis conviera le malade, charitablement, à manger pour l'amour de Dieu et de sa Sainte Mère, le tout avec amour, comme si elle avait à faire à son fils ou plutôt à Dieu, qui impute comme fait à lui-même le bien fait à ce pauvre, et lui dira

quelques petits mots de Notre-Seigneur, en ce sentiment, tâchant de le réjouir, s'il est fort désolé; elle lui coupera parfois sa viande, lui versera à boire, et l'ayant laissé mis en train de manger, s'il y a quelque autre auprès de lui, elle le laissera et s'en ira trouver un autre, pour le traiter de la même sorte, se ressouvenant de finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être auprès d'eux plus longtemps. Puis elle reviendra le soir leur porter à souper avec même appareil et ordre que ci-dessus... Elles assisteront aux funérailles de ceux qu'elles auront nourris malades, si elles le peuvent commodément, tenant en cela place de mères qui accompagnent leurs enfants au tombeau (1). »

C'est ainsi que la première Confrérie des Dames de la Charité prit naissance. Avec un sens admirable de l'organisation, il adapta aux misères urgentes la charité qui doit les secourir. Cette première œuvre, fondée au village, se devait d'essaimer au loin, car partout il y avait des malades et des pauvres. « Vrai bon Samaritain, je ne dois pas considérer, disait-il, un pauvre paysan ou une pauvre femme, selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit, d'autant plus que, bien souvent, ils n'ont presque pas la figure ni l'esprit de personnes raisonnables, car ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille et vous verrez, par les lumières de la foi, que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, vous est représenté par ces pauvres. »

Confréries d'hommes, confréries de femmes surgissaient sur le chemin de ses voyages. La fusion mixte, un instant essayée, eut de médiocres résultats : « Les hommes et les femmes ne s'accordant point en matière d'administration, ceux-là se la veulent arroger entièrement, et celles-

(1) *Les Dames de la Charité de Monsieur Vincent*, par G. Goyau.

ci ne le peuvent supporter. Et je puis porter ce témoignage, note M. Vincent, en faveur des femmes qu'il n'y a rien à redire à leur administration, tant elles ont de soin et de fidélité. »

Mais, bientôt débordé par un ministère de plus en plus envahissant, M. Vincent rencontrait, choisie par la Providence, celle qui allait vouer sa vie à l'extension de son œuvre, et lui permettre, en s'y donnant tout entière, de réaliser la grande pensée de son cœur.

Louise de Marillac, Veuve Legras, grande dame, était une contemplative avec penchant à la mélancolie. Née en 1591, ayant presque aussitôt perdu sa mère, elle porta sur elle toute sa vie l'ombre de la croix. Son éducation chez les Dominicaines de Poissy fut soignée, mais de courte durée. Mise ensuite à Paris entre les mains d'une maîtresse habile et pieuse, elle fut initiée aux ouvrages convenables à sa condition. On n'oublia rien de ce qui pouvait la perfectionner dans les exercices du corps et de l'esprit, y ajoutant la peinture; elle eut tant d'inclination pour ce bel art qu'elle s'y est toujours appliquée dans tous les états de sa vie; quelques portraits conservés attestent son talent. Son père, qui avait découvert en son esprit un fond capable de toute sorte d'instruction, le cultiva avec tous les soins imaginables; il lui fit apprendre encore la philosophie, pour former son raisonnement et lui donner entrée dans les sciences les plus élevées; et ce père n'avait pas de plus grand plaisir que de s'entretenir avec elle des lectures qu'elle faisait, et de voir les réflexions et remarques qu'elle en tirait par écrit.

Elle eut en outre l'avantage que ses premières heures de ferveur fussent guidées par son oncle, le chancelier Michel de Marillac, qui, à ce moment, traduisait l'*Imitation* en français. Ainsi préparée, Louise de Marillac pouvait écouter et comprendre un plus grand maître encore, François

de Sales, qui la dirigea quelque temps avec la maîtrise qu'on connaît. Elle était, à cette époque, remarquable déjà, mais quelque peu compliquée et tourmentée de scrupules. Aussi bien pouvait-il lui dire : « Il ne faut pas pointiller à l'exercice des vertus, mais y aller franchement, naïvement, à la vieille française. »

Ame ardente, la jeune Louise, en voyant les Ordres anciens se réorganiser à Paris, frappée de la vie austère qu'on y menait, fut dans l'admiration et prit même intérieurement l'engagement d'aller partager cette vocation dans l'Ordre des Filles de la Passion; mais, frêle de corps, ses forces ne lui permirent pas de suivre cette généreuse inspiration.

Son père mourut en 1604. Agée de quinze ans, privée de sa tutelle et ne pouvant se faire religieuse, Louise de Marillac bientôt se maria à Antoine Legras, secrétaire de la reine Marie de Médicis, dont la famille s'était signalée par son amour pour les pauvres et avait fondé un hôpital dans la ville du Puy.

Les événements de sa vie se sont déroulés de telle manière qu'elle semble avoir été préparée pour que, depuis l'enfance à la vieillesse, la femme chrétienne puisse trouver en elle un modèle et un conseil. Auréolée depuis l'âge le plus tendre de sa douleur d'orpheline et cependant si bonne et si douce au foyer, Louise de Marillac donna tant de satisfaction à son père qu'il déclara par son testament « qu'elle avait fait sa consolation dans le monde et qu'il croyait qu'elle lui avait été donnée de Dieu pour son repos d'esprit dans les afflictions ».

Elle fut intellectuelle, s'exerçant aux arts et aux sciences; elle fut ouvrière, travaillant à façon, avec ses amies, pour subvenir aux besoins de son institutrice malheureuse; elle fut épouse fidèle et dévouée, et le grand soin qu'elle prit pour soigner son mari lui fit connaître les

malades et les moyens de les soulager, sans que pour cela elle négligeât sa maison, si bien que deux commis de son mari, édifiés par la vie d'une maîtresse si sainte, résolurent de se donner au service de Dieu.

Elle fut forte et sage, élevant son fils avec soin, pourvoyant à son établissement. Elle fut aïeule pleine de tendresse. Devenue veuve en 1625, « on ne peut marquer, dit son biographe, avec des caractères plus sensibles, l'amour et le courage avec lequel elle rendit les derniers devoirs à son mari, que ceux par lesquels elle écrit elle-même le témoignage des dispositions chrétiennes de son époux à sa mort ».

A partir d'alors, Louise de Marillac redoubla ses exercices de piété, et c'est en ce temps qu'elle rencontra Vincent de Paul. A peine l'eut-elle connu, qu'elle devina sa grande âme. S'il est vrai que Vincent de Paul trouva la clef de tout ce qu'il faut pour soulager les infortunes, elle y ajouta en délicatesse féminine. Il faut louer Vincent de Paul qui savait enflammer le zèle, mais il faut aussi louer sa coadjutrice. Elle était Dame de Charité, avant la direction de saint Vincent de Paul. Qu'aurait fait ce héros de la charité, avec son grand cœur, son intelligence, s'il n'avait eu sous la main cette aide parfaite, pour le seconder en tout? Frêle de corps, elle n'était ni anémique, ni neurasthénique; elle n'avait rien de banal. Son action personnelle se reconnaît dans ses avis et dans ses conseils. Elle avait surtout l'intelligence de Monsieur Vincent, et c'est un don qui lui fut propre. Personne n'a compris Monsieur Vincent comme Louise de Marillac; là est le principe de sa grandeur.

Elle était dévote, on l'a vu, et s'appliquait surtout à ne pas manquer aux actes d'adoration. Ce que sachant, Monsieur Vincent, qui voulait qu'elle joignît le rôle de Marthe à celui de Marie, lui écrivait : « Quant à vos dévotions, ne

vous mettez pas en peine quand vous y manquerez. Dieu est amour et veut que l'on aille à Lui par l'amour. » C'est ainsi que le développement de sa piété, précisé par Vincent de Paul, la rendit capable de réagir contre ses faiblesses et de s'établir dans la confiance des enfants de Dieu. Louise de Marillac avait au cœur comme Vincent de Paul, la passion intelligente du pauvre. Aussi n'eut-il pas de peine à tourner vers l'activité cette âme ardente, préparée déjà aux soins des malades depuis son mariage. Bientôt, elle lui communiqua son dessein de consacrer sa vie au service des pauvres. Mais il ne jugea pas à propos de donner à son désir une satisfaction si prompte.

En mai 1629, enfin, après avoir examiné, éprouvé, les œuvres de Louise de Marillac, il la nommait « Visitatrice de la Charité », tâche pour laquelle il fallait du discernement, de la vigilance et de l'énergie. Comme saint Vincent de Paul, elle avait non seulement le génie de la charité, mais encore le génie de l'organisation de la charité. Déléguée par lui pour le suppléer et collaborer avec lui; qui pourrait mieux qu'elle, si féminine, « voir tous les détails, saisir les nuances du caractère de chacune, veiller à l'ordre, à l'économie des dépenses »? Une fois la Confrérie fondée avec son organisation particulière, dans le cadre naturel de la paroisse, chacune des dignitaires avait sa responsabilité. Les Dames apportaient des draps, des chemises, ou d'autres choses pour approvisionner les malades. Il y avait la gardienne du vestiaire, la trésorière, la visiteuse des malades, la supérieure élue pour trois ans.

Son temps, à elle, se passait sur les routes entre la province et Paris, et partout sa ferveur créait des œuvres de bonté et réchauffait le zèle. Elle n'acceptait pas tous les concours : « il fallait ne fréquenter le jeu ni la comédie, ni d'autres passe-temps dangereux et ne pas être vaines en voulant faire les dévotes. » Elle voulait ses « filles » « for-

tes, saines, désireuses de perfection ». Toutefois, à l'exemple du Christ, elle avait l'indulgence accueillante. Elle résolvait les difficultés en « esprit de finesse et d'amour » et conduisait ses inspections avec une « ponctualité de ménagère », exercice qui lui rappelait sa première éducation. Elle consignait ses impressions personnelles sur un carnet et tenait Monsieur Vincent au courant de tout, afin qu'il pût « ausculter les pulsations de la Charité ». Enquêteuse et missionnaire d'un nouveau genre, elle visait à faire de chaque Confrérie une école de bonne vie. Partout où elle pouvait, elle rassemblait le peuple, s'inquiétait de savoir si l'on récitait le *Pater*, s'il y avait dans la localité un hôtel-Dieu, si les malades y étaient bien soignés, et se préoccupait aussi de laisser derrière elle des continuatrices.

Parfois, elle était rejointe et assistée par d'autres « touristes d'églises », en particulier par Madame Goussault, son bras droit, qui, elle, faisait le catéchisme aux enfants et aux adultes et visitait les prisonniers. Ces grandes dames du monde laïque recueillaient parfois le fruit de leurs peines : « On voit bien, leur dit un jour une malade, que vous aimez les pauvres et que vous êtes à la joie de votre cœur parmi eux. Vous êtes deux fois plus belles en leur parlant. » Mais déjà la charité éclatait dans des cadres devenus trop étroits. Çà et là, au cours de ses voyages, Monsieur Vincent avait rencontré de bonnes filles de village, « simples, humbles, sans ambition, sobres et pures, obéissantes et pauvres », qui n'avaient pas le goût du mariage ni le moyen de devenir religieuses, mais désiraient se dévouer au bien, auxquelles il avait proposé de soigner les malades sous la direction des Dames. Il les groupa, pour leur éducation, en une sorte de noviciat, chez Louise de Marillac qui l'avait elle-même désiré et pour la première fois en novembre 1633, « sans clôture, sans rien

qui en fît à proprement parler des religieuses, car il voulait que ses filles eussent pour monastère la maison des malades, pour cellule une chambre de louage, pour chapelle l'église de la paroisse, pour cloître les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie ». Il allait donc s'agir de concilier dans ces natures encore frustes, ces deux sentiments qui si souvent s'excluent : vie extérieure intense et profonde vie intérieure.

Mais pour être en mesure de bien servir, il faut apprendre à servir. On organisa donc, sous la direction de Louise de Marillac, pour ces humbles filles du début, dévouées, mais sans culture — la plupart ne savaient pas lire, — une école où on leur apprenait à faire des piqûres et des saignées, grand remède de l'époque, puis un cercle d'études où l'exercice des vertus chrétiennes formait la base des entretiens. Toutes les « Filles » étaient invitées à réfléchir sur un sujet choisi d'avance. Au jour convenu, très familièrement, elles se groupaient autour de Monsieur Vincent, qui les interrogeait, les aidait à formuler leurs idées, les remontait si elles étaient craintives. « Voyons, ma sœur, qu'avez-vous pensé ? Dites-nous les bonnes pensées que Dieu vous a inspirées sur ce sujet. » Encore qu'elle fût simplement définie, la doctrine était élevée et adaptée à l'auditoire. « Elles n'avaient pas le droit d'être bavardes, les servantes des pauvres, mais non plus celui d'être passives et silencieuses. Elles devaient donner leur avis et pour bannir la timidité, les moins qualifiées en dignité commençaient les premières. » Le grand thème sur lequel on revenait sans cesse, comme au but propre toujours plus idéalement poursuivi par les Filles de la Charité, était ceci : « Servir Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres. » Il s'ensuivait cette méthode que, pour soigner diligemment les

pauvres malades, il fallait au besoin laisser là oraison et consolation intérieure, car « quitter Dieu, pour le servir dans ses membres, c'était ne rien perdre au changement ». La mystique sainte Thérèse avait dit de même : « Le Seigneur veut des œuvres; il veut par exemple que si vous voyez une malade que vous puissiez soulager, vous laissiez hardiment votre dévotion pour l'assister. »

Souvent aussi, pour détourner ses « Filles » de la tentation du cloître, Monsieur Vincent leur disait : « Vous n'êtes pas des religieuses, mais vous devez être plus parfaites que des religieuses. » Et donc, si peu protégées en dehors, pour atteindre un tel idéal, fallait-il qu'elles fussent soutenues « closes et enfermées en leur intérieur » par une forte et minutieuse discipline du dedans.

Louise de Marillac recueillait en son cœur la substance de ces leçons, pour les faire passer ensuite, enrichies de ses propres richesses et de son exemple, chez ses « Filles » dans la pratique de chaque jour.

Les Filles de la Charité ne formaient pas alors de congrégation, et n'avaient pas de costume particulier. Plus tard, l'uniformité fut complétée par la cornette qui préservait la tête du soleil et du froid. Les « bonnes filles », bien formées, secondaient de leur mieux les « Dames », qui, déchargées des soins matériels, orientaient leur activité vers des tâches toujours plus vastes.

Écloses dans un petit village, comme œuvre paroissiale, les Confréries fonctionnaient maintenant partout, avec l'actif concours des Dames de la Cour et du Parlement. Voici qu'elles allaient être appelées à pourvoir encore à d'autres détresses, car toujours Monsieur Vincent et son équipe de vaillantes aides allaient à la glane de toutes les misères. L'on constatait, dans nombre de Maisons-Dieu, de grandes lacunes de service et d'administration; une réforme était urgente. Avec ordre et tact, les Dames de la Charité, bien

que le but initial de leur action ait été l'assistance domiciliaire des malades, s'y employèrent avec succès. Quelques mois après, Monsieur Vincent pouvait dire : « Nous avons depuis peu des Confréries de Dames de haute qualité qui visitent tous les jours et assistent cinq cents pauvres ou malades, de gelées, de confitures, de consommés, de bouillon » préparés par les Filles de la Charité en leur maison, « et cela se fait avec bénédiction particulière de Dieu ». En effet, elles arrivaient chaque matin, quatre à quatre, pour présenter leur collation aux malades et relever leur courage. La propre nièce de Richelieu, la Duchesse d'Aiguillon, y venait à son tour « tête haute et visage rayonnant, comme si elle arrivait à une fête ».

Ainsi collaboraient grandes dames et bonnes filles. « L'esprit de simplicité chrétienne nouait entre la dégradation du vice et l'altière pureté des « bonnes filles », entre l'indigence et l'altitude sociale des « Dames », des liens durables et imprévus. » Mais une fois de plus, Monsieur Vincent allait avoir à « cogner » très fort contre le cœur des Dames. Il s'agissait des enfants trouvés, entassés et maltraités par des nourrices mercenaires, qui n'admettaient pas qu'ils fussent turbulents et les calmaient au laudanum.

Cruelles marâtres, elles les vendaient pour quelques sous à des misérables qui leur rompaient bras et jambes pour exciter la pitié.

Monsieur Vincent et Louise de Marillac furent soucieux pour ces pauvres petits et songèrent à faire planer sur leurs berceaux de disgrâce le sourire maternel de leurs collaboratrices. L'on prit conseil et l'on fut d'avis de tenter un essai. Trois berceaux d'abord s'alignèrent chez Louise de Marillac, puis douze. C'était peu, puisque chaque année on ramassait dans les rues de Paris quatre à cinq cents bébés abandonnés. Alors on décida, par tous les

moyens, de les recueillir tous. C'était un gouffre que cette œuvre; les petites bouches affamées se chiffraient par centaines et, à certaines heures tragiques, la charité des « Dames » semblait défaillir.

Témoin chaque jour de ce spectacle, Louise de Marillac provoquait les dévouements. Combien de mémoires ne fit-elle pas en ces circonstances pour démontrer l'insuffisance des ressources? Ses lettres se multipliaient : « Les nourrices n'ont plus de lait, les enfants meurent. » C'est alors que saint Vincent prononça cette péroraison célèbre : « Or, sus, Mesdames, vous avez été les mères de ces petites créatures, selon la grâce..... leur vie et leur mort sont entre vos mains. » Et la charité des « Dames » à nouveau ébranlée, on décida que les enfants vivraient et, par la volonté d'Anne d'Autriche, ils furent installés au château de Bicêtre, maison mère des « bonnes filles ». L'œuvre des Enfants-Trouvés était fondée; mais il restait encore l'infinie détresse de la guerre.

Des régions dévastées, montaient jusqu'au cœur de Monsieur Vincent le râle des mourants abandonnés sur les routes et l'appel tragique de ceux qui avaient faim. Mises au courant, les « Dames », « qui savaient bien que se refuser à nourrir les malheureux c'était leur donner la mort », résolurent d'un commun élan de les assister. L'on fit des quêtes dans Paris, le feu divin ouvrait les cœurs et les bourses, et l'or affluait. On centralisait les secours au « magasin charitable », où voisinaient dans de vastes dépôts les dons en nature, des hardes de toute sorte, à côté de la vaisselle en argent de telle maison armoriée. Et ce flot de charité se déversait sur toutes les misères, par le moyen des missionnaires qui parcouraient les routes peu sûres, avec, au dos, besaces chargées. Ils ramenaient sous leur protection des convois de pauvres émigrantes, qui venaient chercher refuge dans Paris. Elles arrivaient, vraies loques

humaines, et ne pouvaient être logées à l'hôpital puisqu'il y avait déjà « sept malades dans chaque lit », et alors, les « Dames » accouraient et en prenaient chez elles, tant qu'elles pouvaient. C'étaient encore les carrefours de Paris, infectés d'innombrables mendiants. Quand Monsieur Vincent eut groupé ceux qui voulaient travailler — ébauche d'Assistance par le Travail — les « Dames » insistèrent pour les loger dans l'immeuble de la Salpêtrière que la reine voulut bien leur concéder à cet effet.

Arrivé au soir de sa vie et jetant un regard sur l'œuvre accomplie, saint Vincent de Paul pouvait dire : « La Providence s'est adressée à quelques dames. Cela ne vous semble-t-il pas nouveau? J'ai vu naître l'Œuvre. J'ai vu que Dieu l'a bénie. Je l'ai vue commencer par une simple collation que l'on portait aux malades, et maintenant j'en vois les suites, et des suites si avantageuses à sa gloire et au bien des pauvres. Voilà la collation et l'éducation des enfants trouvés, le soin de pourvoir aux nécessités spirituelles et corporelles des criminels condamnés aux galères, l'assistance des frontières et provinces ruinées, la contribution aux missions d'Orient, du Septentrion au Midi : Quoi! Des Dames faire tout cela? Oui, voilà ce que depuis vingt ans Dieu m'a fait la grâce d'entreprendre et de soutenir. » L'âme de ces vastes entreprises fut sans contredit, par sa collaboration ininterrompue, et son intime union, Louise de Marillac. C'est bien ici qu'il faut redire : « Qu'eût fait saint Vincent s'il n'avait pas eu, au service de sa grande intelligence et de son grand cœur, la grande intelligence et le grand cœur de celle qui a mérité d'être appelée la Mère des Pauvres, des Enfants-Trouvés, la fondatrice des Filles de la Charité? » « Je souhaite, lui avait-il écrit, que vous soyez la femme forte de la Bible... » Elle a réalisé son souhait. Quand on parle des œuvres de saint Vincent, c'est une litanie sans fin : elle les a faites toutes,

et c'étaient des œuvres nouvelles, inconnues; il ne s'agissait pas de copier, il fallait tout créer, organiser. Beaucoup de femmes célèbres vivaient à cette époque; plusieurs ont contribué de leurs bourses aux œuvres de Monsieur Vincent; seule, elle fut choisie par lui pour le seconder en tout. A l'œuvre de Monsieur Vincent, elle a donné une âme, la sienne.

L'émotion de saint Vincent de Paul louant Louise de Marillac, après sa mort, survenue en 1660, fut la plus éloquente épitaphe de cette femme dont la France doit être fière. Comment expliquer le silence fait autour de sa mémoire pendant plus de trois cents ans, alors que son historien contemporain dit son admiration par cette conclusion : « C'était un astre dans un mouvement perpétuel, qui répandait incessamment ses lumières et ses influences. » L'humilité de Louise de Marillac, prolongée par celle de ses « Filles » qui vivent de son esprit en continuant ses œuvres, semble en avoir été la cause.

Toutefois, un fait aussi inouï est bien sans doute un moyen choisi par Dieu qui, réglant les événements par sa Providence, a prévu l'heure présente où se développent partout chez la femme des aspirations vers une vie plus intellectuelle, plus libre, plus personnelle, plus expansive, moralement et physiquement, pour présenter à la chrétienté comme un modèle régulateur, Louise de Marillac, dans tout l'éclat que lui ont donné ses mérites.

Quelqu'un a dit : « Un jour viendra où Louise de Marillac paraîtra comme un soleil; on sera saisi d'admiration pour cette vie si simple, en apparence, si grande par ses souffrances, sa sagesse, sa prudence, sa force, ses œuvres. »

Ce jour est venu. De nos œuvres actuelles, nulle n'échappe à son sens de la charité. En l'église et dans la société sa place est toujours vacante, car Louise de Marillac, prodige de vertu, eut le génie créateur de la charité

fraternelle, copie fidèle du type proposé par le Christ en la personne du bon Samaritain.

Que n'avons-nous, en nos temps d'inquiétude et de désarroi, un plus grand nombre de ces femmes chrétiennes, affranchies des devoirs de famille et de société, dont l'objectif principal soit moins de vouloir conquérir par la force ou l'habileté leur indépendance au moyen des œuvres qu'elles entreprennent isolément au nom de la bienfaisance, — les charbons épars s'éteignent, — que de se donner elles-mêmes, intégralement, pour servir, avec la seule délicatesse persuasive et silencieuse, attribut conquérant de leur sexe.

Sachons tous nous tourner vers les souffrants, pour les aimer, comme Louise de Marillac et saint Vincent de Paul nous ont appris à le faire; il ne suffit pas d'être saint, il faut le prouver par ses actes.

Dans le réquisitoire du Souverain Juge, au jour des solennelles Assises, il n'est qu'une vertu, on l'a dit, qui soit relevée à titre de justification : *la charité*.

J.-M. Allan.

Les Dons du Saint-Esprit

PAR

Jean de Saint-Thomas

Article III (*suite*)

L'acte du don d'Intelligence est distinct des actes de la Foi et des autres Dons

32. Le don d'intelligence a un double état, selon qu'il se trouve dans la voie ou dans la Patrie. Qu'il existe en cette vie cela est prouvé par un grand nombre de textes de l'Écriture dont nous avons déjà cité plusieurs. *Et le Seigneur l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence*, dit l'Ecclés. (xv). David demandait le don d'intelligence pour cette vie par ces paroles : *donne-moi l'intelligence et je connaîtrai tes commandements* (ps. 118). Et le Seigneur lui dit : *je te donnerai l'intelligence, et je t'instruirai dans la voie où tu t'avances* (ps. 32). Il est donc certain que même en cette vie et pendant que nous cheminons dans la foi nous recevons de Dieu le don d'intelligence.

Il est certain de même que le don d'intelligence demeure dans la Patrie avec la lumière de gloire et la vision béatifique, puisque le Christ Seigneur a possédé tous les dons en cette vie comme nous devons le croire (cf. Isaïe, xi), et cependant il n'a pas connu l'obscurité de la foi,

puisqu'il a joui de la vision béatifique dès le premier instant de sa conception.

33. *Difficulté.* — La distinction du don d'intelligence d'avec la foi ici-bas, et d'avec la lumière de gloire dans la Patrie, n'est donc pas difficile à prouver, si l'on admet que persiste dans la Patrie ce don même d'intelligence qui est donné dans la voie. Mais on pourrait penser que ce n'est pas le même habitus ou le même don du Saint-Esprit qui est ici et dans la Patrie, pour cette raison que d'obscur ici-bas, devenant clair et évident dans la Patrie, il doit changer par cela même essentiellement.

En effet en cette vie le don d'intelligence ne peut abolir l'obscurité des mystères de la foi ; il ne peut, comme nous l'avons déjà dit, nous en procurer une évidence positive et intrinsèque. Tandis que dans la Patrie il a parfaitement et positivement l'évidence des mystères eux-mêmes, si bien que saint Thomas enseigne, IIª IIªᵉ, 8, 7, « que la parfaite vision de Dieu par laquelle est vue l'essence divine, appartient au don d'intelligence consommé, tel qu'il sera dans la Patrie ». Et cela parce que dans la Patrie l'intelligence jouit d'une lucidité complète en toutes choses, et n'admet aucune sorte d'obscurité en raison de cette souveraine félicité, et de la dot faite à l'âme, qui s'appelle vision, par laquelle l'intellect est rendu tellement riche et opulent, qu'il ne peut rien atteindre désormais sinon par une claire intuition.

Or il est impossible qu'un habitus numériquement le même soit tantôt obscur, tantôt clair, et que cette mutation soit seulement accidentelle, et non pas substantielle et intrinsèque, parce que, d'être évident ou inévident, cela a rapport à la raison formelle selon laquelle la connaissance tend à l'objet. L'évidence en effet dépend des prédicats intrinsèques de la chose qui sont manifestés à la

puissance; et la connaissance obscure dépend d'un motif extrinsèque, qui n'atteint pas la quiddité intrinsèque elle-même. Un habitus ne peut donc être changé d'obscur en clair et évident qu'à condition d'être détruit. Et l'on ne voit pas comment ce peut être accidentel à un habitus de connaître clairement ou obscurément son objet, et que cela puisse concerner seulement l'état accidentel et non le motif formel.

34. *Exposé de la doctrine.* — Il faut dire néanmoins que l'habitus du don d'intelligence est le même ici-bas et dans la Patrie. Ce qui est affirmé d'une façon générale par saint Thomas dans cette question 68, a. 6, lorsqu'il enseigne que les dons du Saint-Esprit persistent dans la Patrie, sans en excepter aucun, bien plus, en incluant expressément le don d'intelligence dans la réponse à la 2e objection.

Et l'on ne saurait entendre que se trouve dans la Patrie un don d'intelligence d'une autre espèce que celui de la voie, en sorte qu'il soit le même seulement quant au genre prochain, non quant à l'espèce ultime (*species atoma*)(1). La pensée de saint Thomas ne peut pas s'entendre de cette façon, parce qu'il dit expressément dans cet *ad* 2 : « Saint Grégoire pose dans chaque don quelque chose qui passe avec l'état présent, et quelque chose qui demeure dans le futur. Il dit en effet que la sagesse nourrit l'esprit des choses éternelles par l'espérance et par la certitude, et l'espérance passe, tandis que la certitude demeure; de l'intelligence il dit que, nous faisant pénétrer les choses que nous entendons, elle illumine nos ténèbres en fortifiant notre cœur; et là aussi il y a deux choses dont l'une passe, — entendre, parce qu'au ciel l'homme n'enseignera

(1) On appelle *species atoma* l'espèce non ultérieurement divisible.

pas son prochain (Jérém., XXXI), et dont l'autre demeure, — l'illumination de l'esprit. » C'est ainsi que saint Thomas parle avec saint Grégoire de la permanence du même don, parce que si l'habitus qui est dans cette vie était supprimé, et qu'un don d'une autre espèce fût introduit dans la Patrie, il ne serait pas vrai de dire que dans chaque don quelque chose passe avec l'état présent et quelque chose demeure ; c'est ainsi que rien ne demeure de l'habitus de la foi, lorsque dans l'autre vie est produite la lumière de gloire, parce que toute la quiddité et l'espèce de l'habitus de la foi disparaît ; il en va de même pour l'espérance, ainsi que saint Thomas l'enseigne q. 67, a. 5. Par conséquent, quand saint Thomas dit que quelque chose du don d'intelligence passe avec cette vie et quelque chose demeure, il pense sans aucun doute que ce don demeure essentiellement, et ne change que d'une manière accidentelle.

35. Et c'est ce que saint Thomas explique dans cette q. 68, a. 6, quand il dit que : « nous pouvons parler des dons d'une double façon : 1° quant à l'essence des dons, et à ce titre ils existeront d'une façon très parfaite dans la Patrie ; 2° quant à la matière de leur opération, et à ce titre ils ont dans la vie présente une opération qu'ils n'auront pas dans l'état de gloire, et sous ce rapport ils ne demeureront pas dans la Patrie, c'est ainsi que les choses se passent pour les vertus cardinales. » On le voit, la pensée de saint Thomas est que les dons changent seulement d'objet matériel, non pas d'objet formel, et qu'ainsi ils demeurent les mêmes substantiellement et spécifiquement, comme le font aussi les vertus cardinales.

36. Cette conclusion s'appuie sur un argument de saint Thomas qui porte sur les dons en général, mais qui peut s'appliquer aussi au don spécial d'intelligence.

Cet argument est que les dons du Saint-Esprit perfectionnent l'esprit humain pour le disposer à suivre la motion du Saint-Esprit ; or dans la Patrie plus que partout l'esprit humain suivra cette motion. Par conséquent les dons doivent demeurer dans la Patrie. Remarquons toutefois qu'une telle raison prouve parfaitement que des dons du Saint-Esprit se trouveront dans la Patrie, mais ne prouve pas qu'ils seront les mêmes que dans l'état de voie, parce que la motion du Saint-Esprit peut être multiple, et nous pouvons en suivre une dans cette vie, une autre dans la Patrie, ici obscure et inévidente, là-bas évidente et claire. Cette raison générale ne prouve donc pas encore assez que le même don d'intelligence qui est dans l'état de voie demeurera dans la Patrie.

37. Pour que cette raison soit concluante au sujet du don d'intelligence, il faut ajouter une considération tirée de la doctrine du saint Docteur (II^{a} II^{ae}, q. 8, a. 2), à savoir que le don d'intelligence, de par sa raison formelle, est ordonné à *percevoir* clairement, d'une manière parfaite ou imparfaite, et non pas à l'acte proprement dit de *croire ;* il est dit au Ps. 33 : *Gustate et videte*, parce que c'est sur le goût et l'expérience que se fonde cette évidence, qui est une évidence mystique, affective et expérimentale.

Percevoir en effet, selon que cela se distingue de croire, va toujours avec quelque évidence, soit extrinsèque, soit intrinsèque, soit positive, soit négative. Et que dans cette vie le don d'intelligence ne parvienne pas à la parfaite vision cela ne provient pas d'un défaut de sa raison formelle, mais de ce que l'objet sur lequel il porte ne lui est pas proposé dans les conditions où il peut être vu en soi : parce que *nous procédons par la foi et non par la vision* ; de même l'œil, de par la raison formelle de la puissance visuelle, exige la connaissance évidente et expérimentale

de l'objet visible; par accident toutefois, par exemple parce que l'objet n'est pas à la distance voulue, il arrive qu'il voit d'une façon confuse et imparfaite.

Ainsi le don d'intelligence, — puisqu'il nous meut par l'illumination du Saint-Esprit à percevoir et pénétrer les choses qui nous sont proposées, — de soi et de par son motif formel exige l'évidence, et il la fait telle qu'il peut selon la matière proposée, de telle sorte qu'ici, dans la voie, tandis que nous marchons dans la foi, et que les choses à connaître nous sont proposées par l'ouïe, il nous donne seulement une évidence quasi extrinsèque et négative, et ainsi Grégoire dit que : « Le don d'intelligence illumine l'esprit au sujet des choses entendues », c'est-à-dire qu'il fait clairement voir que les choses ainsi entendues sont vraiment dignes d'être crues, et doivent être discernées des erreurs, et du mode corporel et sensible selon lequel nos phantasmes nous les présentent; mais dans la Patrie le don d'intelligence produit une évidence positive en tant qu'il se trouve dans le sujet en continuité avec la lumière de gloire et la vision béatifique à laquelle il est subordonné.

38. Et il ne répugne pas que le même habitus ait l'une et l'autre évidence, et tantôt produise l'une, tantôt l'autre, parce que la motion du Saint-Esprit est tellement universelle qu'elle s'étend à l'une et à l'autre, et parce que ce don perfectionne l'intelligence et la dispose à voir selon le mode même dont l'objet peut être vu, tantôt parfaitement, tantôt imparfaitement : de même que la puissance visuelle tantôt voit imparfaitement et confusément, de loin; tantôt clairement et distinctement, de près; et néanmoins c'est dans les deux cas la même vertu et le même pouvoir de vision.

39. Que l'une et l'autre évidence soit compatible avec

le même habitus, cela s'explique encore mieux par l'exemple de la science subalternée, qui tantôt se continue avec la subalternante, lorsqu'elle existe dans le même sujet, tantôt non.

Et lorsqu'elle ne se continue pas avec la subalternante (1), elle n'a pas l'évidence de ses principes, mais seulement la croyance, et par conséquent elle ne peut pas produire l'évidence de ses conclusions dans le sujet qui connaît, mais cette évidence lui appartient bien cependant de par sa raison même de science, qui de soi la postule, et elle la possède de fait et en exercice lorsque lui est adjointe la science subalternante, qui lui fournit ses principes.

De même le don d'intelligence, par la motion ou illumination du Saint-Esprit, dispose l'intellect à percevoir et pénétrer les choses qui lui sont proposées, ce qui a lieu par une connaissance quasi expérimentale. Et c'est là l'unique et spécifique raison formelle du don d'intelligence qui ramène à l'unité toutes les diversités de mode ou d'état, à savoir : parfaire et illuminer l'intellect, de telle sorte qu'il connaisse et pénètre et discerne les choses spirituelles de par une certaine connaturalité et expérience à l'égard de celles-ci. Or la connaturalité ne s'obtient à l'égard de ces choses que par l'affection : *qui enim adhaeret Deo, unus spiritus est* (I Cor., 3). Mais cette affection qui nous connaturalise ainsi et nous unit à Dieu, tient sa règle, dans la Patrie, et y naît de la pleine lumière, quand Dieu lui-même indique à sa bien-aimée où il repose en plein midi ; et de cette connaturalité d'amour naît à son tour une pleine et consommée évidence et une parfaite péné-

(1) Par exemple si un sujet connaît la perspective en recevant ses principes d'un géomètre, mais sans avoir lui-même la science de la géométrie.

tration et intelligence des mystères *extra Verbum* (1).

4o. Dans l'état de voie cette affection tient sa règle et son origine de la lumière imparfaite et énigmatique, et mêlée d'ombre, qui est celle de la foi, selon ce que dit l'Épouse : *sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* (2). Ce qui signifie : Du repos dans l'ombre, c'est-à-dire dans la foi, du bien-aimé et du désiré (il s'agit ici de la foi qui opère par la dilection), naît, comme son fruit, une certaine douceur expérimentale, qui appartient à cette connaissance mystique et affectueuse.

Il convient ainsi au don d'intelligence, aussi bien ici-bas que dans la Patrie, d'illuminer l'intellect et de lui faire connaître les choses spirituelles de par une certaine connaturalité d'amour et expérience de cette douceur. Et parce que la connaissance expérimentale, de soi, demande toujours l'évidence, à cause de cela le don d'intelligence est évident de par sa raison formelle et spécifique. Mais cette évidence expérimentale, nous l'avons d'une manière imparfaite ici-bas, dans l'état de foi, et comme quelqu'un qui voit une montagne de loin, selon ce que dit saint Paul (Hebr., xi, 13) : *Ils les ont vues et saluées de loin.* C'est pourquoi nous expérimentons davantage ce que ne sont pas ces joies et ces promesses, que ce qu'elles sont ; mais dans la Patrie nous aurons l'évidence expérimentale de leur existence et de ce qu'elles sont, de par une pleine affection à leur égard comme présentes.

41. En résumé, par le don d'intelligence, le Saint-Esprit nous meut à connaître les choses spirituelles d'une façon

(1) C'est-à-dire en dehors de la vision elle-même de l'essence divine.

(2) Je me suis assise à l'ombre de celui que j'ai aimé, et son fruit est doux à ma bouche.

mystique, c'est-à-dire de par l'amour qui connaturalise et unit à Dieu, et à expérimenter intimement les choses divines dans leur genre propre; cette motion tend donc à l'évidence mystique et expérimentale, ou affectueuse, ici-bas et dans la Patrie, car en soi cette motion ne comporte rien d'imparfait. Le don d'intelligence est par conséquent d'une seule et même espèce, et il diffère aussi bien de la foi dans l'état présent que de la lumière de gloire dans la Patrie, parce qu'il existe sans la foi dans la Patrie, et sans la lumière de gloire dans l'état de voie.

42. Qu'une telle motion soit de la même espèce dans les deux cas, cela est prouvé par ceci qu'elle agit sous un motif spécifiquement le même dans la voie et dans la Patrie ; et ce motif est de percevoir les choses spirituelles d'une manière affective et expérimentale, en tant que nous expérimentons en nous-mêmes ce qu'elles sont ou ce qu'elles ne sont pas de par l'union d'amour que nous avons avec elles. Cette expérience affective ne comporte pas une raison formelle et un motif formel différents quand elle est dans l'état de voie et quand elle est dans la Patrie, pas plus que l'affection même et la charité ne diffèrent dans la voie et dans la Patrie, bien que dans la Patrie elle comporte une suavité et une expérience qui surabonde souverainement sur celle dont nous jouissons ici-bas.

Ici et là cependant le don d'intelligence tend à l'évidence expérimentale, selon le mot souvent répété : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* ; mais la matière de l'expérience varie ici et là. Comme en effet ici elle n'est pas en pleine lumière, l'âme n'expérimente les choses spirituelles que d'une manière obscure et en les discernant de ce qu'elles ne sont pas, comme celui qui ne peut voir une chose, la discerne en la palpant et en la touchant,

et a en cela sa connaissance expérimentale ; ou encore celui qui regarde de loin, et ne perçoit pas distinctement le détail des choses, voit cependant d'une façon confuse que ce sont des hommes et non des arbres, des montagnes et non des plaines ; et au moins *voit-il* cette confusion.

Mais dans la Patrie, l'âme pose son affection dans les choses spirituelles qu'elle voit en pleine lumière telles qu'elles sont, et ainsi elle a une expérience affective de ces choses en elles-mêmes, et s'abreuve d'un torrent de volupté à la fontaine de la vie.

43. Rien au surplus n'empêche que le même motif, la même lumière ou vertu comportent l'évidence sous des états et des modes différents selon la diversité de leur matière d'application, et que dans l'un de ces états comparativement à l'autre paraisse de l'obscurité comme la lumière d'une chandelle ou de la lune en comparaison de celle du soleil semble de l'obscurité, et cependant sous l'une et l'autre lumière il y a évidence, et il y a une vision de même espèce, bien que sous un mode et un état différent, avec diversité quant à la perfection et à l'imperfection. La matière en effet à laquelle s'applique cette lumière surnaturelle et le mode où elle se trouve dans cette vie n'est pas compatible avec plus d'évidence que l'évidence négative extrinsèque, dont nous avons parlé, tandis que dans la Patrie elle comporte une évidence quidditative et propre ; et ainsi la raison substantielle et spécifique n'est pas changée ni la lumière du don d'intelligence, quand il passe de cette vie dans l'autre, mais cette lumière grandit seulement. Il est dit en ce sens que *la lumière de la lune est comme la lumière du soleil* (Is. xxx). Dans l'un et l'autre cas cependant la lumière est de même espèce, à savoir, lumière affective et expérimentale de par l'union aux choses divines, et c'est ce qui distingue de la

lumière purement intellectuelle et spéculative procurée par l'étude ou par infusion gratuite, — cette lumière de l'intelligence mystique due à l'affection et au goût spirituel.

44. *Réponse à la difficulté.* — A l'objection du début nous pouvons donc répondre : il est vrai qu'un habitus ne peut pas être tantôt obscur et tantôt évident de par sa raison formelle elle-même; mais, ainsi que nous venons de le montrer le même habitus qui, dans certaines circonstances produit une évidence et une expérience imparfaites, peut, dans d'autres circonstances, produire une évidence parfaite. Et bien qu'une de ces évidences comparée à l'autre paraisse obscure comme la lumière de la lune comparée à celle du soleil, pourtant c'est véritablement de la lumière et de l'évidence dans les deux cas, et une évidence qui provient d'une seule raison spécifique et formelle, à savoir, dans le cas du don qui nous occupe, de la simple intelligence née d'une certaine connaturalité et union aux choses divines et qui se trouve seulement en ceux qui sont en état de grâce. Nous l'appelons simple intelligence pour la distinguer de la connaissance qui a lieu par les causes et à partir des causes, ce qui est le cas des dons de sagesse, de science et de conseil. C'est en ce sens que saint Thomas dit que : « le mot intelligence semble désigner la simple appréhension, tandis que la sagesse désigne une certaine plénitude de certitude pour juger des choses appréhendées (1). »

Toute la raison spécifique et formelle du don d'intelligence commande ainsi l'évidence (bien que pas toujours parfaite et consommée), et non pas l'obscurité propre à la foi ; en sorte que ce n'est pas l'affaire du don d'intelli-

(1) In *III Sent.*, dist. 35, q. 2, a. 2, quaestiunc. 3.

gence d'assentir sur le témoignage de celui qui parle, mais bien, par une certaine expérience des choses spirituelles, de les discerner et de les pénétrer, soit ici-bas en les distinguant au moins de ce qu'elles ne sont pas, soit dans la Patrie en voyant ce qu'elles sont.

(*A suivre.*)

Traduit par Raïssa Maritain.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'Apostolat des Malades

Il n'y a plus à présenter aux lecteurs de la *Vie Spirituelle* l'Apostolat des Malades. Déjà un article de Dom P. de Puniet a fait connaître, en cette revue (1), le splendide mouvement qui a pris naissance, il y a quelque deux ans, en Hollande et dont le succès ne cesse de s'affirmer chaque jour davantage. Une chose manquait encore. L'auteur, à la fin de son article, exprimait l'espoir qu'un secrétariat pût bientôt être établi en France pour les malades français, et les réponses qui, de chez nous, n'avaient pas tardé à venir au centre hollandais de Bloemendaal, avaient bien montré jusqu'à quel point cet espoir était fondé et quel ardent désir était au fond des cœurs de le voir promptement se réaliser.

Cette réalisation est désormais acquise, depuis que Mgr l'Évêque d'Arras, acquiesçant au vœu qui lui avait été présenté, a accordé au Secrétariat l'érection canonique, dans l'oratoire de l'Abbaye de Saint-Paul de Wisques, près de Saint-Omer. On ne s'étonnera pas de voir se fonder dans une abbaye bénédictine une association déjà recommandée par une plume bénédictine. L'Apostolat des Malades reste ce qu'il est et, à s'appuyer sur un grand Ordre, comme d'aucuns déjà se sont plu à nous l'écrire, il ne peut qu'assurer davantage sa continuité et ses développements.

Aux considérations si doctrinales faites dans l'article que nous venons de rappeler, sur ce sujet de la souffrance rédemptrice, il n'est plus que d'ajouter quelques remarques sur la

(1) Juillet-août 1926, p. 445 : *La ligue apostolique des Malades.*

raison d'être de cet Apostolat des Malades et d'y souligner certains traits particulièrement importants.

*
* *

L'Apostolat des Malades n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, un apostolat à exercer auprès des malades. Tout au contraire, il s'agit là d'un apostolat rempli par les malades eux-mêmes (1), au profit de toute l'Église, et ce par le moyen même de leurs souffrances.

C'est donc, si l'on veut, un « apostolat de la souffrance (2) », et pour le comprendre, il suffit de se rappeler le mot de saint Paul, d'où découle toute la doctrine de notre participation aux souffrances du Christ : « J'achève ce qui manque à la passion du Christ. *Adimpleo quae desunt passionum Christi.* » Après elles, en effet, il reste encore quelque chose à faire, et c'est pourquoi la souffrance demeure, car elle n'a pas fini son rôle...

Quand le Seigneur eut pris sur lui la peine de nos fautes, il sanctifia la souffrance, et de ce qui n'était qu'une pure expiation, il fit une source immense de mérites. Mais ce n'était point assez. Au lieu de nous l'épargner désormais, il a voulu nous en laisser à chacun notre part afin que nous achevions nous-mêmes son œuvre en nous et qu'il eût ainsi à nous récompenser. Il y a plus encore. A mesure que nous satisfaisons pour nous-mêmes, il nous demande, et il nous donne, de satisfaire pour les autres; et plus nous grandissons et lui devenons unis, plus il nous associe à l'œuvre de sa Croix qui est évidemment pour lui l'unique intérêt de ce monde. Enfin aux âmes qui

(1) L'expression « Apostolat des Malades » traduit le terme hollandais *Het Ziekenapostolaat* qui, dans cette langue, ne prête à aucune équivoque.

(2) C'est le titre même d'un ouvrage du R.P. Lyonnard, S.J., que nous recommandons tout spécialement. Le sujet y est traité de main de maître par un saint religieux qui avait souhaité et obtenu pour lui-même la vocation de la souffrance. On ne peut rien désirer de plus clair, de plus exact et de plus complet. Une nouvelle édition vient d'en être donnée par le R.P. Plus, S.J., XVI-280 p. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse. — A noter aussi, de ce dernier, sur le même aujet : l'*Idée réparatrice*, 27e éd., 203 p., chez Beauchesne.

sont toutes siennes et n'ont en quelque sorte plus de dettes à solder pour elles-mêmes, il donne de réparer pour beaucoup. Et ce sont pour ces âmes des abîmes de souffrance, tels qu'en connurent les Saints, mais où la souffrance voisine avec le bonheur du ciel. *Abyssus abyssum vocat.*

C'est à cet idéal de générosité et d'amour que tend, selon la mesure de chacun, l'Apostolat des Malades. Toutes ces souffrances qui existent actuellement, — et certes il n'y en a que trop dans le monde, surtout le monde moderne, — souffrances trop facilement oubliées et trop souvent perdues, l'Apostolat cherche à les recueillir, à en amasser toute la force et le prix, afin de les ordonner ensuite et de les consacrer à toutes les fins de la Rédemption en union avec la grande souffrance du Seigneur.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne pas faire simplement l'Apostolat complet « de la souffrance » (1), au lieu de s'attacher à cette souffrance spéciale qu'est la maladie? L'Apostolat « des Malades » implique une restriction, dont nous n'avons pas encore donné la raison particulière.

C'est que la maladie a particulièrement besoin d'être sanctifiée. Elle présente une difficulté que d'autres souffrances n'ont peut-être pas, du moins au même degré. Sans parler des douleurs physiques qui en sont l'accompagnement ordinaire, la maladie est un état d'impuissance et d'anéantissement qui brise plus ou moins l'infirme. Il est des souffrances qui exaltent, qui stimulent par leur acuité même; il en est qui élèvent par les nobles sentiments qu'elles éveillent en nous: il en est encore auxquelles on peut faire diversion... Dans la maladie, rien de tel. C'est l'abattement dans l'impuissance, c'est le morne accablement de cette suite sans fin de jours et de nuits de souffrance, avec l'impossibilité d'échapper à son mal; c'est, avec l'humiliation d'une pénible déchéance, la peine cuisante de se sentir inutile, en marge de la vie, croix des uns, rebut des autres... Quel bien peut-il donc y avoir dans cet état qui est l'entrave de tout bien? Et faut-il s'étonner que tant de malheureux s'en aillent faire naufrage dans les abîmes du désespoir ou de la sombre révolte?...

(1) On sait que cet Apostolat existe. Il a eu pour initiateur le R. P. Matéo Crawley, SS. CC., et se rattache à la Ligue internationale de l'Intronisation du Sacré-Cœur, 55, rue de Picpus, Paris-XII[e].

Quand on se retrouve devant une souffrance qu'il est impossible de supprimer, qu'on est peut-être même impuissant à soulager, il n'y a plus à faire qu'une chose : la transformer, et c'est ce que réalise l'Apostolat des Malades, en proposant à ceux qui souffrent la réponse de la Croix, « l'apostolat de la souffrance ». C'est alors le côté positif, et divin, des choses. A ces souffrances apparemment inutiles et vaines, il donne un but, — c'est, nous le savons, l'achèvement de la Passion du Christ, mais proposé aux malades sous une forme plus immédiatement pratique et appropriée à leur état; — et en même temps qu'il leur donne ainsi une valeur nouvelle, infiniment précieuse, il les oriente vers une fin, il les fait sortir d'elles-mêmes, et c'est alors la bonne souffrance, celle qui sauve et les malades, et les âmes...

On a fort bien parlé des « convertis de la bonne souffrance »; on pourrait parler aussi des pervertis de la mauvaise souffrance. C'est celle qui, toute repliée sur elle-même, se concentre et s'absorbe en sa propre amertume, oublie tout ce qui n'est pas elle et, s'irritant elle-même de plus en plus, s'abandonne enfin à tous les excès du désespoir ou toutes les défaillances du découragement. C'est une souffrance indéfiniment accrue (1). Mais il y a l'autre : celle qui, doucement et paisiblement résignée, confiante en la main paternelle qui dispose toutes choses, sait dépasser bien vite la peine présente. Au lieu de s'arrêter au mal qui l'atteint, elle sort aussitôt d'elle-même pour chercher au-delà le bien qu'elle peut découvrir, s'y réfugier, s'y reposer, et si délicieusement parfois qu'elle oublie sa douleur, ou ne s'en souvient plus que pour en savourer le fruit.

C'est la souffrance transformée, celle que l'Apostolat des Malades apprend à ceux qui viennent à lui, la souffrance aimable et joyeuse, la souffrance sainte et aimée, la souffrance qui en fait des heureux, — car telle est, de leur propre aveu, le précieux résultat qu'ils sont les premiers à retirer de leur apostolat. — Et tandis que les malades sont ainsi relevés et sanctifiés, l'Église est rajeunie, car elle est plus sauvée, l'Église qui recueille pieusement et précieusement, avec les mérites de leurs souffrances, le sang de leurs blessures, pour le mêler à celui du calice, l'offrir, le consacrer, et le boire à longs traits!

(1) Il faut lire dans le P. Lyonnard le terrible chapitre où il parle de la mauvaise souffrance, montrant tous les maux qui en résultent et comment elle offense et irrite Dieu, au lieu de l'apaiser.

Ah! qu'on ne dise donc plus que les malades sont des êtres inutiles, des vies brisées, puisqu'ils ont entre les mains le plus puissant apostolat, car il y a plusieurs façons d'être apôtres. Il y a l'apostolat des œuvres et de la vie active, apostolat certainement très nécessaire, mais qui ne saurait suffire à lui seul : il lui faut l'appui de la prière. C'est un second apostolat. Il faut prier, toujours prier, et ce n'est pas de trop que des vies entières s'y consacrent, s'y consument silencieusement, au fond des cloîtres. Mais si elle fait beaucoup, la prière même semble quelquefois rester impuissante. Que faut-il donc encore?... La souffrance. La souffrance obtient tout, elle est victorieuse de tout, elle est le prix du ciel et la rançon de toutes les grâces, pour soi et pour les autres. Car la parole est toujours vraie : *Comparavit eam*. Il faut les acheter. C'est ainsi que le Seigneur, qui pouvait tout par lui-même, qui avait à sa disposition la puissance d'une prière toujours exaucée, n'a voulu sauver le monde que par la souffrance. Il y a mis le prix, tout le prix de son Sang : *comparavit eam*.

Ce n'est certes pas l'industrie humaine, ce ne sont pas les raisonnements humains qui peuvent engager dans cette voie. Il y faut une grâce qui touche les cœurs et les y soutienne. Au reste, tant de magnifiques succès obtenus déjà auprès des âmes, surtout, on le comprend, à l'heure du grand passage, sont là pour attester qu'elle ne manque pas et que le Seigneur ne se laisse pas vaincre en générosité (1). Bienheureux ceux qui comprendront la mission qui leur est offerte et sauront y entrer en généreux apôtres. En vérité, ils sont bien près de se croire des privilégiés, car, avec l'amour de la souffrance, c'est une joie divine qui ne tardera pas à inonder leurs âmes (2).

(1) Voici ce qu'écrivait le Recteur de Bloemendaal, dans une de ses lettres mensuelles aux Malades (octobre 1926) : « Il est une chose pour laquelle j'éprouve toujours une admiration nouvelle, lorsque je lis les lettres des Malades : c'est qu'ils sont si contents de leur Apostolat et surtout, qu'à l'heure où Notre-Seigneur vient les appeler, leur mort est si splendide. Une plus grande bénédiction n'est pas possible, de la part du bon Dieu. Et pour les parents et amis, quelle consolation! Il n'en est pas de plus grande... Tout cela s'explique naturellement par l'Apostolat qui apprend aux Malades à accepter leurs souffrances de la main de Dieu, à les supporter dans l'esprit du Christ et à les offrir avec lui pour le Règne de Dieu. »

(2) Qu'on nous permette de signaler ici comme un excellent

*
* *

De cet exposé ressort une importante conséquence, à savoir : la situation de l'Apostolat des Malades vis-à-vis des autres associations du même genre déjà existantes en France.

Il est clair que la France n'a pas attendu l'exemple du dehors pour s'occuper des malades. Depuis longtemps, elle a montré ce qu'elle savait faire pour soulager leurs souffrances et physiques et morales. De là, sur ce dernier terrain, tant d'Associations ayant pour but d'assister les infirmes et de pourvoir à leurs besoins, en tout ce qui n'est pas directement d'ordre médical. Citons, pour ne parler que de celles qui rayonnent à travers la France entière et débordent même un peu à l'étranger, « l'Union Catholique des Malades » (U. C. M.) fondée par un saint malade, Louis Peyrot (1); « l'Union des Malades », très connue sous le nom de son bulletin mensuel *Amicitia* (2), et enfin l'œuvre si bien conçue des « Amis des Infirmes », qui, unissant aux malades les personnes valides, procure aussi parfaitement la sanctification de celles-ci que le soulagement de ceux-là (3). Et ce ne sont pas les seules.

Certes on ne peut qu'admirer le développement de si belles œuvres et se féliciter de leur succès. Mais on voit aussi sans peine où elles diffèrent de l'Apostolat des Malades et comment elles lui laissent une place, à leur côté. C'est que toutes ont directement pour but le soulagement même du malade. Qu'elles l'assistent même spirituellement, qu'elles fassent en lui l'éducation de la souffrance chrétienne, c'est en définitive dans son propre intérêt et pour sa consolation. Tout autre, il faut le reconnaître, est l'Apostolat des Malades. Comme nous l'avons vu en étudiant ce qu'on pourrait appeler sa méthode,

résumé : *Le sens de la souffrance*, par le chan. Simons (40 p., 0 fr. 75. En vente chez l'auteur, 67, rue de l'église Saint-Gilles, Bruxelles). — A compléter par « les Prières de l'ordinaire de la Messe », du même auteur, même prix.

(1) Cf. la plaquette : *Louis Payrot et l'Union Catholique des Malades*, 1 fr., en vente chez l'auteur, Mlle G. Daverne, « les Violettes », Le Cannet (Alpes-Maritimes). — On remarquera comment L. Peyrot s'est inspiré de l'œuvre si belle, quoique protestante, d'Adèle Kamm. Lui-même, d'ailleurs, avait commencé par faire partie des *Coccinelles*.

(2) 5, place des Vosges, Épinal (Meurthe-et-Moselle).

(3) Cf. la mention qui en a été faite dans cette revue, octobre 1926.

il n'a en vue que les intérêts de Dieu et de l'Église. Son but premier est tout apostolique. S'il sanctifie le malade, c'est moins pour lui-même que pour sa mission d'apôtre, et si par cette voie il lui arrive néanmoins de le soulager — en le fortifiant —, ce n'est jamais qu'une conséquence, conséquence très heureuse et dont il se réjouit, mais où il ne met pas sa fin et que d'ailleurs il semble obtenir d'autant plus efficacement qu'il la cherche moins en elle-même. *Quaerite primum Regnum Dei...*

Il suit de là que non seulement l'Apostolat des Malades ne fait pas double emploi à côté des associations générales ou particulières existant déjà chez nous, mais encore qu'étant donné son but à la fois distinct et voisin du leur, il peut très bien s'unir à elles, loin de leur être contraire. Ce sont des œuvres-sœurs qui ont tout avantage à collaborer ensemble pour se compléter mutuellement, et l'on ne saurait trop souhaiter et procurer cette union dans l'intérêt de l'une et des autres. D'ailleurs le très bienveillant accueil que nous avons rencontré déjà auprès de telle et telle de ces Associations nous sert ici de preuve et nous fait espérer qu'il pourra y avoir entre les œuvres une étroite, fructueuse et douce communauté d'efforts et de charité (1).

Remarquons encore que cette possibilité d'union ne tient pas seulement à une proximité de buts. Il est aisé de comprendre en effet que l'Apostolat des Malades, étant purement spirituel et érigé canoniquement à l'instar d'une confrérie, n'est exclusif d'aucun autre groupement, mais s'offre indistinctement à tous les malades disposés à entrer dans ses vues apostoliques. On peut très bien venir à lui sans avoir à quitter telle association dont on ferait partie, comme on peut également entrer dans ces Associations sans cesser de lui appartenir. Il se trouve d'autre part que l'Apostolat des Malades ne constitue pas à proprement parler un groupement. C'est qu'en effet, si les malades qui veulent y entrer se font personnellement connaître au Secrétariat, ils ne sont pas amenés pour autant à se connaître entre eux, et le but apostolique auquel ils se consacrent ne détermine pas non plus entre eux de ces rapports qui, dans d'autres associations, passent pour essentiels. Tout

(1) L'article de Dom de Puniet a été cité par la Présidente des « Amis des Infirmes » dans ses lettres mensuelles, et des extraits en ont paru dans *Amicitia*, oct.-nov. 1926.

en cessant d'être isolés, ils restent séparés et peuvent d'autant plus facilement s'unir à toutes les œuvres d'où ils espèrent recevoir assistance. C'est un trait distinctif qui, de soi-même, est venu à cette œuvre et que nous nous efforcerons de lui conserver comme étant d'une réelle importance.

***

Nous avons étudié l'Apostolat au point de vue spirituel. Il faut en dire un mot au point de vue liturgique.

Une des privations qui atteignent de la façon la plus sensible les pauvres malades est sans contredit celle de la vie paroissiale, et liturgique. Interrogez-les, ils vous diront depuis combien de temps ils n'ont plus eu la messe ni aucune de ces fêtes saintes auxquelles ils aimaient à prendre part dans la maison du Seigneur. Sans doute, il reste la Communion. Mais que la visite est rapide, et qu'elle est rare, peut-être! Que de plaintes n'entend-on pas parfois à ce sujet!... Il arrive ainsi ce fait assez étrange qu'on prive de la liturgie ceux qui non seulement en auraient le plus pressant besoin, mais encore apportent, pour y communier, quelque chose de plus que les autres : nous voulons dire leurs souffrances à offrir en union avec le mystère de la Passion du Seigneur. Comment donc ne pas chercher à satisfaire un si juste appel des âmes?

Mais il n'y a pas que la messe. Dans la liturgie de l'Église, que de rites et de prières prévus et institués spécialement pour les malades, et dont l'usage s'est bien malheureusement perdu! Ils sont aujourd'hui si oubliés qu'on croit les découvrir, quand on les rencontre dans le Rituel. Et pourtant quelle consolation pour les malades que de leur en procurer le bienfait! Quel puissant moyen de soulager leurs souffrances en les sanctifiant, et de faire que tout, jusqu'à leurs soins physiques, concoure autant au bien de leur âme que de leur corps!

De là l'idée si juste et si féconde des Triduums Eucharistiques organisés en vue de restituer aux malades tout ce que la Liturgie renferme de secours à leur intention. Tel est en effet la richesse de ce trésor qu'une journée est insuffisante à l'épuiser tout entier et qu'il n'est pas trop d'un Triduum pour appliquer aux malades tout ce qu'ils ont à en recevoir (1).

(1) On retrouvera toutes les idées exposées ici dans une conversa-

Il y a donc deux choses dans l'œuvre de l'Apostolat des Malades, deux choses distinctes bien que destinées à aller de pair et à se prêter un mutuel appui. Il y a la ligue apostolique proprement dite, telle que nous l'avons vue, puis, en marge de cette ligue, des journées eucharistiques, c'est-à-dire un élément permanent et un élément transitoire. Le Triduum passe, l'Apostolat demeure. Le Triduum peut inaugurer l'Apostolat, comme il peut aussi servir à le couronner, en le portant à son maximum de ferveur. L'Apostolat fixe dans les âmes et y maintient les bienfaisants résultats du Triduum, il y garde la joie de la souffrance, il y perpétue l'œuvre rédemptrice à laquelle elles se sont dévouées.

Dans le même ordre d'idées, nous ne pouvons omettre de noter ici l'intérêt particulier que présente l'Apostolat, pour les Prêtres engagés dans le ministère paroissial, et ce à double titre.

Il est certain que la visite des malades n'est pas le moindre devoir ni la moindre charge du pasteur des âmes. Or quelle assistance ne trouvera-t-il pas dans son ministère si ses malades, appartenant à l'Apostolat, sont déjà entretenus dans des pensées et des sentiments d'abnégation, de soumission à Dieu et d'amour de la souffrance? Qu'il soit empêché de les visiter aussi souvent qu'il le voudrait, il sera sans inquiétude, sachant qu'il a dans l'Apostolat comme un auxiliaire qui supplée à son absence, prolonge sa présence et qui, bien loin de diminuer son rôle de pasteur ou de le supplanter, ne tend au contraire qu'à maintenir les âmes sous son influence sacerdotale, dans une communion de vie liturgique.

Mais il est une autre assistance, plus précieuse encore, qui lui viendra de ses malades mêmes, par le fait de leur mission apostolique. Si les malades deviennent des apôtres, s'ils exercent pour l'Église entière leur apostolat de souffrance, est-il étonnant qu'ils gagnent d'abord ceux qui les entourent et les fassent profiter tous les premiers de leur action spirituelle?

tion très intéressante de M. le curé de Bloemendaal, reproduite dans le *Bulletin paroissial liturgique* des Bénédictins de Saint-André, février 1927, n° 9-10, p. 65. — M. le curé de Bloemendaal a publié un manuel latin-hollandais donnant tous les exercices du Triduum, avec les prières empruntées au Missel et au Rituel. Une adaptation française est en cours de publication.

De là pour le prêtre qui a tant besoin d'être aidé spirituellement, au milieu de toutes ses charges, les auxiliaires choisis qu'il lui est aisé de se donner, dans la personne de ses malades, en les faisant adhérer à cet Apostolat (1).

« Bienheureuses les âmes que le Seigneur attire près de soi dans sa grande solitude, afin de leur enseigner la science de mourir!... Sur elles repose le monde et par elles vit l'Église (2). »

Par elles aussi vivra la France.

Wisques. Dom P. B. Leplus.
Secrétariat des Malades.

(1) En présentant au Clergé du diocèse l'Apostolat des Malades, sitôt après la reconnaissance canonique, la *Semaine Religieuse* d'Arras n'a pas manqué de relever ce double point de vue : « Plaise à Dieu, disait-elle, qu'ils (les Prêtres) trouvent dans cette œuvre le moyen de procurer à leurs malades un surcroît d'assistance et de consolation, ils en profiteront eux-mêmes par l'aide précieuse que les malades, en apôtres de la souffrance, apporteront à leur saint ministère. » (Sem. Relig., n° 12, p. 227.) De fait, les premières adhésions vinrent du Clergé. — Il est question d'étendre aux Missions ce rôle des Malades. C'est assurément une vue séduisante. Il n'y aura, pour la réaliser, qu'à suivre les voies de la Providence.

(2) Dom Pichery, *le Mystère de la souffrance*, Vie Spirituelle, mars 1926, p. 644.

Pour faire partie de l'Apostolat, il est simplement demandé aux malades d'*accepter* leurs souffrances de la main de Dieu, de les *supporter* humblement et patiemment, dans l'esprit du Christ et enfin de les *offrir* à Dieu, en union avec sa douloureuse Passion, pour la rédemption du monde et l'avènement de son Règne. — Ces trois points ne sont que le résumé et la

traduction pratique de tout le programme de l'Apostolat. — Les malades qui veulent satisfaire à cet engagement sont priés de donner leur adhésion (nom et adresse) au Secrétariat, en employant de préférence l'adresse suivante :

Secrétariat des Malades
Wisques, par Wizernes (Pas-de-Calais)

Autant que faire se peut, il est bon que cette démarche soit accomplie par les malades eux-mêmes. De la sorte ils se sentent personnellement connus au Secrétariat et ils sortent ainsi de l'isolement où les confinait la maladie. Il en est qui prennent soin d'indiquer leur âge et leur maladie. Ces renseignements, exigés dans d'autres associations, ne sont pas nécessaires; néanmoins l'intention est louable, et elle est tout à l'avantage des malades eux-mêmes.

En retour de leur adhésion, il est remis aux malades un diplôme d'admission, contenant une formule de prière où est largement exprimé et développé l'esprit de leur Apostolat (1). Les malades sont invités à la dire et à la méditer, afin de se bien pénétrer des sentiments qui doivent être les leurs, et de se maintenir plus aisément dans une ferveur croissante. Au diplôme est joint un insigne bénit qui rappelle à chacun la communion de ses souffrances aux souffrances du Christ et qui contribue à les sanctifier sans cesse à la manière d'un sacramental.

Enfin les malades reçoivent, tous les mois, traduite en français, la lettre que le centre de Bloemendaal envoie à ses adhérents de Hollande. C'est la visite amie qui ne cesse de les assister et de les suivre jusqu'en leur solitude, afin de leur apporter, avec les consolations de la foi, le doux réconfort d'un fidèle souvenir. — Ajoutons qu'une messe se dit au Secrétariat, tous les premiers dimanches du mois, pour tous les malades et Bienfaiteurs de l'Apostolat, vivants et défunts, et dans l'intention de subvenir particulièrement à ceux de nos malades qui se trouvent privés de la messe dominicale. Il va sans dire que toutes les fins apostoliques de l'Œuvre rentrent dans l'intention première de cette messe qui est dite ainsi

(1) Ce diplôme est la traduction et l'exacte réplique du modèle hollandais. Il a été exécuté par la Procure Générale du Clergé, avec une fidélité et une perfection qui lui font honneur.

pour l'exaltation de l'Église et le salut de la France. On espère que dans la suite cette messe pourra se célébrer plus fréquemment encore.

Notons encore, pour éviter toute méprise, que l'engagement demandé aux malades n'entraîne aucune obligation de conscience et leur laisse toute faculté de se soigner et de procurer même leur guérison par les moyens convenables. On ne cherche pas ici la souffrance : on veut simplement féconder, en la sanctifiant, une souffrance déjà existante. — Il n'est pas non plus nécessaire d'être gravement malade; il suffit de pouvoir offrir à Dieu une infirmité quelconque qui soit autre chose qu'un malaise passager.

L'inscription se fait gratuitement. Pour subvenir à tous les frais, le Secrétariat s'en remet aux offrandes par lesquels les malades n'ont pas manqué de reconnaître généreusement ce qui était fait pour eux, jaloux de donner d'autant plus de prix à leur œuvre qu'ils y contribuent eux-mêmes davantage.

La Fête de Jésus-Ouvrier

Après la fête du Christ-Roi, voici poindre la fête de Jésus-Ouvrier. Nous avons pensé qu'un article documentaire sur cet événement nouveau pourrait intéresser les nombreux et pieux lecteurs de *La Vie Spirituelle*.

Lorsqu'en juin 1923 M. l'abbé Schuh, fondateur de l'Œuvre Apostolique de Jésus-Ouvrier, demandait audience au Saint-Père en vue d'obtenir l'institution d'une fête spéciale de Jésus-Ouvrier, S. S. Pie XI voulut bien accepter et lire avec intérêt la supplique des Éminentissimes Cardinaux et Évêques signataires, au nombre d'une centaine environ. « Continuez, disait le Pape au vénérable prêtre, à solliciter des adhésions dans l'Épiscopat, dans le monde du travail et des associations ouvrières, dans les organisations professionnelles, afin que l'institution d'une fête de Jésus-Ouvrier s'impose en quelque manière. Le temps aussi fera son œuvre. »

Précieux encouragements qui allaient donner une impulsion nouvelle au mouvement suscité par l'Esprit-Saint dans l'Église pour la glorification du divin Ouvrier. Quatre ans après, le 15 juin 1927, le Modérateur de l'archiconfrérie de Jésus-Ouvrier remettait à N. S. P. le Pape les trois volumes contenant les noms des 33 cardinaux et des 560 évêques pétitionnaires. La requête était libellée ainsi :

« Très Saint Père,

« Pour procurer le salut des travailleurs et favoriser leur sanctification, principalement par les mérites et les exemples de la vie cachée de Jésus à Nazareth, on a fondé, à Genève, il y a quelques années, une association, dite « Œuvre Apostolique de Jésus-Ouvrier ». Très encouragée par de nombreux évêques, elle a été érigée en « Primamaria » par S. S. Benoît XV.

« Dans cette association, parmi les principaux moyens de subvenir aux besoins spirituels des ouvriers qui gagnent leur pain par le travail des mains, on place au premier rang la piété et une dévotion

spéciale envers Celui qui, prenant la forme du serviteur, a daigné s'appeler ouvrier et fils d'ouvrier.

« Or, comme de nos jours d'innombrables périls menacent la société, parce que la plupart des ouvriers s'éloignent de leur Rédempteur, et, séduits par les impies, s'élèvent contre l'Église et l'autorité établie par Dieu, afin de ramener plus aisément ces multitudes égarées à leur Pasteur, les Évêques soussignés prient instamment Votre Sainteté de daigner instituer une fête spéciale en l'honneur de Jésus-Ouvrier, fête qui unirait tous les travailleurs et les patrons catholiques pour rendre de publiques actions de grâces au divin Travailleur et lui faire amende honorable pour les innombrables péchés commis dans le monde du travail.

« Cette commémoraison solennelle, en rappelant aux ouvriers Celui qui a sanctifié leurs labeurs en les partageant, leur dirait aussi d'une manière éloquente la dignité de leur sort et les puissants moyens de sanctification qu'il leur est donné d'y puiser; en même temps elle alimenterait le zèle des bons qui s'efforcent de ramener au divin Pasteur les brebis égarées.

« Cette supplication publique serait encore un secours précieux contre les agissements de ceux qui s'ingénient à soulever les travailleurs contre le Christ et son Église. »

A ces puissantes sollicitations de la hiérarchie étaient joints les vœux du Congrès chrétien-social suisse, tenu à Fribourg, en mai 1927, au nom des travailleurs chrétiens de la Suisse romande, ainsi que ceux du Congrès de Montréal, représentant les 50.000 syndiqués catholiques Canadiens. Nous ne résistons pas au plaisir de donner *in extenso* la belle motion votée à l'unanimité par le Congrès :

« La Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada est une organisation franchement et ouvertement catholique, elle ne saurait donc oublier le Chef et le Modèle par excellence des travailleurs, Jésus, le divin Ouvrier de Nazareth.

« A Lui, les travailleurs doivent l'hommage de leur reconnaissance, parce qu'il a daigné être pendant la plus grande partie de sa vie leur frère de labeur.

« A Lui il convient de faire amende honorable pour les innombrables péchés commis dans le monde du travail.

« D'autre part, son souvenir, en leur rappelant avec éloquence la dignité de leur sort et les puissants moyens de sanctification qu'il leur est donné d'y puiser, les inviterait encore à prier ardemment pour le salut de leurs frères égarés.

« Pour ces motifs, le Congrès émet le vœu que de respectueuses et pressantes instances soient faites auprès du Souverain Pontife, afin qu'il daigne instituer une fête spéciale de Jésus-Ouvrier. »

La fête de Jésus-Ouvrier semble être entrée maintenant dans la voie des réalisations : le 17 août dernier, M. l'abbé Schuh recevait de Rome, avec les félicitations et la bénédiction apostolique du Saint-Siège, communication que les lettres épiscopales avaient été transmises à la Sacrée Congrégation des Rites, pour examen, ainsi que la messe votive de Jésus-Ouvrier dont la composition avait été confiée à un docte et vénérable religieux dominicain de la Province de Lyon. L'éminent liturgiste qu'est Dom Vandeur, O. S. B., avait bien voulu en revoir le texte et écrire à l'auteur : « Je félicite de tout mon cœur le vénérable Père qui a composé cette messe. Je souhaite qu'elle soit, quelque jour, approuvée par Rome. » On travaille également dans la même Province dominicaine à la rédaction de l'Office liturgique de Jésus-Ouvrier.

Les initiatives dans le monde du travail et du clergé, tant séculier que régulier, pour l'instauration de cette fête si nécessaire, vont se multipliant. Entre plusieurs, citons : la recommandation chaleureuse de l'œuvre de Jésus-Ouvrier par les RR. PP. Jésuites aux innombrables lecteurs et associés de l'Apostolat de la Prière; l'appel du Père Rutten à la Semaine Sociale du Havre en faveur de la fête; ses initiatives personnelles dans ce sens au sein des organisations ouvrières belges dont il est le directeur général; le discours vibrant de M. l'abbé Cardyn, aumônier de la Jeunesse ouvrière belge, au dernier congrès des Jeunesses catholiques, à Liége, au mois d'août dernier, faisant acclamer la fête du Christ Ouvrier; à Paris les conversations opportunes du T. R. P. Louis, O. P., avec le distingué secrétaire de la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens, et le pétitionnement organisé dans les différentes sections de ce syndicat pour faire aboutir la fête du divin Artisan; sans compter les nombreux articles de revues ou de journaux, de Semaines diocésaines, etc... déjà parus en Suisse, en France, en Allemagne, au Canada. Tant de supplications pressantes à l'adresse du Vicaire du Christ semblent devoir hâter, pour un avenir qui ne paraît plus très éloigné, la décision du Souverain Pontife.

Il ne faut pas s'étonner de la rapidité et de la puissance de ce nouveau courant religieux dans le peuple travailleur chrétien. En face des graves périls qui menacent ces grandes masses ouvrières dans leur foi et dans leur vie religieuse, l'on se tourne d'instinct vers Celui qui, ayant voulu « *per*

omnia fratribus similari », a, dans la condition laborieuse, comme en toutes choses, le « *primatum tenens* » de saint Paul. C'est Jésus le grand patron du travail. Car « le Christ, selon l'expressive formule du P. Sertillanges, a adopté le travail; il l'a aimé; Il l'a sanctifié et consacré en sa personne. Il lui a rendu l'efficacité pleine qu'il avait perdue. » Et combien l'adorable et douce royauté du Christ aura multiplié ses conquêtes dans ce peuple besogneux et privilégié du Seigneur quand le divin Ouvrier sera mieux connu et mieux aimé. La fête de Jésus-Ouvrier n'est-elle pas, d'ailleurs, le complément admirable et tout providentiel de la fête de Jésus Roi?

Mais voici une documentation déjà bien longue, et nous n'avons rien dit encore sur l'œuvre de Jésus-Ouvrier elle-même, sur son esprit, ses moyens, sur son rayonnement déjà grand dans l'âme et dans la vie de beaucoup d'ouvriers; rien dit, non plus, sur le mystère de Nazareth lui-même, sur les leçons du travail divin, sur les effacements ineffables du Dieu Ouvrier..... Nous espérons bien y revenir un jour, si la « Vie Spirituelle » veut bien nous accorder encore la bienveillante hospitalité de ses pages.

P. M. Bertrand, O. P.

N. B. — Pour renseignements concernant l'œuvre de Jésus-Ouvrier et la Fête liturgique en son honneur, s'adresser au T. R. P. Prieur du Couvent des Dominicains de Ryckholt-Gronsveld (Limbourg), Hollande.

Dom Bernard MARÉCHAUX

Le Rme Dom Bernard Maréchaux, abbé de Notre-Dame de la Sainte-Espérance au Mesnil-Saint-Loup, s'y est éteint doucement, en la vigile de la Nativité, après une brève maladie, suite d'un refroidissement pris la nuit, aux Matines qu'il ne manquait jamais, malgré son grand âge et les rigueurs de la saison. Il avait célébré en 1926 son jubilé d'or de prêtrise et était âgé de 78 ans et 8 mois. En ce vénéré religieux nous perdons un ami de la première heure et de toujours. Sa mort met en deuil toute la grande famille de la *Vie Spirituelle*.

Né à Chaource, dans l'Aube, le 17 avril 1849, de parents profondément chrétiens, il fit ses études classiques au collège des Jésuites à Dôle. Venu à Paris pour y étudier le Droit, il ne tarda pas, au moment de Mentana, à s'engager aux Zouaves pontificaux. Après un an, il revint à Paris. Il s'était à peine remis au Droit lorsque éclata la guerre de 1870. Il fut enrôlé comme sergent dans la garde mobile de Seine-et-Marne et prit part au siège de Paris. Après sa libération, il acheva sa licence, et entra, dès 1871, au monastère de Mesnil-Saint-Loup, que venait de fonder le P. Emmanuel. Il y reçut l'ordination sacerdotale le 29 juin 1876. Les religieux du Mesnil n'étaient pas encore canoniquement exempts : après divers ministères, Dom Bernard dut accepter une paroisse dont il fut curé jusqu'en 1888. Entre temps le monastère dont les moines avaient été expulsés en 1881 s'était repeuplé, et l'affiliation à la congrégation bénédictine du Mont-Olivet s'était faite. Dom Bernard rentra au Mesnil, mais, presque aussitôt, ses supérieurs l'envoyèrent dans la Gironde, à Soulac. Il demeura curé de Soulac jusqu'en 1899.

Il revint alors au Mesnil et prit soin de la paroisse jusqu'à la mort du Père Emmanuel, à qui il ferma les yeux, le 31 mars 1903. Depuis deux ans la communauté était à nouveau dis-

persée par la persécution. Dom Bernard Maréchaux fut nommé procureur général de la Congrégation olivétaine à Rome et abbé de Sainte-Françoise Romaine sur le Forum. En 1914, peu avant la guerre, il démissionna de cette charge pour revenir définitivement au Mesnil avec le titre d'Abbé *ad honorem* de Notre-Dame de la Sainte-Espérance. Près de la tombe du vénéré Père Emmanuel il poursuivit, avec une inlassable confiance, le dessein de reconstituer le monastère. Il eut la joie de voir accourir quelques vocations et de pouvoir réaliser son vœu le plus cher (1).

Il est enseveli maintenant à côté de celui dont il fut le disciple et le fils, l'ami le plus cher, le confident le plus intime, le plus actif collaborateur, l'héritier spirituel et le continuateur. Rarement deux âmes sacerdotales se sont mieux comprises et plus aimées. Il ne pouvait parler du Père Emmanuel sans pleurer, et on ne pouvait l'entendre dire les austères vertus et les œuvres de ce « géant », comme il l'appelait, sans être ému profondément. Le Père Emmanuel lui avait communiqué son amour et son intelligence des divines Écritures et des Pères de l'Église, surtout de saint Grégoire Pape, de saint Augustin, de saint Bernard, son sens de la prière, de la prière liturgique, sa conception du ministère ecclésiastique, son idéal de vie religieuse bénédictine, sa doctrine spirituelle, nourrie de la plus pure moelle de l'antiquité, son esprit de componc-

(1) « Vous vous intéressez trop à notre petite communauté pour que je ne vous en donne pas des nouvelles, m'écrivait-il en avril 1921. Elle est actuellement composée de cinq prêtres... Nous avons l'office complet au chœur. Nous allons faire restaurer le monastère... J'espère qu'il viendra [des novices]. Je vois quelques jeunes gens qui s'affectionnent à notre reprise de vie monastique, sans être rebutés par notre petit nombre et les lacunes qu'elle présente. Si la sainte Vierge est avec nous, nous ferons quelque chose. Je ne vois que l'attrait intérieur qu'elle exerce, attrait inexplicable, qui puisse contrebalancer nos défectuosités trop évidentes. Un directeur fera toujours à notre sujet des réserves que je comprends et contre lesquelles je n'ai rien à objecter. Notre espoir est en Notre-Dame de la Sainte-Espérance, et aussi dans l'assistance du bon saint Joseph que je prie beaucoup... Un prêtre qui se sent attiré vers nous m'écrivait : « Vous avez un trésor doctrinal à exploiter. » Celui qui a cette vue vient quand même. »

Notre-Dame et saint Joseph n'ont pas déçu leur serviteur.

tion, de crainte de Dieu, mais aussi, et par là même, sa confiance d'enfant, son espérance invincible, sa dilection douce et forte, son exquise tendresse en amitié et cette fidélité qui, ne manquant jamais à l'ami, ne doute pas de sa fidélité à lui, deux privilèges des cœurs vierges qui aiment en Dieu.

L'âme du religieux explique l'œuvre de l'écrivain.

Ne pouvant étudier aujourd'hui cette œuvre, qui n'est pas encore d'ailleurs totalement imprimée, donnons au moins quelques rapides indications. Elle comprend d'abord plusieurs travaux hagiographiques. L'étude sur *Saint Benoît, sa vie* (traduite de saint Grégoire), *sa règle, sa spiritualité*, est un petit livre éminemment propre à faire connaître et aimer le grand patriarche. La *Vie abrégée du Bienheureux Bernard Tolomei* raconte avec amour filial les origines de la Congrégation Olivétaine et les vertus du fondateur. La *Vie abrégée de sainte Françoise Romaine*, vraie mère de la Congrégation, témoigne d'une grande intimité avec cette sainte qui vécut elle-même en si étroite et constante familiarité avec son ange gardien et les saints qui se firent ses maîtres, résista à de si furieux assauts de l'enfer, et montra ce que peut, contre l'esprit du monde, sans quitter le monde, au foyer même de la famille, l'héroïsme d'un cœur épris de Dieu. On voudrait voir aux mains de tous les prêtres la vie du fondateur du Mesnil, *le Père Emmanuel*, qui dit le secret de son apostolat et fait connaître quels fruits abondants et combien durables peut porter le ministère pastoral, exercé à la manière apostolique, en observant l'essentielle hiérarchie de la prière, de la prédication, c'est-à-dire de l'enseignement sous toutes ses formes, de l'administration des sacrements. C'est toute l'histoire du Mesnil, où l'on voit « cette merveille d'une collectivité réunie par la nature, la chair et le sang, et qui vit tout entière, de la vie de la foi, selon un esprit de perfection : modèle réduit de la cité chrétienne ». Récemment le P. Maréchaux avait entrepris de raconter toute l'histoire de sa Congrégation du Mont-Olivet. Nous venons de lire, dans les *Cahiers thomistes* du 25 décembre, des pages datées du 21 novembre, les dernières sans doute qu'il ait écrites, où il étudiait encore, en ses traits essentiels, cette spiritualité olivétaine et dessinait, d'un crayon rapide mais toujours avec attendrissement, le portrait de sa chère sainte, et quelques autres figures héroïques.

Le Père Emmanuel avait dit souvent à son ami : « Écrivez sur saint Augustin. » Dom Maréchaux ne s'était décidé que tout dernièrement à commencer la publication de cette vie doctrinale à laquelle il pensait depuis longtemps, et dont il me parla bien souvent, car, disait-il, avec un accent inoubliable : « Saint Augustin a été l'enchantement de ma vie. » Il faut citer la prière touchante, qu'au seuil de ce travail il adresse à son Maître :

« Ah! grand saint, quelle action de grâces ai-je à vous rendre pour m'avoir fait connaître et aimer la vérité! et de quel fleuve vous m'en avez inondé! Car la vérité en vous n'est pas une eau qui se ferait jour malaisément dans un terrain pierreux; et béni soit Dieu pour une telle source, là où elle se montre! C'est une fontaine abondante qui devient vite un ruisseau limpide, une rivière rafraîchissante, un fleuve victorieux.

« A vingt ans j'ai pleuré vos *Confessions*! Je les ai lues comme il faut les lire, en pleurant, en m'appropriant les eaux vives de contrition et d'amour de Dieu qui en jaillissent. Elles m'ont converti. Elles m'ont appris à aimer la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

« Je n'ai jamais cessé de lire vos œuvres... Durant une période de ma vie, j'ai passé huit ans intégralement à lire, d'un bout à l'autre, la belle édition de ces œuvres qu'ont donnée les Bénédictins. Ce souvenir me fait tressaillir. Chassé de mon monastère, relégué dans un petit presbytère de campagne où j'avais un très grand loisir, j'ai passé huit ans en tête à tête avec saint Augustin. Matin et soir je reprenais ma lecture, je goûtais sa doctrine, je suivais les jets de lumière qu'il versait sur les hommes et les choses, je voyais se dérouler le panorama mouvementé de sa controverse. Je n'étais peut-être pas assez armé critiquement pour résoudre toutes les questions que la lecture d'Augustin soulève, mais les dissertations des Bénédictins me donnaient les solutions essentielles. Il serait téméraire pour moi de croire que je suis parvenu à comprendre Augustin; mais je crois avoir acquis le sens d'Augustin. Et ceci est très précieux. »

Oui, c'est précieux, et vraiment, il l'avait.

Mentionnons, en courant, les études dogmatiques : *Du nombre des élus*, *Le merveilleux divin et le merveilleux démoniaque*, *Les charismes du Saint-Esprit*.

Les écrits proprement spirituels sont les suivants : *Notre-Dame de la Sainte-Espérance, convertissez-nous,* plaquette où il explique cette invocation que le Père Emmanuel appelait « la petite prière que l'on pleure »; les *Litanies du saint Nom de Jésus expliquées*; les *Élévations sur saint Joseph*; les *Pages doctrinales sur le Sacré-Cœur*; la *Neuvaine au Saint-Esprit*, admirable commentaire de l'encyclique de Léon XIII, *Divinum illud munus.*

Il faut signaler, en exprimant l'espoir qu'ils seront, un jour prochain, intégralement publiés, ses travaux sur l'année liturgique, qu'il voulait intituler : *le Missel expliqué.* Nous avons lu déjà, dans la collection du *Bulletin*, le commentaire complet des messes de l'Avent, du temps de Noël, de la Septuagésime, et, tout récemment, des fragments sur celles du Carême. Il n'est pas de meilleur guide pour apprendre à se servir des prières de l'Église dans l'esprit de l'Église.

Comme le Père Emmanuel, qui remporta sur ce terrain au Mesnil une si complète et admirable victoire, Dom Maréchaux combattit toute sa vie, avec une inlassable énergie, l'immodestie du costume féminin, devenue aujourd'hui si scandaleuse. Il écrivit sur ce point, auquel il attachait, à juste titre, une importance capitale, une multitude d'articles, qui, réunis, feraient un juste volume. Il parlait de ces choses avec une sainte gravité, persuadé qu'il était — et combien n'avait-il pas raison ! — qu'il ne faut pas les traiter par l'ironie, mais en les envisageant par rapport au péché et au salut, car la chasteté, avec ses délicatesses, est parmi les conditions indispensables du salut, et ces immodesties compromettent très directement la chasteté et sont causes d'une infinité de péchés : « Il y a des virulences dans ce volume, me disait-il, parlant d'un autre livre sur ce sujet, mais mon impression est qu'il amusera les dames sans les convertir. On ne convertit pas, si l'on n'inculque pas la crainte de l'Enfer. » Rien n'est plus certain. Tous les saints en sont d'accord.

Nous n'avons rien dit encore de l'importante contribution qu'il apporta à la *Vie Spirituelle.* Je retrouve d'anciennes lettres où il me disait, quand elle n'était encore qu'en projet, quelles espérances il fondait sur cette œuvre, en quelle communauté de pensées il était avec ceux qui la devaient faire, et combien il était heureux d'y collaborer.

Il se proposait d'y étudier tout d'abord, comme on l'en avait prié, l'œuvre doctrinale de saint Bernard :

« On désire que je reprenne l'étude faite autrefois par moi sur saint Bernard, afin de pulvériser ce préjugé saugrenu que saint Bernard favoriserait le molinisme. Cet assertion me révolte. On trouverait difficilement une plus audacieuse contrefaçon de la vérité. Je devais commencer ma contribution par lui; mais étudiant son ascétisme, je vois, et ce n'est pas surprenant, qu'il reflète celui de saint Augustin. Il semble donc logique d'étudier préalablement celui-ci. Remettons les Pères en honneur, saint Augustin notamment, et son disciple exquis saint Bernard. »

Il commença donc par une étude sur la *construction ascétique de saint Augustin*, dont les béatitudes évangéliques du sermon sur la montagne tracent le plan.

Pour réagir contre la tendance trop commune à faire abstraction de « l'ignorance aveuglante et de la difficulté crucifiante » où le péché nous réduit à l'égard du bien, il donna successivement des articles sur *l'antique spiritualité*, caractérisée, selon lui, par la crainte de Dieu, l'incessante prière, la mortification étendue à tout, l'humble soumission de l'esprit et du cœur; — sur *les conditions du salut* : « Aujourd'hui on veut que tout le monde soit sauvé. Le problème est très mal posé. La question est de savoir s'il y en a beaucoup qui remplissent les conditions du salut. Si oui, beaucoup seront sauvés; sinon, il y en aura peu. Ne nous flattons pas d'être sauvés, au mépris des conditions posées par Dieu même. Fions-nous à sa grâce pour les remplir, et prions pour obtenir la grâce. Hors de là l'espérance du salut n'est plus l'espérance; la présomption a pris sa place. Et la présomption ne sauve personne. » Cette nécessité de la grâce que le naturalisme et le pélagianisme nient, que le semipélagianisme méconnaît, et que l'on est toujours tenté d'oublier ou de minimiser, il la défendit, en augustinien convaincu qui savait que saint Thomas ne pense pas autrement que saint Augustin. On se souvient de ces pages fermes, si parfaitement accordées avec les thèses soutenues sans défaillance depuis tantôt sept siècles par l'École thomiste.

En rappelant la pure doctrine sur la grâce et sa gratuité, les exigences et l'austérité de la vie chrétienne, la nécessité de la crainte, sans laquelle il n'est pas de conversion, il était abso-

lument aux antipodes de l'esprit janséniste. Il aimait à redire que, dans « la même épître où il enjoint aux fidèles d'opérer leur salut avec crainte et tremblement, saint Paul les plonge à plein cœur dans la joie ». La vraie joie vient des saintes larmes. Et la crainte n'est que la voie de l'amour. « Les règles de vie qui procurent l'épanouissement du divin amour ne peuvent être taxées de dures et d'excessives. » Avec quelle onction pénétrante, après son maître saint Augustin, il savait parler de cet « amour gratuit », les pages ardentes qu'il écrivit ici, en 1920, sur les *fruits de la dévotion du Sacré-Cœur* en témoignent assez.

Nous voudrions insister sur les trois plus importantes études qu'il nous a données, mais n'est-ce pas inutile? Aucun de nos lecteurs ne les a oubliées. Tous ont grandement goûté *Saint Joseph d'après le « motu proprio » de Benoît XV*, *L'œuvre pastorale du Père Emmanuel*, *L'œuvre doctrinale de saint Bernard*. Ce dernier travail, par où il devait commencer, vient à peine d'être publié.

La reconnaissance que nous devons à Dom Maréchaux est très grande. Nous la lui témoignerons en priant de tout notre cœur, avec ses fils spirituels et ses amis, pour son âme. Sachant à quel point il vivait de sa doctrine — l'amitié paternelle et la confiance dont il m'honora depuis plus de dix ans m'ont mis à même de le constater et d'en rendre aujourd'hui témoignage, — nous espérons pour lui une grande gloire au ciel, sous le manteau de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, auprès des Saints qu'il a tant aimés et si fidèlement imités. Dieu fera — nous en avons la douce confiance — que sa collaboration à l'œuvre de la *Vie Spirituelle* soit désormais un patronage.

fr. M.-B. Lavaud, O. P.

Causerie sur les revues

L'esprit de sagesse.

Bien que les articles bibliographiques ne rentrent pas, d'ordinaire, sous la présente rubrique, celui que M. Jacques Maritain consacre dans la *Revue des Jeunes* des 10-25 septembre dernier au livre de Mgr Paulot, « *L'esprit de sagesse* », paru il y a environ dix-huit-mois (1) aux Éditions de *la Vie Spirituelle*, doit, à un double titre être signalé aux lecteurs de cette revue. Il est utile d'attirer de nouveau leur attention sur cet important ouvrage. *La Vie Spirituelle*, trop modeste, semble-t-il, lorsqu'il s'agit de son bien propre, paraît avoir été, au sujet de ce livre, d'une discrétion qu'il faut, certes, louer, mais que de multiples raisons nous empêchent d'imiter. Ne convient-il pas, d'autre part, de nous effacer et de faire place à une voix autorisée pour dire tout le bien que mérite un tel livre ; il ne sied pas à un disciple de juger — même pour en faire l'éloge — l'œuvre de son maître.

« C'est, écrit J. Maritain, toute une synthèse de la vie spirituelle que Mgr Paulot a composée dans ce livre. Et de l'avoir placé sous l'invocation de la Sagesse, — de cette Sagesse qui vaut mieux que tous les biens et avec qui nous viennent tous les biens, qui nous rend participants de l'amitié de Dieu, et qui dérive en nous de son amour, qui est à la fois le signe sous lequel a lieu en nous l'invisible mission du Fils et le nom du plus élevé des dons du Saint-Esprit, — nous fait sentir tout de suite la haute et profonde signification d'une telle œuvre, qui va droit à l'essentiel et rassemble tous les éléments de la vie chrétienne selon la forme authentique de son unité.

La Sagesse, avec la contemplation qui en procède, et la béatitude des pacifiques qui y correspond, tel est le fruit surnaturel vers lequel

(1) *L'esprit de sagesse*, « Essai de synthèse des Principes généraux de la vie intérieure », par Mgr L. Paulot, Vicaire Général de Reims. Éditions de la *Vie Spirituelle*, Librairie Desclée et Cie, Paris, 1926. — Ouvrage couronné par l'Académie Française.

la charité, en quoi consiste la perfection, dirige les énergies de l'âme baptisée. En faisant de cette grande loi l'axe même de son ouvrage, Mgr Paulot a accordé celui-ci aux intimes exigences de la réalité spirituelle ; en même temps il s'inspire de la perdurable tradition doctrinale que d'éminents théologiens ont remise en lumière ces derniers temps, et il en exprime la thèse principale dans les termes les plus heureusement mesurés. »

L'auteur de l'article laisse ici Mgr Paulot nous dire, en une page fort belle, que la vie chrétienne est une, qu'il s'agisse de la vie des commençants ou celle des initiés : « Marcher, courir, planer, marquent des degrés divers de vitesse, mais c'est en tous la vie... » Puis il continue par ces lignes qui sont un magnifique éloge :

« De la vraie et parfaite sagesse, qui n'est pas celle des philosophes, mais celle des saints, à laquelle un Suso, un saint Laurent Justinien, et tant d'âmes héroïques se sont fiancées, de tout le mystère de la vie intérieure, Mgr Paulot parle avec une science doctrinale très sûre et un amour expérimental très pénétrant. De là l'accent, le charme, l'efficacité propre de son livre. Livre nourri de philosophie et de théologie, éclairé et guidé constamment par saint Thomas d'Aquin, appuyé sur saint Augustin, saint Jean de la Croix et les docteurs de la vie intérieure, mais qui ne reste jamais purement théorique ; la synthèse qu'il propose est une synthèse vécue, il prend place ainsi dans la lignée de ces ouvrages dont le *Traité de l'Amour de Dieu* est l'exemplaire le plus haut, et où la science est mise au service de l'expérience et de la pratique. En sorte que ce n'est pas seulement l'érudition et la doctrine, mais aussi et surtout, inséparables de celles-ci et voilés, protégés par elles, le cœur même et la vie profonde de son auteur, tous les trésors de sa méditation, de ses souffrances et de sa dilection qui nous sont communiqués par lui. Théologie vécue, ordre de vie plus encore que doctrine, je ne puis me défendre de songer ici à un autre livre, dont l'esprit s'apparente, me semble-t-il, à l'esprit de celui-ci. Je pense au *Mystère de l'Église*, du Père Clérissac. Et dans le livre de Mgr Paulot, je retrouve encore, comme dans celui du Père Clérissac, cette incomparable onction qui vient de la sève de la sainte Écriture et de tant de paroles de saints recueillies avec une amoureuse piété, et qui font de tel chapitre, par exemple du chapitre consacré à la prière, un aliment de l'âme admirablement suave et substantiel. »

Tout le livre de Mgr Paulot tient dans cette parole de Notre-Seigneur à saint François d'Assise : *Ordina questo amore*, Mets de l'ordre dans ton amour, — qui lui sert d'épigraphe.

L'ordre dans les choses que Dieu a faites étant dans « la mesure, et le nombre et le poids » (*Sap.*, XI, 21), ces trois mots constituent le plan d'ensemble à la fois profond et original selon lequel Mgr Paulot a distribué les parties de sa synthèse :

« Dans ce triptyque de l'ordre, (il) a pu aisément rassembler tout ce qui importe à la vie chrétienne, en rattachant au Poids des vertus théologales les trois dons d'intelligence, de science et de sagesse qui perfectionnent l'exercice de celles-ci, et les trois « actes auxiliaires » qu'elles engendrent dans l'âme : intention, désir et prière, — en expliquant de même, à propos de la Mesure des vertus morales, le rôle des dons du Saint-Esprit qui concernent l'action, l'importance des « vertus capitales » d'humilité, de chasteté et de patience, la valeur normative de la vocation et du devoir d'état, — enfin en joignant à la considération du Christ, Nombre idéal de la vie humaine, celle de tout ce qui fait un avec lui, de son Écriture, de son Eucharistie, de son Église, de sa Mère. En même temps il a mis en pleine lumière une vérité primordiale : l'admirable et nécessaire correspondance de l'ordre *interne* et de l'ordre *externe* en toute vie, et d'une façon particulièrement éminente dans l'ordre chrétien et dans la divine Providence. Immanence et transcendance, dynamisme intérieur et régulation externe, trop souvent l'un de ces deux aspects complémentaires est sacrifié à l'autre, au plus grand détriment de l'âme et de la vérité. »

On regrettera, après l'auteur de ces lignes, de ne pouvoir citer quelques belles pages du livre de Mgr Paulot. Nous devons même renoncer à transcrire celle, choisie entre tant d'autres, par laquelle M. Jacques Maritain termine son article et qui est consacrée au sens catholique. Mais nous sommes assurés que les lecteurs de *la Vie Spirituelle* qui ne l'ont pas encore fait, voudront, sans tarder, lire non seulement cette page, mais tout l'ouvrage. Il a sa place toute marquée dans leur bibliothèque spirituelle.

Le souffle qui manque.

Il pourra sembler paradoxal à quelques-uns d'attirer, dans cette causerie, l'attention, non sur un article de revue, mais sur une plaquette. « *Le souffle qui manque* » (1) appartient à une série de brochures qui voudraient « créer un mouvement

(1) Cahiers de la Renaissance Spirituelle, Longue rue de la rame, Bruges.

en Flandre dans le sens de *la Vie Spirituelle*, et atteindre, nous dit l'éminent religieux qui nous la communique de Bruges, un plus grand nombre d'âmes et surtout celles qui ne sont pas encore tout à fait mûres pour lire *la Vie Spirituelle* ». Le but poursuivi nous intéresse de trop près pour ne pas faire connaître à la fois le projet et un de ses essais de réalisation.

L'auteur, M. Louis *Van den Bossche*, homme du monde, tertiaire du Carmel — frère Louis de Sainte-Thérèse (1) —, rappelle en 25 pages denses les principes fondamentaux qui doivent présider aux œuvres catholiques. *Le souffle qui manque*, c'est l'esprit de Dieu, absent trop souvent de tant d'activités généreuses, dépensées en pure perte. Je me hâte d'ajouter avec l'auteur qu' « il serait vain autant qu'odieux de faire la critique des œuvres catholiques dans un esprit de dénigrement ou de destruction » :

« L'on ne demande pas qu'il soit retiré quelque chose à l'importance que les œuvres ont prise, mais au contraire, qu'une chose — en vérité essentielle — y soit ajoutée. S'il y a erreur dans la conception actuelle de l'action par les œuvres, il faut qu'on la signale et combatte. Mais elle reste l'erreur d'hommes généreux, aux intentions desquels il convient de rendre hommage. Aussi bien, les œuvres catholiques ni même les autres ne sont ici en question ; mais bien un certain état d'esprit et une mentalité dont elles sont généralement l'expression fidèle. »

A quoi cela tient-il ? Notre monde catholique n'a pas su maintenir avec une énergie suffisante les vérités les plus hautes de sa philosophie, qui eussent dû servir d'antidotes au mal contemporain, qui est un mal de l'esprit :

« Notre folie fut de suivre la marche de ce que l'on a appelé le Progrès et, voyant les philosophes et les savants amoindrir sans cesse l'importance des habitus intellectuels, des disciplines laborieuses de la pensée pour les remplacer partout par des méthodes faciles et quasi-mécaniques — dérisoires engins quand il s'agit d'une conquête intellectuelle —, n'avons-nous pas eu la naïveté de transposer leur erreur et, l'introduisant au plan supérieur qui était celui de notre Foi, de reléguer dans l'ombre des classifications d'école les habitus spirituels et les dons du Saint-Esprit, ces sommets lumineux d'une intelligence humaine éclairée par la Foi ? »

(1) Sous ce nom il publia, il y a quelques années, une excellente plaquette sur « la Bienheureuse Petite Thérèse, sa mission providentielle ».

Bref, « les catholiques sont coupables de ne pas avoir opposé les points de leur doctrine qui pouvaient relever, sous l'action directe de l'Esprit, l'intelligence humaine en danger de perdition » :

« Fascinée par l'éclat du Progrès scientifique, sollicitée par la précision et par la facilité des méthodes modernes de connaissance, trompée par les divers systèmes philosophiques sur la nature, l'origine et la valeur du travail de l'intelligence proprement dite, l'activité catholique, voulant être moderne, a fait à l'origine cette faute de donner au mode humain d'action une importance séparée de celle du mode surnaturel. Elle a commencé de poser l'action de l'homme, non plus comme l'instrument libre extériorisant et communiquant l'action divine, mais plutôt comme une chose ajoutée. L'action de l'homme, selon le mode naturel, considérée comme étant le fait de l'homme et, en quelque sorte, sa propriété, il devait se créer cette pieuse illusion que, plus l'homme y mettrait du sien, mieux il servirait la cause de Dieu. Subtilité reposant sur une confusion assez lourde, car elle suppose que Dieu a réellement besoin de notre activité individuelle; et naïveté d'autant plus puérile que notre activité, engagée sur la pente de la civilisation moderne, suivait la ligne de toutes les activités contemporaines qui, parties des sommets paisibles de l'intelligence, tendent, dans la fièvre et dans le bruit, vers la pure vie des sens. »

— « Nous avons ainsi partagé l'erreur commune de notre temps qui, à la suite des systèmes modernes de philosophie, a délaissé le domaine propre de la connaissance : le plan de l'être, pour descendre sur celui des phénomènes. » Une transposition semblable s'opéra en même temps dans le domaine religieux, et l'activité catholique fut matérialisée par nous, et nous a conduits à négliger la personnalité pour donner tous nos soins à l'individu, dont le principe, on le sait, est la matière.

La conséquence *immédiate* de cette déviation moderne a été de nous amener directement à la *spécialisation* à outrance dans les œuvres — note bien caractéristique de notre temps — sous couleur d'être pratiques et modernes. Afin de réaliser cette spécialisation, nous avons dû orienter notre action vers des buts principalement *négatifs*. Car le mal, qui est une privation, est, par ses visages multiples, matière idéale de spécialisation. Voilà dès lors l'homme d'action, par une telle conception des œuvres, rivé au détail précis et combien matériel des fins immédiates :

« Ces fins mêlent à notre fin religieuse des éléments profanes, des intérêts humains, des revendications de groupes qui, pour ceux qui les poursuivent, finissent par incarner, dans leur forme particulière et déficiente, le but même de l'action catholique. Et cette grande Fin, rabaissée par la forme étroite et souvent négative qui prétend l'épuiser, perd toute réalité effective dans la pensée des foules comme dans l'action de l'homme d'œuvres qui s'y est voué sans mesure. »

C'est ainsi qu'on est arrivé à une conception trop peu surnaturelle des œuvres. Aussi n'est-ce pas « sans tristesse que l'on voit partout, dressé seul devant le mal multiforme, l'homme, plus désemparé et plus petit que jamais. Que peuvent les hommes et leurs moyens d'hommes, si nul agent d'un ordre supérieur au nôtre ne vient avant tout nous mouvoir, nous surélever par en dehors et nous grandir à la mesure de la fin qui nous sollicite ? »

« A ceux qui travaillent selon cette méthode (naturelle), il reste les deux seules issues : ou bien, de poursuivre sans trêve leur grand But, mais dans la certitude absolue de ne l'atteindre jamais, ni de le faire atteindre ; — ou bien de diminuer ce but, de l'estomper, et de se contenter de fins prochaines matérialisées qui, en dernière analyse, éloignent de la grande Fin plus qu'ils n'en rapprochent...

« Ce qui fait défaut dans nos œuvres, ce n'est ni la générosité, ni l'enthousiasme, ni le dévoûment, ni même l'idéal ; mais une certaine vie qui féconderait cet héroïsme naturel, une vie, la seule capable de nous faire perdre la nôtre pour la retrouver transformée : la vie en nous de l'Esprit...

« La fin de toute notre activité et de toutes nos œuvres est Dieu, et le seul agent proportionné à cette fin, c'est Dieu encore. Que sommes-nous et quelle est notre action, si nous voulons être autre chose que des instruments dont le seul mérite comme la seule efficacité est la docilité aux mains qui nous guident? Quelle vérité possédons-nous qui ne soit un rayon venu de plus haut que nous et qui traverse notre âme pour tomber dans des âmes? Que détenons-nous donc que nous ne l'ayons reçu, — reçu en prêt?...

« ... Le Bien que nous voulons donner, personne de nous n'en est l'auteur. Nulle industrie humaine ne le peut produire... Nous ne donnerons pas Dieu si nous ne possédons pas Dieu ; nous transmettrons le Bien dans la mesure, non pas où nous nous serons dépensés, mais dans celle où Dieu rayonnera du foyer secret d'une âme brûlante.

« ... Mais cette vie de Dieu en nous, à laquelle nous n'oserions pas ne pas croire, que nous affirmons dans notre credo, que nous implorons dans nos prières —, demeure-t-elle dans la pratique de notre

action, comme une réalité et comme la première d'où toutes les autres dérivent? »

Il est nécessaire, dès lors, de viser très haut. Il sera vain d'y prétendre si l'on considère comme extraordinaire ou proprement miraculeuse l'action de Dieu qui donne à l'âme la grâce de la contemplation infuse. On le pourra, au contraire, si l'on admet que la contemplation, acte suprême de la vie intérieure, n'est que l'épanouissement, — rare aux degrés éminents, mais normal —, de la grâce sanctifiante et de la charité :

« Si telle est la vie chrétienne, si telle est l'éminente dignité où nous sommes tous appelés à tendre, encore que nos misères ne nous en feront déchoir que trop souvent, si tel est le droit, que la rareté relative du fait n'infirme d'aucune façon, une conclusion immédiate s'impose : qu'en nous lançant à corps perdu dans les œuvres et à courir à leurs buts rapprochés, nous avons renversé l'ordre normal de la vie chrétienne. Si la contemplation est la forme parfaite de l'amour, elle contient de quelque façon toutes les autres manifestations, tandis qu'aucune de celles-ci n'est capable de suppléer à son absence. Ainsi la contemplation peut-elle féconder l'action, et même la produire, tandis que celle-ci, prise en soi, ne pourra jamais se hausser à son excellence de charité... »

« Nous rejoignons ainsi, poursuit l'auteur, la pensée de saint Thomas sur l'origine normale et l'efficacité de l'action chrétienne. Selon cette doctrine, l'action est un parachèvement, une extériorisation de la contemplation. » — Sans doute le Docteur Angélique, lorsqu'il parlait en ces termes de la vie mixte ou apostolique, ne visait pas toute action, mais un certain ministère spécial, celui de l'enseignement et de la prédication, mais il est certain que sa doctrine sur la vie mixte doit servir de régulateur idéal sur lequel l'homme d'action catholique devra se modeler, s'il veut faire porter à ses œuvres des fruits réels et durables. Les raisons que l'auteur du *Souffle qui manque* a développées, solidement fondées en théologie, sont convaincantes. A ce titre elles méritaient d'être présentées avec une certaine ampleur, et c'est avec raison qu'il nous dira que, selon la doctrine de saint Thomas, « l'action est un parachèvement, une extériorisation de la contemplation. De la plénitude et de la surabondance d'une vie intérieure brûlante et lumineuse, l'action se détache comme un fruit. Loin d'ex-

clure l'apostolat..., la contemplation y peut conduire. Elle est alors la vie d'une telle action. En elle, l'acte a reçu cette maturation qui l'empêche d'être prématuré ou intempestif. D'elle il lui vient une plénitude sereine et son efficacité la plus parfaite. Fruit de la contemplation et cessant d'être une cause de trouble ou un obstacle, l'action lui confère en retour comme une perfection surajoutée, car, suivant l'expression de saint Thomas « il est plus parfait d'illuminer que de luire seulement ».

Ces idées, sur le rapport entre la contemplation et l'action, sont familières aux lecteurs de *la Vie Spirituelle*. Aussi avons-nous davantage insisté sur la partie de la brochure de M. Van den Bossche qui signalait l'erreur que la mentalité actuelle pouvait aider à introduire dans les œuvres. Le résumé que nous en avons donné, malgré le nombre et la longueur des extraits que nous avons tenu à citer, pourra paraître à quelques-uns manquer de nuances. Nous ne voudrions pas qu'on se méprît sur notre pensée, non plus que sur celle de l'auteur du *Souffle qui manque*. Nous avons voulu, à sa suite, moins accuser les hommes d'œuvres si admirables de mille manières, que mettre en relief un péril qui les guetterait immanquablement s'ils ne réagissaient pas fortement contre le matérialisme actuel pour fonder uniquement leurs travaux en Dieu : *Nisi Dominus ædificaverit..., in vanum.*

F.-X. Maquart,
Prof. au Grand Séminaire
de Reims.

Pour la lecture spirituelle

Quelques grands saints (1)

Trente chapitres, presque tous remarquables, écrits par trente écrivains sur trente saints. M. Gabriel Mourey, dans l'avant-propos, nous avertit qu'on a choisi les saints qui appartiennent à l'histoire, les saints représentatifs de leur époque, et quelques-uns de ceux, plus connus encore, qui en transformant leur temps ont gouverné l'avenir. Les collaborateurs, tous notoires, sont la plupart déjà connus par leurs travaux antérieurs. Mieux qu'un éloge banal, la liste des chapitres dira la haute valeur, la riche substance de ces deux volumes :

Saint Paul, par Émile Baumann; Saint Augustin, par Louis Bertrand; Saint Martin, par René Dumesnil; Sainte Geneviève, par André Pératé; Saint Remi, par Henri Moysset; Saint Benoît, par René Schneider; Saint Bruno, par Mario Meunier; Saint Bernard, par René Guénon; Saint Dominique, par Georges Bernanos; Saint François d'Assise, par Gabriel Mourey; Sainte Claire, par R. Havard de la Montagne; Saint Louis, par Xavier de Magallon; Saint Bonaventure, par Étienne Gilson; Saint Thomas d'Aquin, par Jacques Maritain; Sainte Angèle de Foligno, par Paul Bourdin; Sainte Catherine de Sienne, par Vallery-Radot; Saint Vincent Ferrier, par René Johannet; Sainte Jeanne d'Arc, par Stanislas Fumet; Saint Ignace, par Gaëtan Bernoville; Saint François Xavier, par André Bellessort; Sainte Térèse d'Avila, par Jean Soulairol; Saint Jean de la Croix, par Maurice Brillant; Saint François de Sales, par Henry Bordeaux; Sainte Jeanne de Chantal, par Isabelle Rivière; Saint Vincent de Paul, par René Benjamin; Sainte Rose de Lima, par Marcelle Mourey; Sainte Marguerite-Marie, par Henri Ghéon; Saint Benoît-Joseph Labre, par Charles

(1) *La vie et les œuvres de quelques grands Saints.* Deux vol. in-8. Paris, Librairie de France, 110, boulevard Saint-Germain. 28 fr.

Grolleau ; Saint Jean-Baptiste Vianney, par André Thérive ; Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par André George.

Qu'on lise ces volumes. Tous beaux, quelques-uns des chapitres sont de premier ordre. C'est un signe des temps d'entendre des hagiographes laïques parler ainsi des saints. Écoutez un professeur de Sorbonne, M. Gilson, sur l'Itinéraire de saint Bonaventure :

« La vie spirituelle parfaite, telle qu'elle s'exprime dans l'Itinéraire de saint Bonaventure, est un ascétisme de l'ordre le moins aisé à découvrir, parce que c'est un ascétisme de la pensée pure. Pour éprouver directement ce qu'est cette rude école, il suffit cependant de s'y mettre soi-même, et de ne pas considérer ce chef-d'œuvre de la mystique comme le récit d'un voyage de découverte fait par un autre, mais comme le tracé d'une route que chacun de nous doit parcourir à son tour. Rien de plus décevant que l'Itinéraire pour qui le lit en curieux, attendant de cet opuscule des révélations toutes faites et des délices faciles pour l'imagination. Chacune de ses lignes, et, dans bien des pages, chacun de ses mots sont autant de stations pour une pensée qui veut se dépouiller de ce qui n'est pas l'unique nécessaire et ne plus connaître des choses que ce qu'elles nous enseignent de Dieu. »

On trouvera d'autres hommages d'aussi haute tenue. On aimera en particulier sur saint Thomas les pages pleines, sereines et lumineuses de Jacques Maritain, celles de Schneider sur saint Benoît, d'Henri Ghéon sur sainte Marguerite-Marie. Il y a bien quelques faiblesses, ici ou là, mais sans gravité. Nous devons nous réjouir de la diffusion de ce bel ouvrage.

M. VINCENT.

Mère Marie de la Charité (1).

Vie d'une religieuse dominicaine, d'une religieuse fondatrice, et histoire de sa Congrégation, tel est ce livre. L'auteur, un ami de la première heure pour Mère Marie de la Charité, un

(1) R. P. Thomas Couët, O. P., *La Mère Marie de la Charité et les Sœurs dominicaines de Québec*. Avec deux photogravures hors texte. Québec, L'Action Sociale L., 1925. 1 vol. 13 × 19 de 300 pages. Prix : 1 dollar.

ami qui l'a suivie, elle et son œuvre, pendant quarante ans, et à partir de 1913 a été très intimement mêlé à la vie intérieure de la Congrégation, l'auteur était on ne peut plus désigné pour écrire ce livre ; et il l'a fait *con amore*, avec cette sympathie qui n'est pas partialité, mais donne une intelligence plus pénétrante des personnes et des choses. En lisant ces pages, on assiste, ému et captivé, à la naissance et au développement d'une grande âme et d'une famille religieuse : et c'est toujours un beau et réconfortant spectacle que celui de la vie montante, de la vie féconde, surtout quand il s'agit de vie surnaturelle. Et ici le doigt de Dieu est si visible! L'intervention de la Providence est si tangible, qui peu à peu à travers bien des difficultés et des épreuves, par des coups parfois un peu rudes, fait de cette petite Philomène Labrecque, à peu près sans culture mais intelligente et décidée, une converse du Bon Pasteur sous la règle du Tiers-Ordre dominicain, puis la fondatrice d'une Congrégation dominicaine du Tiers-Ordre régulier, vouée au service des séminaires! — Certes il y eut des luttes, des épreuves, des heurts, des incompréhensions; l'auteur ne les a pas cachés; mais aussi que de volonté énergique, guidée par une intelligence claire et précise, que d'esprit surnaturel, d'humilité et d'abnégation ! Le public français s'intéressera peut-être moins à l'histoire de cette Congrégation que si elle fût née en France : et pourtant le Canada c'est encore tellement la France. L'on remarquera d'ailleurs les relations intimes de la Congrégation de Québec avec la Congrégation de « Bonne Mère », de Châtillon-sous-Bagneux. De Châtillon, Mère Thérèse de Jésus, venue de Langres pour initier les filles de « Bonne Mère » à la vie dominicaine, entretenait une correspondance fréquente avec Mère Marie de la Charité et la guidait, la conseillait, lui apprenait les coutumes dominicaines. Mère Thérèse de Jésus fut ainsi guide et éducatrice à Québec presque autant qu'à Châtillon.

Bien des détails pourront paraître inutiles, mais on devine chez l'auteur le souci de faire connaître la vie dominicaine à la faveur et par le moyen de cette biographie : de la faire connaître et admirer non pas seulement du dehors, mais en son intimité. Qui l'en blâmerait ? D'ailleurs le récit n'en est pas alourdi et de page en page on se laisse captiver par le charme de ces grandes choses racontées avec tant de simplicité, presque de bonhomie familière. Nous ne sommes pas

habitués en France, surtout dans des œuvres de ce genre, à cette bonhomie, à cette familiarité de l'expression et des comparaisons. Peut-être est-ce parce que nous avons perdu cette jeune et rude simplicité que nos frères du Canada ont su conserver en luttant avec une énergie farouche contre la nature au milieu de ces terres vierges.

fr. M.-H. LAVOCAT, O. P.

La Religion personnelle (1).

Ce petit volume est le recueil d'une série d'articles publiés en 1913 dans les *Études*, par le regretté P. de Grandmaison. Sous ce titre « purgé de toute équivoque » on a essayé « de ranger... la description brève des formes principales qui revêt notre religion privée : piété affective, dévotion effective ! effort ascétique, élan mystique ». Le seul nom de l'auteur est déjà une invite à lire attentivement ces pages. On aimera à y reconnaître cette lucidité, ce sens de la mesure que l'on a eu si souvent l'occasion d'admirer chez ce maître dont la science se tourna toujours à aimer, et qui fut toujours si au courant de la vie des âmes et des besoins de ses contemporains.

L. DUMESTE.

La science du Crucifix (2).

Ce livre appartient à la spiritualité ignatienne du XVII[e] siècle. Il est l'œuvre du P. Pierre-Marie (Rouen, 1550 — † Bourges 1645), qui l'écrivit à la requête de la reine Marie de Médicis. Il parut pour la première fois en 1642 sur le titre : *La Science du Crucifix en forme de méditations*. Divisée en deux parties. La première, pour le temps de la vie. La seconde, pour l'heure de la mort. Après la mort de l'auteur ce livre connut

(1) *La Religion personnelle*, par Léonce de Grandmaison, S. J. 1 vol. in-12, 218 pages. Paris, Gabalda, 1927.

(2) *Jésus en croix ou la science du Crucifix en forme de méditations* par les Pères Pierre-Marie et Jean-Nicolas Grou, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition revue par le P. Alphonse Cadrès, de la même Compagnie, et augmentée de divers exercices de dévotion. 1 broch., 236 pages. Paris, Téqui, 1927.

encore deux éditions (1654, 1666), puis il tomba dans l'oubli, d'où il ne fut tiré que deux siècles plus tard par le P. Grou, qui le fit réimprimer après en avoir rajeuni le style, ce qu'on peut louer ou blâmer selon le point de vue auquel on se place. Le nouvel éditeur nous avertit que des motifs graves l'ont « déterminé à faire subir au titre une légère modification », et qu'il s'est cru autorisé à faire au texte du P. Grou certaines corrections dans le sens de la clarté et de la précision. Mais pourquoi ne pas laisser à chacun ses responsabilités? L'éditeur ne sait-il donc pas où mène cette façon de traiter les textes?

Ces belles pages de théologie affective, qui sont comme le son d'une âme profondément pénétrée de l'esprit de la Croix, sont à recommander à ceux que la souffrance a visités. Ils y trouveront en abondance lumière et réconfort.

L. Dumeste.

Quel est donc cet homme? (1)

L'auteur — une femme — répond à cette question que se posait Hérode Antipas au sujet du Christ. Son dessein est de « dégager son personnage historique des brumes du passé et des obscurités des textes ». Pour bien montrer le Sauveur dans son cadre, elle a largement mis à contribution, outre les textes sacrés, Flavius Josèphe et la littérature rabbinique. Elle a été bien servie également par la connaissance directe des choses de l'Orient qu'elle a rapportée de ses divers séjours en Palestine. Il y a dans ce livre une érudition que l'on souhaiterait parfois un peu plus discrète. On regrettera aussi une tendance à « romancer » et un goût exagéré pour les conjectures. Certaines affirmations dans le domaine de l'histoire, de la chronologie, de la géographie bibliques, feront peut-être froncer le sourcil aux historiens et aux exégètes. Nous ne doutons pas que l'auteur, avec son souci d'exactitude, ne supprime dans ses prochaines éditions ces imperfections accidentelles. Tel qu'il est, le livre montrera le personnage de Jésus dans une belle lumière historique et sera utile à ceux qui, pour diverses raisons, sont condamnés à ignorer les travaux des spécialistes.

(1) *Quel est donc cet homme?* par M. Marnas. 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1927. Deuxième édition.

Nul doute que les sentiments de foi et de vénération qui animent ces pages ne soient communicatifs.

L. Dumeste.

La souffrance (1).

De tout temps l'énigme de la vie et de la souffrance se présente aux âmes affligées, et aux autres pour peu qu'elles soient attentives aux réalités. A toutes, M. Meurant présente la solution chrétienne de ce problème essentiel. Exposé clair, bien conduit, accessible à tous, capable de faire beaucoup de bien à ceux qui souffrent et à ceux qui auront à souffrir, c'est-à-dire, en définitive, à tout le monde. Nous n'hésitons pas à le recommander, avec le souhait que, dans une prochaine édition, l'auteur le complète en rapportant plus abondamment la doctrine des saints qui ont écrit de si admirables pages sur le bienfait de la souffrance.

M. Vincent.

Autres livres de piété.

Livres de méditations ou de lectures spirituelles, fruits de ferventes oraisons ou de douleurs amères, utiles à la dévotion des âmes pieuses ou à l'apostolat.

— *L'âme de Jésus* (2). Étude psychologique s'appuyant sur l'Évangile de l'homme parfait que fut Jésus. Cet ouvrage le montre homme d'intelligence, homme de cœur et d'action. Tout en cherchant à connaître son humanité, on ne peut faire abstraction de sa divinité qui la pénètre et s'y révèle. On a beau ne regarder que l'homme, à tout moment l'on aperçoit le Dieu. Ce livre est d'une lecture facile; l'élévation des pensées, la beauté du sujet, le feront apprécier. Il est en outre apologétique; puisse-t-il éclairer beaucoup d'âmes et leur faire connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui l'Homme révèle le Dieu.

(1) *L'énigme de la vie et de la souffrance,* par François Meurant. 1 vol. de 266 pp. 5 fr. Dijon, 15, rue Bossuet.

(2) *L'âme de Jésus,* étude sur le caractère du Christ, par le chanoine Henri Morice. 1 vol. de 400 pages in-8. Aubanel frères éditeurs, Avignon.

— *Jésus-Christ dans l'Eucharistie* (1) veut aussi faire connaître et aimer Notre-Seigneur. Cet ouvrage a pour but « d'éclairer l'esprit sans oublier le cœur et de faire connaître à l'âme fidèle, sous leurs principaux aspects, les merveilles de l'auguste Sacrement ». Ce petit traité est divisé en quatre parties : la sainte Hostie, le Tabernacle, le Sacrifice, la Communion.

— Les *Pratiques et exercices pour les neuf premiers vendredis du mois* (2) fixent le regard et l'amour de l'âme sur « la Grande Promesse du Sacré-Cœur ». Ce petit livre contient des lectures et des prières, signalons entre autres le Rosaire en l'honneur du Sacré-Cœur.

— *Le Prêtre héraut du Sacré-Cœur* (3) apprendra comment la dévotion au Sacré-Cœur répond à son devoir de prêtre et lui fournit l'aliment de sa charité, dont il doit déverser le trop-plein sur les âmes. Le prêtre doit avoir la conviction que son rôle est de faire régner le Christ, il étudiera le Sacré-Cœur, le prêchera, orientera les âmes ainsi que les œuvres vers le Sacré-Cœur. A la fin du volume nous trouvons un essai de bibliographie du Sacré-Cœur, qui sera des plus utiles.

— *Le Chemin de la Croix* (4). Excellent opuscule faisant connaître l'origine de cette dévotion, la cérémonie d'érection d'un Chemin de Croix, et indiquant des prières variées pour faire le chemin de la Croix à diverses intentions.

— *Outre-Tombe!* (5). L'élévation des pensées, l'émotion qu'elles suscitent, rachètent le style par trop imagé de ce petit ouvrage sur le Purgatoire. Le livre est bien présenté, les titres des chapitres alléchants ; mais pourquoi dans un livre de piété

(1) *Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, par l'auteur des *Avis spirituels*, 1 vol. in-18 de 346 pages, 5 fr. Téqui éditeur, Paris.

(2) *Pratiques et exercices pour les neuf premiers vendredis du mois*, par un Religieux dominicain. 219e mille, 1 brochure de 124 pages, l'exemplaire 0 fr. 45. Librairie E. Domin, 10, rue de la Monnaie, Caen ; en dépôt chez Téqui.

(3) *Le Prêtre héraut du Sacré-Cœur*, par René Henry, C. SS. R. 1 vol. in-12 de 196 pages. Paris, librairie Téqui ; Lyon, librairie du Sacré-Cœur ; Paray-le-Monial, secrétariat des œuvres du Sacré-Cœur.

(4) *Le Chemin de la Croix*, origines, pratique, dévotion, par Jules Fassy. 1 brochure in-18 de 80 pages. Imprimerie Makaire, 2, rue Thiers, Aix.

(5) *Outre-Tombe!...* par Léon Rimbault. Nouvelle édition, 1 vol. in-18 de 170 pages. 3 fr. 50. Téqui éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

employer un romantisme de mauvais goût et des mots barbares?... sombreur, exorations, insondeurs, etc...

— *Pour mieux vivre* (1) les jeunes gens ont besoin de conseils pratiques et de réflexions qui leur montrent le droit chemin. Souhaitons que beaucoup sachent en profiter.

— *Les Conférences aux femmes chrétiennes* de Mgr Dupanloup (2) sont déjà bien connues, une sixième édition vient de paraître. Rappelons que le but de ces instructions est de dire aux épouses et aux mères chrétiennes « leurs grandeurs et leurs devoirs, ce que Dieu attend d'elles, et comment, par quels moyens, par quelles vertus, elles peuvent rester dignes d'elles-mêmes et de Dieu qui les a faites si grandes, et de Jésus-Christ qui les a relevées si haut ».

— Terminons par un ouvrage déjà plusieurs fois réédité qui nous montre l'action du diable dans le monde, que l'on oublie trop aisément de nos jours (3).

Fr. S. Bézine, O. P.

(1) *Pour mieux vivre*, Réflexions et conseils, par Pierre Bastide, S.J. 1 vol. in-8 couronne de 156 pages, 10 fr. 45 franco. Aubanel fils aîné, éditeur, 15, place des Études, Avignon.

(2) *Conférences aux Femmes chrétiennes*, par Mgr Dupanloup, 6e édition, 1 vol. in-12 de 426 pages. Téqui, éditeur, 10 fr.

(3) *Le Diable, ses paroles, son action dans les possédés d'Illfurt (Alsace)*, d'après des documents historiques, par P. Sutter. 4e édition, revue par l'abbé Warin, 1 vol. de 174 pages in-12. Librairie Brunet, 32, rue Gambetta, Arras.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Augustinus, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).